A 3d

John Carter Brown

VOYAGES
DE
FRANÇOIS COREAL
AUX
INDES OCCIDENTALES,

CONTENANT

Ce qu'il y a vû de plus remarquable pendant son séjour depuis 1666. jusqu'en 1697.

TRADUITS DE L'ESPAGNOL.

AVEC UNE RELATION de la Guiane de Walter Raleigh, & le Voyage de Narbrough à la Mer du Sud par le Détrois de Magellan, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revuë, corrigée, & augmentée d'une nouvelle Découverte des Indes Méridionales & des Terres Australes, enrichie de figures.

TOME SECOND.

A PARIS, Place de Sorbonne, Chez ANDRE' CAILLEAU, au coin de la rue des Maçons, à Saint André.

M DCC XXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

VOYAGE

DE

FRANÇOIS CORRAL

AUX

ILES MALOUINES,

EN

1764 ET 1765.

RPJCB

HEMISPHERE MERIDIONAL OU TERRES AUSTRALES

RELATION DE LA GUIANE,

Du Lac de Parimé, & des Provinces d'Emeria, d'Arromaia & d'Amapaia, decouvertes par le Chevalier WALTER RALEIGH.

JOHN CARTER BROWN

NOus sortîmes des ports d'*Angleterre* le 6. Fevrier 1595. & le 9. nous nous trouvâmes à la vüe des Côtes d'*Espagne*. Le 17. nous arrivâmes à *Fuerta ventura* l'une des *Canaries*, où nous nous rafraichîmes d'eau, de bois & de vivres, & nous y arrêtâmes pendant trois ou quatre jours. Nous fillames ensuite vers la *Grande Canarie* & de là à *Teneriffa*, où nous attendîmes le Capitaine *Preston* & son Vaisseau, avec lequel nous devions faire route de con-

ſerve : mais après l'avoir attendu en vain ſept ou huit jours, nous reſolumes de faire voile vers la *Trinedado*. Nous n'avions pour compagnie qu'une Barque commandée par le Capitaine *Croſſes*; aiant perdu de vûë à la hauteur des Côtes d'*Eſpagne* une Fregate de *Pleymouth*, qui devoit faire le voiage avec nous.

Le 23. *Mars*, nous arrivâmes à la *Trinedado* ou la *Trinité*, & jettâmes l'ancre à la pointe de *Curiapan*; c'eſt ce que les Eſpagnols ont apellé *Punta de Gallo*. Cette pointe eſt à 8. Degrez de hauteur. Nous nous y arrêtâmes quatre ou cinq jours, ſans pouvoir entrer dans la moindre liaiſon avec les *Eſpagnols* & les *Indiens*. Nous vîmes bien des feux ſur la Côte, en ſillant de *Carao à Punta de Gallo*; mais les *Indiens* n'oſerent jamais venir à nous, tant ils craignoient les Eſpagnols. Pour moi, malgré cela, je me fis mener à terre, pour mieux reconnoître cette Iſle : mais au bout de quelques jours, voiant qu'il n'y avoit rien à faire là, nous fîmes route au Nord-Eſt de *Curiapan*, pour gagner la hauteur de *Puerto de los Hiſpaniolos*, que les *Indiens* nommoient autrefois *Concorobia* :

mais auparavant je fis mon possible pour avoir quelque entretien avec les Naturels du Païs, & pour reconnoître les rivieres & les havres de cette terre.

De *Curiapan* nous allâmes à un endroit que les *Indiens* nomment *Parico*. Nous y trouvâmes de fort bonne eau, mais point de monde. De là nous allâmes à un lieu nommé *Piche*. Les *Espagnols* l'appellent *Tierra de Bray*. Nous y trouvâmes plusieurs petits ruisseaux d'eau douce & une eau salée ou somache, qui nous parut une riviere. Nous vîmes des huitres sur les branches des arbres qui bordent cette eau. Il y en avoit en quantité, & nous n'eûmes pas la peine de les saler, car elles sont naturellement salées & de fort bon goût. Toutes les huitres de cette Isle se cüeillent, pour ainsi dire, sur des arbres de certaine espece. On ne les prend pas à terre, comme on fait ailleurs, & ce n'est pas en ce seul endroit des *Indes Occidentales*, que les huitres montent ainsi le long des arbres. Thevet a donné dans sa *France Antarctique* la Description des Arbres auxquels les huitres s'attachent. On en trouve aussi dans la *Guiane*.

On trouve à *Tierra de Bray* une sorte de gaudron excellent. Nous en fimes l'essay & vîmes par experience qu'il est incomparablement meilleur que celui qu'on tire du Nord : car il ne se fond pas au Soleil, & par consequent il ne peut qu'être fort utile pour les vaisseaux que l'on envoïe dans les Païs Méridionaux. De-là nous allâmes à *Anna-Perima* & passâmes *Rio-Carone.*

La *Trinedado* est faite comme la houlette d'un Berger : Le Nord de l'Isle est un Païs élevé. Le terroir est fort bon, propre à des plantations de sucre, de gingembre, de tabac &c. Il y a diverses sortes d'Animaux, beaucoup de cochons sauvages, de poissons, d'oiseaux, quantité de fruits. Il y a du Maïz & de la cassave, des racines ordinaires & généralement tout ce que les *Indes Occidentales* produisent. Des Espagnols m'ont avoué qu'il se trouve de l'or dans les rivieres de cette Isle ; mais c'est peu de chose en comparaison du continent, qui est le Magazin, de leurs richesses. Les Habitans apelloient cette Isle *Cairi* : mais les Insulaires des differens lieux avoient tous un nom different. Ceux de *Parico*

s'appelloient *Jaios*, ceux de *Punto-Carao*, *Arvacas*, ceux d'entre *Carao* & *Cariadan*, *Salvajos*, ceux d'entre *Carao* & *Punta-Galera*, *Nepojos* &c.

Lorſque nous fûmes deſcendus à terre près de *Puerto de los Hiſpaniolos*, nous trouvâmes une troupe d'*Eſpagnols* qui faiſoient garde ſur la Côte. Ils nous inviterent d'aprocher & nous firent divers ſignes d'amitié. J'envoïai le Capitaine *Widdon* pour leur parler. Il ſembloit que cette Nation vouloit entrer en Commerce avec nous & nous traiter veritablement en amis; mais je croi qu'on n'en uſoit ainſi qu'à cauſe qu'on ſe défioit de ſes propres forces & non par une veritable amitié. Le même jour ſur le ſoir deux *Indiens* ſe mirent dans un petit Canot, & ſe deroberent des *Eſpagnols* pour ſe rendre à nous. L'un de ces *Indiens* étoit un *Cacique* de l'Iſle, nommé *Cantiman*. Il nous inſtruiſit du nombre & des forces des *Eſpagnols*, & de la diſtance de la Ville ou Colonie de l'Iſle.

Pendant que nous étions à *Puerto de los Hiſpagniolos*, quelques-uns d'entr'eux nous vinrent trouver, pour nous acheter de la toile & diverſes autres choſes dont ils avoient beſoin : mais ils

avoient plus d'envie de reconnoître nos forces & d'examiner nos vaisseaux, que de faire quelque trafic. Nous les traitâmes du mieux qu'il nous fut possible, & je tâchai sur tout de prendre connoissance par leur moïen de la Terre Ferme du voisinage, principalement de la *Guiane*. Je croi qu'ils nous aprirent à peu près tout ce qu'ils en pouvoient sçavoir; parce que je fis boire un peu cette soldatesque, qui n'avoit point bû de vin depuis fort long-tems, & qui s'en donna pour lors au cœur joïe. Ce fut au milieu de cette joïe, qu'ils nous firent valoir la *Guiane* & ses richesses, & qu'ils nous en dirent la route, par où il falloit passer &c. Pour moi je dissimulai mes vûës & ne fis pas le moindre semblant d'avoir envie d'aller de ce côté-là. Je leur fis même entendre que je n'avois touché à la *Trinité*, que pour prendre des rafraichissemens pour la Colonie *Angloise* que j'avois laissée à la *Virginie*.

Deux raisons m'engagerent à faire à la *Trinité* plus de séjour qu'il ne sembloit necessaire. Premierement je voulois me venger de *Don Antonio Berreo*, qui l'année d'auparavant avoit enlevé,

contre la bonne foi donnée, huit hommes au Capitaine *Widdon*; & d'ailleurs je tirois de l'avantage de mon séjour, en ce que je m'instruisois mieux sur l'état de la *Guiane*; que je prenois connoissance des Côtes, des rivieres & des chemins de cette grande Province; que je découvrois ce qui en avoit fait manquer la Conquête à *Don Antonio Berreo*, & que j'apprenois comment il se proposoit de renouveller son dessein. Cependant un autre *Cacique* des parties Septentrionales de l'Isle, m'aprit que *Berreo* faisoit lever des soldats à la *Marguerite* & à *Cumana*, pour nous suprendre, s'il étoit possible. Il avoit même défendu sous peine de la vie aux *Indiens*, d'avoir aucun Commerce avec nous, & fait mourir à cause de cela quatre d'entr'eux, ainsi que je l'apris depuis; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'en vint de nuit à notre bord se plaindre de la cruauté des *Espagnols*, & sur tout de *Berreo*, qui avoit partagé l'Isle à sa milice, pour en mieux faire le theatre de sa fureur. Ils ajoûterent qu'il avoit fait esclaves tous les vieux *Caciques*, qu'il les tenoit miserablement enchaînés tout nuds, & faisoit dégoûter de tems

en tems du lard bouillant sur ces misérables. Ce n'étoit pas le seul tourment qu'il exerçoit sur ses captifs, ainsi que je l'appris dans la suite. Après la prise de *Saint Joseph*, je trouvai cinq de ces *Caciques* ou Seigneurs de l'Isle presque morts de faim dans les chaînes & dans les tourmens. Tout cela me détermina à me jetter à la faveur de la nuit sur le Corps de garde. Je fis prendre les devans au Capitaine *Calfield*, avec soixante soldats, & je le suivis avec quarante. Nous attaquâmes tous ensemble *Saint Joseph*, & à peine eûmes nous tiré quelques coups, que la Place se rendit. Nous rendîmes la liberté aux habitans & ne retînmes que *Berreo* & ses gens. Ensuite nous mîmes le feu à *Saint Joseph* en presence des *Indiens*.

Le jour de cette expedition *George Gifford* & *Keymis* arriverent avec leurs vaisseaux. Nous concertâmes tous ensemble notre projet, & j'assemblai tous les *Caciques* ennemis jurés des *Espagnols*; (car il y en avoit d'autres, qui par haine pour les Insulaires, ou parce qu'il étoient en guerre entr'eux avoient introduit *Berreo* dans l'Isle.) Je leur dis par mon interprête *Indien*,

que j'étois ſerviteur d'une Reine très-puiſſante dans le Nord, & que cette Reine avoit plus de *Caciques* ſous ſa domination qu'on ne voioit d'arbres dans leur Iſle. „ Cette Princeſſe, ajoû-„ tai-je, eſt ennemie des *Eſpagnols* „ „ à cauſe de leur tyrannie. Elle en a „ délivré tous les Peuples ſes voiſins, „ & afranchi de leur joug les parties „ Septentrionales du Monde. S. M. „ m'a envoïé pour vous délivrer de ce „ joug, & pour défendre votre Patrie „ & la *Guiane* contre leur uſurpation. „ Après cela je leur preſentai le portrait de la Reine d'*Angleterre* (Elizabeth) Ils l'admirerent & le baiſerent. J'eus même beaucoup de peine à les empêcher d'en venir à l'adoration. J'emploïai dans la ſuite de mon expedition un pareil moïen pour établir la renommée de S. Majeſté chez les Peuples que je traverſai pour aller à la *Guiane*, & j'y réüſſis ſi bien, qu'ils la connoiſſent encore aujourd'hui ſous le nom d'*Ezrabeta Caſſipuna Aquererwuna*. Cela veut dire, *Elizabeth Cacique Souveraine, Chef tres-puiſſant.*

Après cela nous quittâmes *Puerto de los Hiſpaniolos* & retournâmes à *Curiapan* avec *Berreo* notre priſonnier,

que je questionnai sur la *Guiane*. Il me dit ce qu'il en sçavoit, ou du moins en fit le semblant. Ce *Don Antonio de Berreo* étoit un Gentilhomme de bonne Maison, qui avoit servi long-tems son Roi à *Naples*, à *Milan* & dans les *Païs-Bas* &c. A sa cruauté près, il me paroissoit homme de merite & de valeur, fidele à son Prince, courageux & bon sujet. J'en usai honnêtement à son égard & le traitai en Gentilhomme.

J'avois envoié l'année d'auparavant le Capitaine *Widdon* pour prendre connoissance de la *Guiane* & me preparer ainsi le chemin de la découverte, puisque c'étoit-là l'unique but de mon expedition : mais il se trouva que les informations données pour lors étoient infiniment differentes de la verité. Il s'en faut de six-cent milles d'*Angleterre* que ce Païs ne soit aussi voisin de la mer qu'on me l'avoit dit alors, & c'est ce que D. *Berreo* me confirma. Cela m'obligea de cacher mon entreprise à mes gens, parce que la difficulté auroit pû les dégoûter. Le retardement du Capitaine *Preston* nous fit aussi beaucoup de tort. Nous lui avions promis de l'attendre un mois, & il y avoit déja longtems que ce mois étoit expiré. S'il

avoit été avec nous, ou si seulement il étoit arrivé une quinzaine de jours avant le débordement des rivieres, nous aurions peut-être penetré jusqu'à la fameuse ville de *Manoa*, ou du moins jusqu'à quelques habitations considerables du Païs, & nous aurions fait un voiage d'or. Il est certain qu'il y a infiniment plus de profit à attendre d'un tel voiage, que *Cortez* n'en a eu au *Mexique* & *François Pizarre* au *Perou*, quoique l'un & l'autre aïent conquis deux vastes Etats. Celui donc qui entreprendra la Conquête de la *Guiane* (j'entens sous ce nom tout l'interieur de l'*Amerique* Meridionale suivant le cours de l'*Oronoque* & de l'*Amazone*) possedera plus d'or & regnera sur plus de Peuples, que ni le Roi d'*Espagne*, ni l'Empereur des *Turcs*.

Ceci paroît incroiable; mais je vais démontrer la verité de ce que j'avance & faire voir que ces Terres que nous ne connoissons pas, renferment des trésors immenses & nourrissent une infinité de Peuples. Les Princes qui y regnent sont issus des puissans *Yncas* du *Perou*, si connus & si renommés dans les Histoires Espagnoles à cause de leur magnificence & de leurs richesses. *Pe-*

dro de Cieca, François Lopez, Garcilasso de la Vega & quelques autres nous disent des choses presque incroiables de leur Gouvernement, de leurs Conquêtes, des merveilleux Batimens qu'ils firent faire, de l'industrie de leurs Peuples &c. Le dernier de ces *Yncas* fut *Atabalipa* fils de *Guainacapac*. Ils étoient trois freres fils de ce *Guainacapac*. *Atabalipa* perit miserablement par les mains de *François Pizarre*, après qu'il eut fait lui-même perir son frere *Guascar*. Le troisiéme échapa des cruautez de ce Conquerant, & sortit du *Perou* avec une armée de quelques milliers d'hommes qu'il accrut de quantité d'*Indiens* qu'on appelle *Orejones*. Il s'établit avec le secours de tous ces *Indiens* dans cette étenduë de terres que les deux grands Fleuves des *Amazones* & du *Maragnon* renferment.

Tout cet Etat, que nous appellerons *Guiane*, est à l'Orient du *Perou*, sous la Ligne Equinoctiale, & possede incomparablement plus d'or, que la plus riche province du *Perou*. On assûre même qu'il y a des villes beaucoup plus florissantes que ne le furent jamais celles du *Perou* dans la plus grande prosperité des *Yncas*; que l'on y suit les

Loix & le Gouvernement de ces *Yncas*; que la Religion de cet Etat eſt l'ancienne Religion du *Perou*; qu'il y a enfin mêmes mœurs & mêmes coutûmes. Quelques Eſpagnols m'ont auſſi raconté des choſes fort merveilleuſes de la ville de *Manoa* connuë chez eux ſous le nom d'*El Dorado*, & qu'ils diſoient avoir vûë. Ils aſſuroient qu'elle ſurpaſſe de beaucoup en grandeur & en richeſſes toutes les Villes que leur Nation a conquiſe dans le vieux & dans le nouveau Monde. Cette ville eſt ſituée ſur un Lac d'eau ſalée, qu'on peut apeller une Mer, puiſqu'il a deux cent lieües de longueur. Si tout cela eſt véritable, il ne doit y avoir rien de comparable à cette Monarchie, qui nous eſt encore inconnuë. Mais quand cet Etat ne ſurpaſſeroit pas le *Perou* par ſes richeſſes, que ne ſeroit-il pas, à le regarder comme égal à ce dernier ? Il ne faut, pour en être convaincu, que lire ce que *Lopez* a écrit de la ſomptuoſité de *Guainacapac*. " Tous les „ Uſtenſiles de ſon Palais, dit *Lopez* „ tout ce qui ſervoit à la table, ou à „ la cuiſine de ce Prince étoit d'or & „ d'argent. La moindre vaiſſelle étoit „ d'argent, excepté quelque peu de

„ cuivre. On voyoit en or pur dans
„ la grande Sale de ſon Palais des ſta-
„ tuës d'une taille giganteſque. Tou-
„ tes ſortes d'oiſeaux, de bêtes à qua-
„ tre pieds, d'arbres, & de plantes
„ s'y voïoient de même en or, & dans
„ leur grandeur naturelle. On y voïoit
„ encore des poiſſons de même metal,
„ & tels abſolument que les Lacs,
„ les Mers & les Fleuves du *Perou* les
„ produiſent. Ce Prince ne ſe con-
„ tenta pas de cela. Il voulut avoir
„ des cofres, & des armoires d'or.
„ La Nature ne produiſoit rien dans
„ ſes Etats qu'il ne fit imiter en or
„ par les orfévres de *Cuſco*. Mais il
„ y avoit dans l'Iſle de *Puna* quelque
„ choſe de plus précieux encore. C'é-
„ toit un jardin entier d'or & d'argent.
„ Arbres fleurs & herbes tout en étoit:
„ choſe incroïable & qui ne s'étoit
„ jamais vûë avant cela. *Guainaca-*
„ *pac* avoit amaſſé dans *Cuſco*, outre
„ ces tréſors immenſes, une quantité
„ prodigieuſe d'or & d'argent qui n'é-
„ toit pas mis en œuvre, &c. „ Il
ajoûte dans un autre endroit de ſon Hi-
ſtoire, que *François Pizarre* fit peſer
tout l'or & tout l'argent d'*Atabalipa*
qui tomba entre ſes mains, & qu'on

trouva que l'argent montoit à cinquante-deux mille marcs, & l'or, à un million trois-cent six mille cinq-cent livres de poids. Cela paroît incroïable, mais cela ne l'eſt pourtant pas, ſi l'on conſidere à combien de millions montent les richeſſes que les *Eſpagnols* tirent tous les ans du *Peru*, & qui ſervent au Roi d'*Eſpagne* à inquieter les autres Princes de l'*Europe*. C'eſt à ces richeſſes qu'il doit ſon élevation. De pauvre petit Roi de *Caſtille* qu'il étoit autrefois, elles l'ont fait devenir en peu d'années un des plus grands Potentats de l'Univers. Ces tréſors augmentent tous les jours ſes forces & nourriſſent ſon ambition, pendant que les autres Souverains perdent l'occaſion qu'ils ont preſque en main pour s'enrichir à leur tour.

Nous reſtâmes quatre jours à l'*Oronoque* & vingt jours après nous partîmes & laiſſâmes nos vaiſſeaux à *Curiapan*. *Juan Martinez* Maître de l'Artillerie à *Ordaco* découvrit le premier *Manoa*. On voit à la Chancellerie de *St. Juan de Puerto-Rico* quel ſuccès eut ſon entrepriſe. *Berreo* en avoit une copie, qui lui fit eſperer de réüſſir dans ſes recherches. *Orellane*, qui entreprit

la découverte de la *Guiane*, & qui descendit le grand Fleuve des *Amazones*, se flata aussi de l'espérance de conquerir *Manoa*, mais il mourut de maladie, chagrin d'avoir manqué son entreprise, à la *Marguerite*, ou aux *Caracas*. Ses vaisseaux furent dispersés par la tempête & l'entreprise échoüa.

Diego d'Ordaca poursuivit le même dessein, & partit d'*Espagne* avec six cent soldats & trente chevaux, qu'il embarqua pour aller faire cette illustre découverte : mais à peine fut-il arrivé sur les Côtes de la *Guiane*, qu'il fut tué dans une émotion de ses gens. Sa Flote se dissipa & perit miserablement. A l'égard de *Juan Martinez*, voici comment il penetra si avant dans le Païs. *Ordaca* aïant ancré devant le havre de *Morequito*, le feu prit à la provision de poudre, par la négligence, à ce que l'on prétendoit, de *Martinez*, qui en avoit la garde. On le condamna à la mort, mais les soldats qui l'aimoient firent changer la peine de mort en celle d'être abandonné seul dans un canot, à la merci des vents & des flots, sans vivres & avec ses seules armes. Ce canot fut emporté par

le courant & trouvé flotant par quelques Sauvages de la *Guiane*, qui n'avoient jamais vû de Chrétiens. Ils promenerent *Martinez* de côté & d'autre, pour le faire voir comme une merveille, & le menerent enſuite à *Manoa*, qui eſt la Capitale de l'Empire des *Yncas*. Le Roi qui le vit, le reconnut d'abord pour être Chrétien & *Eſpagnol*; car il n'y avoit pas encore long-tems que ſes freres *Guaſcar* & *Atabalipa* étoient morts, & que *Pizarre* avoit détruit leur Empire. Il reçut aſſés bien *Martinez*, quoiqu'il n'eût pas oublié ſes reſſentimens & ce qu'il devoit à la cruauté des *Eſpagnols*. *Martinez* demeura ſept mois à *Manoa*, mais il ne lui étoit pas permis de ſortir de la ville, ni d'aller nulle part ſans garde & ſans avoir les yeux couverts: car on avoit la précaution de les lui couvrir lors qu'il ſortoit. Au bout de ſept mois, *Martinez* commençant d'entendre la langue du Païs, le Roi lui donna le choix de s'en retourner dans ſa patrie, ou d'achever ſa vie à *Manoa* auprès de lui. *Martinez* préfera de s'en retourner, & le Roi le fit eſcorter par ſes gens juſqu'au Fleuve de l'*Orenoque*, vers la Côte de la

Guiane, & lui donna quantité d'or. Lors qu'il fut arrivé à l'embouchure du Fleuve, les *Indiens* de la frontiere & les *Orenoco'oni* lui enleverent toutes ſes richeſſes, ſans lui en laiſſer autre choſe que deux Bouteilles remplies d'or; parce qu'ils crurent que c'étoit la boiſſon de *Martinez*. Il ſilla dans un canot tout le long de l'*Orenoque* vers ſon embouchure & de là juſqu'à la *Trinité*, d'où il alla enſuite à *San-Juan* de *Puerto-Rico*. Il y demeura long-tems & voulut paſſer enſuite en *Eſpagne*; mais il mourut à *Puerto-Rico*. Etant à l'article de la mort & ſans eſperance de recouvrer la ſanté, après avoir reçu l'Extreme-Onction, il ſe fit aporter ſon or & la relation de ſes voïages. Il donna l'or à l'Egliſe & ordonna qu'il fut deſtiné à fonder des Meſſes pour le repos de ſon ame. *Martinez* fut le premier, qui, au raport de *Berreo*, découvrit *Manoa*, qu'il ſurnomma *El Dorado*.

Les Peuples de la *Guiane* aiment extrémement à boire, & s'enyvrent volontiers de leur *Ouicou*. Lors qu'il y a parmi eux quelque Fête ſolemnelle, où le Roi aſſiſte, voici ce qui ſe pratique. Ceux qui veulent être ad-

mis à faire la débauche avec lui, sont dépouillés & se presentent tout nuds à sa Majesté. On les oint de baume depuis les pieds jusqu'à la tête, après cela on leur souffle sur tout le corps avec un tuïau de la poudre d'or. Ils passent souvent les huit jours tout de suite à boire. *Martinez* nomma la ville *El Dorado*, à cause de la grande quantité d'or qu'il y vit. Leurs Idoles étoient d'or massif, & même leurs armes.

Pedro d'Orsua Gentilhomme de *Navarre* chercha aussi à penetrer dans la *Guiane* par le *Perou*. Il s'embarqua sur la riviere d'*Oja*, qui a son cours au Sud-vers *Quito*, & va porter ses eaux dans l'*Amazone*. *Orsua* la suivit & traversa le Païs des *Moteiones*. Cet *Orsua* avoit parmi ses gens un homme de peu de naissance nommé *Aguiri*. Celui-ci voiant les gens d'*Orsua* consumés de faim, de fatigue & de misere, & qu'au bout de plusieurs mois on n'avoit encore pû trouver de chemin par l'*Amazone*, excita la rebellion parmi eux, & se fit chef des rebelles, après avoir fait mourir *Orsua* & tous ceux de son parti. Ce miserable avoit conçu le projet de s'emparer de la *Guiane* &

du *Perou*, & même de toutes les *Indes Occidentales*, dont il vouloit essaïer de devenir le Souverain. Avec sept cens soldats, qui dépendoient entierement de lui, & qui lui promirent d'attirer beaucoup de monde à son parti, il se promettoit de s'emparer des villes & des forces du *Perou*; mais il ne pût trouver ni la route de la *Guiane* par l'*Amazone*, ni le moïen de s'en retourner au *Perou*. Il fut obligé de marcher avec ses gens le long du rivage de ce grand Fleuve avec beaucoup de peine & de fatigue, jusqu'à la *Marguerite*, qui est au Nord de *Puerto-tyranno*. Cet endroit a reçu son nom des cruautés d'*Aguiri*, qui tua là *Don Juan de Villa Andrada*, Gouverneur de la *Marguerite* & pere de *Don Juan Sarmiento*. Il y exerça plusieurs autres cruautés, de même qu'à *Cumana*, à la Côte de *Caracas* & dans la Province de *Venezuela*. Il alla ensuite piller & saccager *Sainte Marthe*. Son dessein étoit de passer dans la *Nouvelle Grenade*, d'y traiter de même *Pampelune*, *Merida*, * *Langerita* &c. & d'envahir ensuite le *Perou*, mais il fut entierement défait dans la *Nouvelle Grenade*, & ne trouvant aucun moïen

* *Ou la Grita.*

d'échaper, il massacra de rage ses propres enfans, en leur disant : *Puisque je n'ai pû vous faire Princes, je ne soufrirai pas non plus que vous deveniés les esclaves des Espagnols après ma mort, & qu'on vous apelle enfans d'un traitre & d'un tyran.* Telle fut la fin des entrepriſes d'*Orellana*, d'*Ordaca*, de *Martinez*, d'*Orſua* & d'*Aguiri*.

Jeronimo Ortal de *Saragoſſe*, qui tenta le même deſſein par mer avec 130. ſoldats, fut traverſé dans ſon projet par les Courans qu'il y a ſur la Côte de *Paria* qui le porterent à *Saint Miguel de Niviri*. *Don Pedro* de *Silva* Portugais de la Maiſon de Silva ; voulut auſſi penetrer dans le Païs, par le Fleuve des *Amazones*, mais il eut le malheur d'être entierement défait par les habitans de ces Terres, & tout ſon monde y perit, excepté deux hommes, qui porterent en *Eſpagne* la nouvelle de leur deſaſtre.

Pedro Hernandez de Serpa débarqua à *Cumana* & prit enſuite par terre la route de l'*Orenoque*, où les *Indiens* de ce quartier-là, nommés *Wikiri*, le combatirent, & il n'échapa que dix-huit Eſpagnols. Lorſque le Capitaine *Preſton* prit & pilla *San Jago* de *Leon*, il y fit priſonnier un de ces dix-huit qui ré-

chaperent de la défaite de *Pedro Hermandez de Serpa*. Ce prisonnier aprit à *Preston* la grande opinion que ces Compatriotes avoient des richesses de la *Guiane* & d'*El Dorado*. Un autre Espagnol nous raconta que *Berreo*, lorsqu'il revint des Côtes de la *Guiane*, emporta avec lui quarante plaques d'or pur, plusieurs armes des habitans de ces quartiers là, qui étoient du même metal, des plumes travaillées avec de l'or, & quantité d'autres choses également rares & curieuses.

Gonzales Ximenes de *Casada*, un de ceux qui contribuerent le plus à la Conquête de la *Nouvelle Grenade*, chercha à penetrer dans ces terres, par la riviere* *Pampamena* près de *Quito* dans le *Perou*, & qui court deux cens lieües au Sud-Est, jusqu'à ce qu'elle se jette dans l'*Amazone*. Mais après avoir fait de grands frais & pris une peine extrême pour réüssir dans la découverte, il falut s'en retourner sans rien faire. Ce *Gonzales* de *Casada* donnant sa fille en mariage à *Berreo* lui fit promettre par serment, qu'il poursuivroit jusqu'au dernier moment de sa vie le projet de découvrir & conquerir la *Guiane*, &

* Ou *Paiapano*, qui se jette dans l'*Aguarica*.

Berreo m'a juré que cette entrepriſe lui coûtoit au moins trois-cent mille ducats d'or, ſans qu'il lui eut été poſſible de penetrer auſſi avant que moi, qui n'avois qu'une poignée de monde. *Berreo* chercha la riviere de *Caſſanar*, qui ſe jette dans celle de *Pato*. *Pato* ſe jette dans *Meta* & *Meta* dans *Baraquan* connuë ſous le nom d'*Oronocco*. Il courut plus de quinze-cent de nos milles ſans trouver aucun paſſage, ou ſans pouvoir y penetrer.

Berreo prit ſa route par le nouveau Royaume de *Grenade* où les biens de ſa femme étoient. Il avoit à ſa ſuite ſept cent chevaux, & beaucoup d'eſclaves *Indiens* des deux ſexes. Sa Majeſté verra dans la Carte de ces Païs, à laquelle je travaille, le cours des rivieres, qui ſont fort entrelaſſées les unes dans les autres; la route de *Don Gonzalez de Caſada*; la mienne & celle de *Berreo* &c. Elle y verra le giſement des Côtes. Les *François* ont auſſi cherché à découvrir ces terres, mais il n'y a rien à craindre de leur part, parce qu'ils ne prennent pas la bonne route. (*Cependant il n'y a pas de Nation plus en état que les François de penetrer dans la Guiane, à cauſe de l'Iſle de* Caiene &

du Cap de Nord *où ils se sont établis. Les* Hollandois *ont la même facilité par les établissemens* d'Esquibe & de Surinam.) On m'a assuré, avant mon départ d'*Angleterre*, que l'Amiral *Villiers* se preparoit à aller à la riviere des *Amazones*, où les *François* vont souvent faire des voïages pour avoir de l'or, & j'ai parlé moi même à un Capitaine *François*, qui en venoit. Il est bien sûr qu'on ne sçauroit découvrir la *Guiane* de ce côté là, mais cependant il vient beaucoup d'or des rivieres d'enhaut qui courent au Sud & au Sud-est & se jettent dans l'*Amazone*.

Les *Indiens* de la *Trinité*, & ceux de la *Dominique* ont aussi beaucoup d'or, que les uns & les autres tirent de la *Guiane*, ainsi que ceux de *Paria*, de *Turcaris*, de *Chochi*, les *Apotomos*, les *Cumanogotos*, tous ceux de *Venezuela*, de *Manicapana*, les *Caribes* de *Guanipa*, les *Assawaies*, les *Coacas* &c. Tous ces peuples portent des plaques & des colliers d'or, dont la source est dans la *Guiane*; & si ceux qui trafiquent à l'*Amazone* en reviennent toûjours avec beaucoup d'or, ce n'est qu'à cause que les *Indiens* de ce Fleuve le tirent de l'interieur des terres qui

sont

ſont au-deſſus du Fleuve, & s'étendent au-de-là des côtes de l'*Amerique*, qui ſont vis-à-vis de la *Trinité*. C'eſt cette étenduë de Païs que nous appellons *Guiane*, ainſi que je l'ai déja dit.

A propos de l'*Amazone*, je me ſuis informé dans mes Voyages, à ceux qui ont reconnu avant moi les terres & les rivieres qu'il y a entre l'*Oronoco* & l'*Amazone*, ſi tout ce qu'on diſoit des prétenduës femmes guerrieres, qui habitent de ce côté là, étoit veritable. Voici le raport que m'en a fait un *Cacique*. Ces femmes habitent au Sud de la riviere dans la Province de *Topango*. Leurs principales forces ſont dans des Iſles, à ſoixante lieües de l'embouchure. Ces femmes ne viennent viſiter leurs maris qu'une fois l'année & pendant un mois. (*Il y a grande aparence que le* Cacique *vouloit en faire accroire à l'Auteur, puiſqu'aucune autre relation ne parle de ces prétenduës* Amazones. *D'autre côté on peut regarder comme de vraies* Amazones *toutes les femmes de l'*Amerique *; puiſqu'elles ne ſont gueres moins guerrieres que leurs maris.*)

Pour revenir à *Berreo*, il ſuivit comme je l'ai déja dit, la riviere de *Caſ-*

ſanar, laquelle a ſa ſource dans les montagnes qui ſont près de *Tunia*. De ces mêmes Montagnes ſort la riviere de *Pato*. L'une & l'autre ſe jettent dans celle de *Meta*. Celle-ci ſort des Montagnes voiſines de *Pampelune*. Le *Meta* & la *Guaiare*, qui vient des Montagnes de *Timana*, ſe jettent dans le *Barraquan* & y perdent leurs eaux & leur nom. Le *Barraquan* perd auſſi le ſien, après avoir coulé quelque tems, & prend celui de l'*Oronoco*. Le *Rio grande* prend ſon cours de l'autre côté de *Timana* & ſe va jetter dans la mer près de *Sainte Marthe*. Lorſque *Berreo* eut paſſé la *Caſſanar* il vint à *Meta*, & faiſant marcher ſes gens le long du rivage, il les conduiſit au *Barraquan*: mais la rapidité du Fleuve, les ſables & les rochers qu'on y trouve, firent échoüer une partie de ſes barques & perir beaucoup de monde. Il erra avec ſes gens une année entiere autour de cette riviere, ſans pouvoir trouver le chemin de la *Guiane*, & il arriva enfin à l'extremité d'*Amapaia* qu'il traverſa. La riviere de *Charles* borna ſa courſe.

Ceux d'*Amapaia* vantent beaucoup la *Guiane*. Il y a auſſi quantité d'or

chez eux, au raport de *Berreo* & des *Indiens* de la *Guiane* que j'ai vûs. L'*Amapaia* eſt ſur l'*Oronoco*. *Berreo* y perdit ſoixante de ſes meilleurs ſoldats, & preſque tous ſes chevaux. Après avoir paſſé trois mois ſans pouvoir rien faire avec les naturels du Païs, ils firent une eſpece de paix, & donnerent à *Berreo* cinq figures d'or pur & divers ouvrages curieux de la façon de ces *Indiens*. Ces curioſités ne cedoient en rien aux plus jolis ouvrages d'*Italie* & d'*Allemagne*, &c. ſuivant le témoignage de notre *Eſpagnol*, qui ne doutoit pas qu'on ne les admirât en *Eſpagne*. C'eſt en effet quelque choſe d'admirable que l'induſtrie avec laquelle ces Peuples travaillent ſans aucun inſtrument de fer, & ſans les ſecours qui facilitent l'adreſſe de nos orfevres.

Les *Indiens* de l'*Amapaia*, qui donnerent à l'*Eſpagnol* l'or & les curioſités dont je parle, s'appellent *Anabas*, & habitent à douze milles de l'*Oronoco*. Il y en a huit-cent de-là juſqu'à l'embouchure du Fleuve. La Province d'*Amapaia* eſt baſſe & marécageuſe. Ces marais, que les eaux du Fleuve forment lorſqu'elles débordent, contiennent des eaux rouſſâtres & mal-ſaines,

pleines de vers, de ſerpens & d'autres Inſectes. Les *Eſpagnols*, qui ne connoiſſoient pas le danger qu'il y avoit à faire uſage de ces eaux, en eurent des diſſenteries fâcheuſes. Leurs chevaux en furent empoiſonnées, & dans ſix mois de ſéjour, il ne leur reſta plus que ſix-vingt hommes, preſque point de chevaux & point du tout de bétail. *Berreo*, qui s'étoit flaté de trouver la *Guiane* plus près qu'elle n'étoit, ſe trompa d'environ trois cent trente lieües dans ſon compte: Ainſi & lui & ſes gens ſe trouverent bien-tôt expoſés dans ces terres inconnuës à la faim, à la diſette & aux maladies.

Les *Indiens* de ces quartiers là, qui connoiſſent le danger des eaux rouſſes, dont j'ai parlé, ne laiſſent pas de s'en ſervir, parce qu'ils le previennent en n'en prenant que quand le Soleil eſt à ſa plus haute élevation ſur l'Horizon. En tout autre tems elles ſont mal-ſaines, & ſur tout elles ſont fort pernicieuſes à minuit. Pluſieurs rivieres de ce Païs-là ont auſſi des qualités tres-nuiſibles. *Berreo* partit d'*Amapaia* au commencement de l'été, pour eſſaïer d'entrer en *Guiane* par la frontiere du Midi; mais ſes éforts furent inutiles. De hau-

tes montagnes inacceſſibles, qui s'étendent à l'Orient de l'*Oronoco* juſqu'à *Quito* dans le *Perou*, lui fermerent le paſſage. Il auroit été impoſſible de tranſporter des vivres & des munitions à travers les precipices & les rochers, & de franchir les ſommets de ces montagnes eſcarpées, couvertes de ronces, d'épines & de broſſailles. Outre cela ſes gens accablés de miſere & de fatigue avoient à combattre des peuples feroces, ennemis jurés des *Eſpagnols*, dont les cruautés & l'avarice étoient connuës chez ces *Indiens*. Il n'avoit point d'interprête pour ſe faire entendre, & les *Caciques* d'*Amapaia* avoient inſtruit ceux de la *Guiane* des deſſeins de *Berreo*. Ils avoient même prévenus les naturels du Païs contre l'*Eſpagnol*, en les avertiſſant qu'il cherchoit à ſubjuguer la *Guiane*, & reduire ces peuples ſous la domination du Roi d'*Eſpagne*, pour s'emparer de leur or & de leurs richeſſes.

Berreo m'aſſura qu'il traverſa dans ſa route pluſieurs rivieres conſiderables, qui vont toutes ſe jetter dans l'*Oronoco*. Il en comptoit pour le moins une centaine, dont, à ce qu'il diſoit, la moin-

dre ne cede pas à * *Rio-Grande*, qui passe entre le *Popayan* & la nouvelle *Grenade* : mais il ignoroit les noms & le cours de ces rivieres, parce que n'entendant pas les naturels du Païs, il ne pût leur faire aucune question là-dessus : & d'ailleurs notre *Espagnol* étoit si parfaitement ignorant, qu'il savoit à peine distinguer l'Orient de l'Occident. Cependant j'ai eu quelque connoissance de ces rivieres, soit par moi-même, ou par mes gens. Mon Interpréte, qui étoit natif de la *Guiane* & savoit une partie des langages ou jargons de ces peuples, me servit beaucoup en cette occasion. Je fis chercher les plus âgés des Indiens & ceux qui avoient été souvent en courses, à la maniere de ces peuples. Je les interrogeai plusieurs fois, & j'acquis par ce moïen une connoissance assés exacte de toutes les rivieres & des provinces depuis la Mer du Nord jusqu'aux frontieres du *Perou*, & du Fleuve de l'*Oronoco* jusqu'à celui des *Amazones*. J'apris leur maniere de vivre & comment ils sont gouvernés par leurs *Caciques* &c. les guerres qu'ils ont entr'eux & leurs alliances : car

* Il y a apparence que l'*Espagnol* exageroit dans son recit.

comme ils ſont toûjours en guerre les uns contre les autres, il eſt abſolument neceſſaire de ſavoir diſtinguer les amis des ennemis, afin de profiter de leurs diſſentions; ſans quoi il eſt impoſſible de faire la conquête de ces Païs. C'eſt à ſes diſſentions que *Pizarre* a dû la conquête du *Peron*, & *Cortez* celle du *Mexique*. Celui-ci ſçut profiter habilement de la haine que ceux de *Tlaſcala* avoient pour *Montezuma* Roi du *Mexique*; & il y a grande apparence que ſans la diſcorde de ces peuples, ces deux Conquerans n'auroient pas envahi ſi facilement ces vaſtes Etats, & leurs richeſſes immenſes.

Après un contre-tems ſi fâcheux, *Berreo* perdit toute eſperance de réüſſir dans ſon entrepriſe. Cependant il avança encore plus loin, & arriva à la Province d'*Emeria*, vers l'embouchure du Fleuve. Il y trouva un peuple doux & affable, qui avoit des vivres en abondance. Le *Cacique* ou Roi de ce peuple s'appelloit *Carapana*. C'étoit un homme prudent & ſage, d'un temperament vigoureux & d'une longue experience: auſſi étoit-il âgé d'environ cent ans. En ſa jeuneſſe il avoit été envoïé à la *Trinité* par le *Cacique* ſon pere, à cau-

se des guerres civiles qui regnoient entr'eux. Il y avoit frequenté des *Espagnols* & des *François*, & apris à discerner les differentes manieres des peuples. Il aimoit la paix, ce qui entretenoit l'abondance dans son Païs, & lui procuroit la facilité du Commerce avec ses voisins.

Lorsque *Berreo* fut arrivé aux habitations du *Cacique Carapana*, il s'y rafraîchit avec ses gens pendant six semaines, & continua de s'informer de la *Guiane* & de ses richesses : mais ne pouvant poursuivre alors son dessein, à cause, de la perte de la plus grande partie de son monde, il le remit à un autre année, se promettant de prendre des mesures beaucoup plus justes, & attendant en même tems un renfort d'*Espagne*. Il avoit laissé à la *nouvelle Grenade Don Antonio Ximenes*, avec ordre de le suivre dès qu'il aprendroit des nouvelles de la découverte de la *Guiane*. Plein d'esperance il s'embarqua dans un canot à l'embouchure de l'*Oronoc* pour passer à la *Trinité*. De la *Trinité* il alla à la Côte de *Paria*, & de là à la *Marguerite*, où il raconta à *Don Juan Sarmiento* ses découvertes, & ce qu'il avoit apris des richesses de la

Guiane. *Sarmiento* lui donna cinquante soldats & lui fit promettre de se rendre au plûtôt chez *Carapana*, pour penetrer ensuite dans la *Guiane.* C'est à quoi *Berreo* ne songeoit pas, faute de moïens suffisans pour cette entreprise: Ainsi il alla de la *Marguerite* à la *Trinité*, d'où il envoïa son Lieutenant avec un Sergent-Major, & quelques soldats pour prendre connoissance du chemin, & faire alliance avec les *Indiens* de la frontiere, afin de se pourvoir ensuite par leur moïen de toutes les provisions nécessaires. Le *Cacique* de *Carapana* envoïa les Députez de *Berreo* à un autre *Cacique* nommé *Morequito*, en leur assurant que personne ne pouvoit mieux que ce dernier leur donner des nouvelles de la *Guiane.* Il leur dit aussi qu'ils auroient cinq journées de chemin à faire de chez lui à *Cureguari*, où l'on trouve les premieres habitations des *Indiens* de la *Guiane.*

Ce *Morequito* étoit un des plus puissans *Caciques* de ce quartier. Trois années auparavant il avoit été à *Cumana* & à *Marguerite* avec quantité d'or, pour le trafiquer contre diverses marchandises dont il avoit besoin. Il demeura deux mois chez les *Espagnols*, qui lui

firent beaucoup de careſſes. *Vides*, Gouverneur de *Cumana*, obtint de *Morequito* la permiſſion d'envoier avec lui un de ſes gens pour s'informer de la *Guiane*. Les richeſſes, que le *Cacique* avoit aportées avec lui, ébloüirent l'*Eſpagnol*, qui devoroit par avance les treſors d'un Païs ſi riche, & qui n'ignoroit pas ce que la renommée diſoit de *Manoa-El-Dorado*. Cependant *Vides* envoïa ſans perte de tems en *Eſpagne* pour y demander du ſecours, réſolu de faire enſuite la Conquête de la *Guiane*, & ne ſachant rien de l'entrepriſe de *Berreo* : mais quand il l'eut apriſe, il mit tout en œuvre pour la traverſer, & les deux *Eſpagnols* devinrent ennemis jurés. Quoiqu'il en ſoit, *Morequito*, qui ne s'accommodoit pas des recherches des *Eſpagnols*, diſſimula le dépit qu'il en avoit, & laiſſa paſſer dix hommes de leur Nation par ſon Païs. Il les fit conduire juſqu'à *Cureguari*, d'où on les mena à *Manoa*, où ils arriverent en onze jours.

A leur retour, & comme ils étoient prêts à quitter la Province d'*Aromaja*, *Morequito* les fit attaquer par ſes gens, qui les maſſacrerent tous, à la reſerve d'un ſeul, qui ſe ſauva en traverſant

la riviere à la nage. *Morequito* leur enleva plus de quatre mille livres d'or. *Berreo* voulant vanger la mort de ces *Eſpagnols* envoïa du monde dans l'*Aromaia* : mais le *Cacique* traverſa l'*Oronoco*, & les terres des *Saymas* & des *Wikiris*, d'où il paſſa à *Cumana*, où il ſe croïoit fort en ſureté chez *Vides*. *Berreo* le fit demander au nom du Roi, & quand il l'eut en ſon pouvoir, il le fit mourir.

Les troupes de *Berreo* pillerent enſuite & ravagerent entierement les lieux de la domination de *Morequito*, & firent divers priſonniers, entr'autres *Topiawari*, oncle de *Morequito*. Ce *Topiawari* eſt maintenant un des principaux *Caciques* d'*Aromaia*, & c'eſt ſon fils que j'ai mené avec moi en *Angleterre*. *Topiawari* a cent ans paſſés, à ce qu'on aſſure, & c'eſt un homme beaucoup plus robuſte qu'on ne croiroit pour ſon âge. Il ne manque ni de ſageſſe, ni de prudence. Les *Eſpagnols* l'enchaînerent & le traînerent en cet état une quinzaine de jours, afin qu'il leur ſervit de guide dans le païs. A la fin il ſe racheta pour cent plaques d'or, & pour quelques pierres que les Eſpagnols nomment *Pedras Huadas*. La mort de

Morequito a fort aigri les esprits des *Indiens* contre les *Espagnols*, & leur a fait perdre les relations qu'ils avoient commencées avec *Carapana*. Ils tiennent entre leurs prisonniers un neveu de *Morequito*, qu'ils ont converti au Christianisme & batisé sous le nom de *Don Juan*. Ils esperent beaucoup de cet *Indien*.

Les peuples du voisinage des rivieres de *Baremia*, *Pawroma* & *Issequebo* sont fort sauvages & vendent jusqu'à leurs femmes & leurs enfans pour des hâches & autres choses pareilles. Les *Espagnols* profitent beaucoup à ce commerce, & vendent à fort haut prix les Sauvages qu'ils acheptent en ces quartiers-là. *Jean Douglas* sous-Pilote de mon vaisseau prit un canot tout plein de ces gens, qui se sauverent presque tous. Parmi ceux qui lui resterent, il y avoit une femme aussi belle qu'il se puisse ; & si ce n'étoit que ces peuples sont un peu bruns, les femmes de ce païs-là se pourroient comparer à nos plus belles Européenes. Ces mêmes Espagnols vendent aux Sauvages des Côtes un couteau pour cent livre pesant de Cassave, & trafiquent aussi avec eux plusieurs autres bagatelles

pour du coton, du bois de *Breſil* & des hamacs, dont ils ſe ſervent eux-mêmes à la façon des *Indiens* en ces climats chauds.

Berreo voulant à quelque prix que ce fut penetrer dans la *Guiane*, envoïa en *Eſpagne* la plus grande partie des richeſſes qu'il avoit acquiſes ſur les *Indiens*, ſoit par des pillages, par des rançons, ou par le trafic; eſperant de faire du monde par ce moien, & que la vûë de tant d'or; dont la meilleure partie étoit fort curieuſement travaillée, enflammeroit les deſirs de ſes Compatriotes, & les engageroit à entrer dans ſes deſſeins. Pour y mieux réüſſir, il avoit envoié au Roi lui-même divers preſens d'hommes, de bêtes, d'oiſeaux & de poiſſons d'or maſſif; & ce qui rendoit ſon projet plus ſpecieux étoit, que l'on n'avoit jamais conquis ce païs-là, ni profité des richeſſes qui s'y trouvent ſi facilement & avec tant d'abondance; tandis qu'il faut des travaux immenſes & de grands frais, pour tirer l'or des Mines de l'*Amerique*. Il donna auſſi ordre à ſon fils, qui étoit à la *nouvelle Grenade*, de lui envoier des renforts, & regla leur marche. Ils devoient entrer dans la province d'*Eme-*

ria & marcher le long des rivages de l'*Oronoco*.

Lorſque je fus pleinement inſtruit du projet de *Berreo* & de la maniere dont il l'avoit conduit juſqu'alors, je lui déclarai que j'avois entrepris le même deſſein ; que j'avois réſolu de rendre viſite aux peuples de la *Guiane*, & que c'étoit-là le ſujet de ma venuë à la *Trinité* : ce qui étoit veritable, puiſque l'année d'auparavant j'y avois envoïé le Capitaine *Widdon* pour prendre langue, dans le tems que *Berreo* ſe donnoit de grands mouvemens pour la découverte. L'*Eſpagnol* aprit mon deſſein avec beaucoup de dépit, & ne négligea rien pour m'en détourner. Il me repreſenta les peines & les fatigues de ce voïage ; que mes vaiſſeaux ne pourroient point entrer dans la riviere à cauſe des ſables & des bas-fonds, dont ſes canots étoient une preuve, puiſqu'y tirant à peine douze pouces de profondeur, ils touchoient preſque toûjours le fond ; que les *Indiens* éviteroient nôtre rencontre & s'enfuiroient dans les terres ; que ſi on les pourſuivoit, ils brûleroient leurs habitations. Il ajoûta que l'hyver approchant, les innondations alloient commencer, & que

l'on ne pourroit profiter du secours de la marée ; qu'il s'en falloit de beaucoup que nous ne pussions nous pourvoir de provisions suffisantes avec nos petites barques. Mais ce qui pouvoit le plus nous décourager fut ce qu'il ajouta, que tous les *Caciques* des frontieres de la *Guiane* réfuseroient absolument d'avoir commerce avec nous ; parce qu'ils regardoient comme la cause prochaine de leur destruction, toutes les relations qu'ils pourroient prendre avec les Chrétiens : ceux-ci ne cherchant qu'à piller & envahir les richesses du païs.

Il me parut que les raisons de *Berreo* étoient bonnes : Cependant j'envoïai *Gifford* mon Vice-Amiral, & *Calfield*, pour chercher l'embouchure de la riviere de *Capuri*. J'y avois envoïé auparavant le Capitaine *Widdon* & *Douglas*. Ils y trouverent neuf pieds d'eau avec le flux & cinq avec le reflux. Je leur avois dit d'ancrer près du bord & de voir jusqu'où ils pourroient arriver par le montant de la marée : mais elle se trouva baissée avant que d'avoir pû franchir les bas-fons ; de sorte qu'il falut abandonner nôtre entreprise, ou se résoudre de laisser nos vaisseaux à quatre-cent milles der-

riere nous, & de mettre toutes nos provisions & tout nôtre monde sur les canots & sur deux petites barques. J'envoïai un autre de mes gens avec le bot d'un de nos vaisseaux pour sonder la Baye de *Guanipa* ou *Amana*, afin de voir s'il y auroit moïen de passer avec nos vaisseaux : mais lors qu'il fut à l'embouchure d'*Amana*, il n'y trouva pas plus de facilité qu'ailleurs, & il n'osa se hazarder à sonder plus avant dans la Baye, parce qu'un *Indien*, qui lui servoit de guide, lui dit, que les *Canibales* de *Guanipa* rodoient de ce côté-là avec quantité de Canots; qu'ils ne manqueroient pas de l'attaquer lui & son monde avec leurs flêches empoisonnées; & que s'ils ne se sauvoient au plûtôt, ils periroient tous par les mains de ces Sauvages.

Cependant je jugeai à propos de faire construire une galeasse qui ne tirât que cinq pieds d'eau, telle qu'il la falloit pour la riviere de *Capuri*. J'y fis faire des bancs pour ramer, & commençant à craindre pour *King*, qui étoit celui que j'avois envoïé à *Guanipa*, j'ordonnai à *Douglas* de l'aller joindre avec le *bot* de mon vaisseau, & de sonder par tout avec soin. Il est certain que les

plus petits Navires, (même un bot) ont peine de se tirer de-là, à cause de la force du courant qui porte dans la Baye, & des vents d'Est qui y repoussent les bâtimens. C'est ce que plusieurs autres personnes, qui ont navigé de ce côté-là, peuvent assurer: c'est pourquoi je donnai à *Douglas* un vieux *Cacique* de la *Trinité*, pour lui servir de pilote. Celui-ci assura de même, qu'il seroit impossible de sortir de la Baye, à cause de la violence du courant: mais il ajoûta qu'on trouveroit un ruisseau qui court à l'Est dans les terres, & qu'il croïoit qu'on pourroit entrer par ce ruisseau dans la riviere de *Capuri*, & retourner en quatre jours à nos vaisseaux. *Douglas* examina la disposition de ces eaux, & reconnût qu'on pouvoit entrer par quatre endroits differens tous également commodes. Le plus petit de ces endroits étoit aussi large que la *Tamise* à *Woolwich*; mais l'eau de la Baye étoit si basse de ce côté-là, qu'à peine y trouverent-ils six pieds d'eau. Ainsi il étoit absolument impossible d'y pouvoir filler avec nos vaisseaux.

Cependant nous équipâmes la galere ou galeasse que j'avois fait construire

pour ce dessein, outre les trois *bots* que nous chargeâmes de provisions pour un mois. Nous étions cent hommes en tout. La marée & le vent nous furent toûjours fort contraires, & nous fûmes enfin poussés au bas de la Baye de *Guanipa*, où nous tâchâmes d'arriver à l'embouchure de quelques rivieres, que *Douglas* avoit découvertes auparavant. Nous avions avec nous pour Pilote un *Indien* de la riviere de *Baremia* située au Sud de l'*Oronoco*, entre ce Fleuve & celui des *Amazones*. Cet *Indien*, qui s'appelloit *Arwacan*, étoit celui à qui nous avions enlevé un Canot chargé de *Cassave*, qu'il portoit de *Baremia* à la *Marguerite* pour l'y vendre. Il nous promit de nous conduire à l'*Oronoco*, mais dans le fond il n'y connoissoit rien du tout, & si Dieu ne nous avoit secourus d'une autre maniere, nous aurions erré un an entier dans ces differentes rivieres comme dans un labirinthe, avant que d'y trouver d'issuë. Je ne croi pas même qu'en tout l'Univers il y ait un semblable amas de diverses eaux si fort entrelassées les unes dans les autres, qu'on ne sçait en quelle riviere on doit entrer. Lorsque nous croïons avoir trouvé la route à la fa-

veur de la Bouſſole & en prenant la hauteur du Soleil, nous ne faiſions que tourner autour de petites Iſles ſans nombre, toutes remplies d'arbres ſi hauts & ſi touffus, qu'ils nous empêchoient de voir & de traverſer. Nous appellâmes une des rivieres, dans leſquelles nous entrâmes, *Red-Croſſ, Croix rouge*, à cauſe qu'aucun Chrétien n'y avoit été avant nous. C'eſt-là que nous vîmes de loin un petit Canot, où il y avoit trois *Indiens*, que nous atteignîmes, avant qu'ils puſſent entrer dans la riviere. Ceux qui étoient ſur le rivage ſous les arbres furent fort attentifs à obſerver nos démarches à l'égard de leurs camarades; mais lorſqu'ils virent qu'on ne leur faiſoit aucune violence, qu'on ne s'emparoit point du canot, & qu'on n'en prenoit quoique ce ſoit, ils s'avancerent tout à fait au bord de l'eau; & parurent diſpoſés à faire traite avec nous. Nous nous avançâmes auſſi, ſans qu'ils fiſſent mine de reculer. Pendant que nous étions arrêtés-là, nôtre *Indien* voulut aller aux habitations des naturels du Païs, pour y prendre des rafraîchiſſemens, & reconnoître un peu ce quartier. Il avoit ſon frere avec lui. Le *Cacique* voulut les tuer, parce qu'ils

avoient introduit des étrangers dans leurs terres. L'*Indien*, qui nous servoit de pilote, trouva moïen de se sauver de leurs mains, mais il y laissa son frere, & revint en criant qu'on l'avoit tué. Nous arrêtâmes un vieux *Indien* du Païs, & le menaçâmes de le traiter comme on traiteroit notre homme. Le vieillard cria à ses compatriotes qu'on ne fit aucun mal à nôtre *Indien*. Cependant ils ne laisserent pas de le poursuivre, mais à la fin il gagna les bords de l'eau, & la traversa à la nâge presque mort de peur. Ce fut un grand bonheur pour nous de n'avoir pas perdu nôtre *Indien*, parce qu'étant né dans le Païs, il connoissoit assez bien les routes & les rivieres. On appelle *Tinitives* les *Indiens* qui habitent les Isles à moitié inondées, que les rivieres forment en s'entrelassant les unes dans les autres. Il y a deux sortes de *Tinitives*, les *Ciawaris* & les *Warawaris*.

L'*Oronoco* se divise à son embouchure en seize branches. Neuf courent au Nord, & sept au Sud. Ces sept branches font des Isles considerables, dont il y en a plusieurs aussi grandes que l'Isle de *Wight*. Il y en a même de plus grandes. De la branche la plus Septen-

rionale à la plus Méridionale il y a pour le moins cent lieües. Ainſi l'embouchure de ce Fleuve eſt de 300. milles, & ſurpaſſe en grandeur, à mon avis, celle du Fleuve des *Amazones*. Les *Tinitives* ont leurs habitations dans les Iſles que ces branches forment, & ſont diviſés en deux peuples, ainſi que je l'ai déja dit. Ces deux peuples ont chacun leur *Cacique*, & ſe font continuellement la guerre. Ces *Indiens* ſont bienfaits & vaillans. Ils logent ſur terre en été, mais en hyver ils vont demeurer ſur les arbres, & y pratiquent des logements avec une adreſſe admirable, afin d'être à l'abri des grandes inondations de l'*Oronoco*, qui, depuis le mois de Mai juſqu'en Septembre, monte vingt pieds au-deſſus de leurs terres. Ils ne ſement point. Ils font leur pain avec la moüelle du *Palmite*, & du reſte vivent de pêche & de chaſſe. Le gibier ne leur manque pas, non plus que divers fruits, que leurs arbres leur produiſent. Les *Cuparis* & les *Macureos*, qui habitent ſur les bords de l'*Oronoco*, ont auſſi beaucoup d'induſtrie. Ils s'occupent continuellement à la chaſſe & à la pêche. Ces *Indiens* ſont extrêmement robuſtes & courageux. Ils ſont toû-

jours en guerre avec leurs voisins & principalement avec les *Cannibales* : mais depuis peu ils ont fait la paix, pour mieux se défendre contre l'*Espagnol*, qu'ils regardent comme leur plus grand ennemi.

Lorsque leurs *Caciques* meurent, ils commencent le deüil par de grandes lamentations, mais ils n'enterrent pas le corps. Ils le laissent à terre se pourrir, & quand les chairs sont entierement consumées, il prennent le squelette du mort, & le pendent dans sa cabane. Ils l'ornent de ses plus precieux joiaux. Sur la tête ils lui mettent des plumes de plusieurs couleurs, aux bras & aux jambes ils lui pendent des plaques & des joiaux d'or. *C'est ainsi que ces peuples tâchent de conserver à leur maniere les marques de la grandeur & de l'autorité, qu'ils ont eue pendant leur vie.*

Les *Arwacas*, qui habitent au Sud de l'*Oronoco*, reduisent en poudre les os de leurs *Caciques* & de leurs parens défunts. Ils boivent ensuite cette poudre ; *voulant sans doute incorporer par ce moyen avec leur propre substance celle de leurs proches, & servir ainsi de sepulchres les uns aux autres jusqu'à leur derniere posterité.*

Lorſque nous eûmes quité les *Ciavvaris* nous remontâmes la riviere. Nôtre galere échoüa le quatriéme jour de nôtre navigation, & peu s'en fallut que nous ne la perdiſſions avec ſoixante de nos matelots ; mais à la fin nous la rémîmes à flot, après en avoir jetté le leſt. Quatre jours enſuite nous entrâmes dans une grande riviere, nommée *Amana*. Cette riviere n'a point de ſinuoſités comme les autres, mais en revenche nous eûmes le courant ſi contraire, qu'on pouvoit avancer à grand peine en ramant de toute ſa force. Je tâchai d'encourager mes gens, en les aſſurant que dans trois ou quatre jours nous aurions ſurmonté ces difficultés, & pour leur donner plus de courage, nous mîmes tous les uns après les autres la main à l'œuvre : mais enfin au bout de trois ou quatre jours ils recommencerent à perdre patience, à cauſe de la chaleur violente qui leur étoit inſuportable ; outre que les arbres hauts & touſus qu'on rencontroit ſur les deux rivages de la riviere incommodoient preſqu'autant que la rapidité du courant. Cependant je les gagnai encore à force de leur faire des promeſſes, & cela dura juſqu'à ce que les vivres

nous eurent manqué, & que nous fûmes entierement accablés des chaleurs insuportables de la *Ligne*. Néanmoins je renouvellai mes instances, en représentant à mes gens, que pour peu que nous prissions courage, nous trouverions bien-tôt des provisions en abondance; au lieu qu'en retournant brusquement nous aurions encore à souffrir long-tems la peine & la faim. D'ailleurs nous nous soûtenions assés bien au défaut de nos vivres ordinaires, par le moyen de quantité de bons fruits que l'on trouve sur les bords de la riviere, sans parler du gibier & du poisson, qui n'y manquent pas. Il y a tant de differentes plantes & fleurs dans ce quartier-là, qu'on en pourroit faire plus de dix Herbiers, à ce que je croi.

Nôtre pilote *Indien* voulut nous persuader de prendre à droite dans nôtre navigation; ajoûtant que nous trouverions une riviere, où nous pourrions entrer avec nos canots, & qu'il nous meneroit par ce moïen à quelques habitations des *Arwacas*, où l'on nous donneroit des provisions en abondance, & qu'en attendant on pourroit laisser la galere à l'ancre; qu'en partant à midi on pourroit être le soir de retour. Cela me

me fit beaucoup de plaisir, & nous nous engageâmes là-dessus dans cette riviere, sans aucunes provisions, à cause qu'il nous avoit dit que les habitations étoient fort peu éloignées; mais après avoir ramé trois heures, nous commençâmes à nous défier de nôtre homme, ne voïant nulle part aucune marque d'habitation. Il nous assura qu'elles n'étoient pas fort loin; mais aïant ramé trois autres heures, nos soupçons augmenterent, & nous ne doutâmes plus qu'il ne cherchât à nous trahir. Cependant après bien de la peine, nous aperçûmes enfin de la lumiere, & nous entendîmes du bruit. Il étoit une heure après minuit, lorsque nous vînmes aux habitations des *Indiens*, & nous y trouvâmes peu de monde, parce que le *Cacique* du lieu étoit allé avec plusieurs canots de ses gens à l'embouchure de l'*Oronoco* pour faire traite. Nous primes-là toutes les provisions qui nous étoient necessaires, & après nous être bien rafraîchis & pourvûs de tout ce qu'il nous falloit, nous retournâmes à nôtre galere avec des provisions, qui nous manquerent avant que d'y arriver.

Les environs de la riviere sont fort

beaux, Il y a une belle vallée de la longueur de vingt milles au moins, & l'on voit dans tout le Païs beaucoup d'animaux de differentes eſpeces, quantité de gibier dans les champs & de poiſſon dans la riviere. On y trouve beaucoup de ſerpens monſtrueux. Un de nos Negres, qui étoit un jeune garçon fort gentil, eut le malheur d'être devoré par un de ces ſerpens affreux. En nous en retournant nous vîmes paroître quatre canots qui deſcendoient la grande riviere. On rama après. Deux ſe ſauverent vers le rivage, d'où les gens qui y étoient prirent la fuite dans les bois. Les deux autres nous échaperent abſolument. Il y avoit trois Eſpagnols dans ces deux derniers; mais nous nous emparâmes des deux autres, où il y avoit proviſion de pain, ce qui nous vint fort à propos. Je fis pourſuivre ceux qui s'étoient ſauvés dans les bois, parmi leſquels il y avoit un rafineur d'or, mais il n'y eut pas moyen de les attraper : cependant nous prîmes quelques *Arwacas* qui s'étoient cachés, & qui ſervoient de pilotes aux *Eſpagnols*. J'en retins un pour me ſervir, & j'appris de lui en quels endroits les *Eſpagnols* ont accoûtumé de chercher l'or:

mais je ne voulus pas le dire à mes gens, parce que les innondations des eaux rendant l'entrepriſe inutile, cela n'auroit ſervi qu'à les dégoûter entierement. Ces eaux croiſſent ſi ſubitement & avec tant d'impetuoſité, que le ſoir on en a juſqu'au col dans les lieux où l'on n'en avoit le matin qu'à la cheville, & cela eſt fort ordinaire aux rivieres qui ſe jettent dans l'*Oronoco*.

L'*Arwaca* que j'avois pris pour pilote, craignoit fort que nous ne le mangeaſſions, parce que les *Eſpagnols* lui avoient fait accroire que nous étions des mangeurs d'hommes : mais il s'en deſabuſa bien-tôt, de même que tous les autres *Indiens*, à qui les *Eſpagnols* avoient voulu perſuader pareilles ſotiſes, quand il vit nôtre maniere d'agir. Nous les traitions au contraire le plus humainement qu'il étoit poſſible, & nous leur donnâmes lieu par nôtre conduite de nous juſtifier de l'impoſture des *Eſpagnols*, qui en uſent eux-mêmes avec barbarie à leur égard. Aucun de mes gens n'a jamais touché leurs femmes ou leurs filles, pas même du bout du doigt ; & pour les denrées, on n'en a jamais pris aucune ſans avoir ſatisfait celui à qui elle ap-

partenoit. Enfin, pour pouvoir mieux répondre de la juſtice de la conduite que j'ai tenuë avant que de partir d'un endroit, j'ai toûjours eu la précaution de demander aux *Indiens* quel ſujet de plainte ils pouvoient avoir contre mes gens, afin de les contenter avant mon départ, & de châtier le coupable.

Après nous être pourvûs de ce qui nous étoit neceſſaire par le moyen des deux canots dont j'ai parlé, je les rendis aux *Arwacas*, & renvoïai ceux que j'avois pris, excepté celui que je retins pour me ſervir de pilote, que les Eſpagnols avoient appellé *Martin*. Je renvoïai auſſi avec ces canots *Ferdinand* mon vieux *Indien*, & leur donnai des vivres autant qu'il leur en falloit. Je pourſuivis enſuite ma route ſous la conduite de mon *Arwaca*, mais à peine avions nous ſillé deux fois vingt-quatre heures, que nôtre galere s'échoüa, & peu s'en fallut que nous ne la perdiſſions avec toutes nos proviſions : cependant nous nous tirâmes de ce danger, & au bout de 15. jours nous aperçûmes les montagnes de la *Guiane*. Au ſoir du 15. un bon vent de Nord nous conduiſit à la vûë de l'*Oronoco*, où nous aperçumes trois canots éloignés

de nous, & sur lesquels nous courûmes. Nous en perdîmes deux de vûë. Le troisiéme entra dans la riviere à droite, vers l'Oüest, & s'y tint hors de nôtre vûë croïant que nous tirerions à l'Est vers la Province de *Carapana*, où il y a des *Espagnols*. Les gens des canots nous prenoient pour ceux qui s'étoient sauvés de la *Trinité*; mais quand nous fûmes à leur hauteur, nous les serrâmes de si près, qu'ils ne pûrent gagner la terre, & nous leur dîmes par nôtre Interprete *Indien* qui nous étions. Alors ils nous firent part de leurs provisions, & nous promirent de revenir le lendemain avec leur *Cacique*.

Nous trouvâmes au lieu où nous jettâmes l'ancre, une infinité d'œufs de tortuës. C'est une nourriture très-saine, dont mes gens s'accommoderent fort bien. Le jour suivant nous vîmes arriver le *Cacique* de *Toparimaca* avec quarante *Indiens* à sa suite. C'étoit-là le *Cacique* dont nous attendions la visite. Il nous apportoit plusieurs rafraîchissemens, & nous le reçûmes de nôtre mieux. Nous lui fîmes boire du vin d'*Espagne*, dont il s'accommodoit merveilleusement. Après cela je m'adres-

ſai à lui pour ſçavoir la route la plus ſure & la plus courte pour arriver promptement à la *Guïane*, & il s'offrit alors de nous conduire à ſon village, où il nous regala de ſon mieux, & fit ſi bien boire mes gens d'une certaine liqueur forte, que les *Indiens* de l'*Oronoco* compoſent, & qu'on peut regarder comme une eſpece de vin, que la plus grande partie de mon Equipage étoit paſſablement yvre. Il entre dans cette liqueur du poivre de l'*Amerique* & le ſuc de pluſieurs herbes. Ils la gardent dans de grands pots de terre où elle ſe clarifie. Quand elle eſt bien claire, ils s'en regalent dans leurs feſtins, & s'en donnent juſqu'à ce qu'ils ſoient yvres: car ces *Indiens* aiment extrêmement à boire.

Nous trouvâmes à ce Village deux autres *Caciques*; l'un étoit venu pour faire traite avec ceux de *Toparimaca*, & avoit remonté la riviere, dans le deſſein d'y trafiquer ſa marchandiſe. Il avoit laiſſé ſes gens & ſa femme avec ſes canots au même lieu où nous avions jetté l'ancre. L'autre étoit auſſi de *Toparimaca*. Nous les trouvâmes chacun dans un Hamac de coton avec deux femmes qui leur ſervoient à boire. Il

y avoit auprès d'eux six tasses ou gobelets à la Sauvage. Les femmes puisoient dans les grands pots de terre avec une espece d'écuelle & rempliſſoient ces six tasses. Les deux *Caciques* en vuiderent chacun trois coup sur coup. Ils boivent ainsi jusqu'à ce qu'ils soient yvres à n'en pouvoir plus.

Le Village de ces *Toparimacas* me parut fort agréable. Il est sur une petite hauteur. Les environs ne manquent pas de poisson. Le *Cacique* du lieu me donna, pour me servir de pilote un vieux *Indien*, qui connoissoit parfaitement ce parage, & cela nous étoit fort necessaire, à cause des sables, rochers, bas-fonds & Isles qu'on y trouve continuellement; sans parler des courans qui y sont si violens, que nous fûmes plusieurs fois en danger de perir avec la galere: car pour nos petits bateaux nous étions obligés de les laisser au rivage, n'osant pas les hazarder.

Le jour suivant un vent d'Est, qui s'éleva, soulagea beaucoup nos bras, car la force du vent nous délivra de la necessité de ramer. L'*Oronoco* est assez exactement Est & Oüest depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant le cours de ce Fleuve

depuis l'endroit où nous nous y embarquâmes, nous aurions pû penetrer en plusieurs endroits de la *Grenade* & du *Popayan*. Toute la journée nous navigeâmes sur une petite riviere qui a à gauche l'Isle d'*Assapara*, & à droite le grand Fleuve. Cette Isle a 25. milles de longueur & six de largeur. Au delà de cette eau, qui traverse la grande riviere, il y a l'Isle d'*Ivvana*. Celle-ci est deux fois plus grande que l'Isle de *Wight*. Entre l'Isle & la terre de la *Guiane* il y a une autre riviere considerable, qu'on nomme *Arraroopana*. Toutes ces eaux sont telles, qu'elles peuvent porter des gros vaisseaux. Quoique l'*Oronoco* soit traversé en plusieurs endroits par des Isles, il a pourtant au moins trois milles de large dans l'endroit où nous nous trouvions alors. Au-dessus d'*Assapara*, & un peu à l'Oüest à droite, on y voit une autre riviere nommée *Aropa*. Celle-ci vient du Nord se jetter dans l'*Oronoco*. Nous ancrâmes au-delà & du même côté près de l'Isle d'*Occavvata*, qui a 6. milles de long & 2. de large. Ce fut aussi-là que prirent terre deux *Indiens* de la *Guiane*, que nous avions pris à *Toparimaca*. Ils prirent les devans pour

apprendre nôtre arrivée au *Cacique* de *Putyma*, vassal de celui d'*Arromaja*, mais comme il y avoit loin du lieu où nous étions jusqu'aux habitations du premier *Cacique*, nôtre *Indien* ne pût-être de retour le même jour; de sorte que nous fûmes obligez de rester ancrés la nuit près de *Putapayma*, qui est une Isle pour le moins aussi grande qu'*Arraroopana*. Il y a tout vis-à-vis de cette Isle la montagne d'*Occapa*. Nous préferions l'ancrage des Isles, à cause qu'on y trouve beaucoup d'œufs de tortues, & que la pêche y étoit plus commode. La Côte du continent est de roche couleur d'acier, c'est-à-dire bleuâtre, & je croi qu'on pourroit y trouver du fer de cette qualité. Les montagnes voisines des rivieres sont aussi bleuâtres.

Le matin du jour suivant nous levâmes l'ancre & prîmes nôtre cours à l'Ouëst en remontant la riviere. La terre s'ouvroit à droite & les bords nous en parurent fort rouges. J'envoïai du monde avec des canots pour reconnoître cette terre. Ils nous rapporterent, que d'aussi loin qu'ils avoient pû l'examiner, & du haut des arbres où ils s'étoient perchés pour la re-

connoître, elle leur avoit paru unie & sans aucune hauteur. Mon vieux *Indien* frere du *Caciqne* de *Toparimaca* me dit que c'étoient les vallées de *Sayma*. Il m'assura que ces vallées s'étendent jusqu'à *Cumana* & aux *Carracas*; qu'il y habite quatre peuples differens; les *Saymas*, les *Assavvays*, les *Wikiris*, Sauvages puissans, qui batirent *Pedro Hernando* de *Serpa*, lorsqu'il traversa de *Cumana* à l'*Oronoco* avec 300. chevaux, pour conquerir la *Guiane*. Le quatriéme peuple est la Nation des *Arra*. Ceux-ci sont presque aussi noirs que les *Negres*. Ils sont forts & vigoureux, & se servent de fléches empoisonnées. Le poison en est fort dangereux, & cela m'obligea à me fournir des meilleurs antidotes que je pus trouver, pour garantir mes gens de la violence de ce venin. Outre qu'il est toûjours mortel, il cause aux blessés des douleurs affreuses & les fait mourir furieux. Les entrailles leur sortent du corps, ils deviennent noirs comme de l'ancre, & la puanteur qui s'exhale de leur corps est insuportable. Il y a lieu d'être surpris que les *Espagnols*, qui ont si souvent été blessés des fléches empoisonnées de ces Sauvages, n'aient ja-

mais trouvé de remede efficace pour s'en guerir. Il eſt bien vrai que les *Indiens* eux-mêmes n'en connoiſſent pas la gueriſon, & que quand il ſont bleſſés de ces fléches empoiſonnées, ils ſont obligés d'avoir recours à leurs *Boi's*, qui leur ſervent de Médecins, & qui font un grand miſtere de la maniere de guerir les bleſſures de ces fléches. Pour les remedes ordinaires, que ces *Indiens* emploïent contre le venin, on les fait avec le ſuc d'une racine qu'on appelle *Tapara*. Cette racine eſt propre contre les fiévres, & guerit les bleſſures internes : mais à l'égard de ceux qui ſeront bleſſés de ces fléches empoiſonnées des *Indiens*, je leur conſeille de s'abſtenir de boire autant qu'il leur ſera poſſible ; car s'ils boivent peu de tems après avoir été bleſſés, il faut qu'ils meurent ſans remiſſion.

Je reviens à nôtre voyage. Le troiſiéme jour de nôtre navigation, nous jettâmes l'ancre à la gauche de deux Montagnes, dont l'une s'appelle *Aroami*, l'autre *Aio*. Nous reſtâmes ancrés juſqu'à minuit, après quoi nous paſſâmes une grande Iſle, qui eſt au milieu de la riviere, nommée *Manoripano*. A peine fûmes-nous près de la terre, que

nous vîmes à nôtre suite un canot, où il y avoit huit *Indiens*, qui nous prierent d'aller à leurs habitations. Nous renvoïames la visite à nôtre retour. Au cinquiéme jour nous arrivâmes à la Province d'*Arromaia*, & ancrâmes à l'Ouëst de l'Isle *Murrecotimo*, qui a dix milles de long & cinq de large. Le jour suivant nous arrivâmes au havre de *Morequito*, & y ancrâmes. On envoïa un des *Indiens* au Roi ou *Cacique* d'*Arromaia*, oncle de *Morequito*, pour lui annoncer nôtre arrivée, & il vint à pied le jour d'après avant midi nous rendre visite. C'étoit un homme de cent dix ans fort robuste encore. Quoiqu'il eut fait quatorze milles pour nous voir, il ne laissa pas de s'en retourner encore à pied le même jour. Il avoit amené avec lui une partie de ses gens, qui étoient curieux de nous voir. Il nous fit part de quantité de rafraichissemens & de toutes ses provisions, qui consistoient en gibier, racines, fruits, &c. En s'en allant il me fit present d'un *Armadillo*.

Je questionnai long-tems ce vieux *Cacique*, par le moïen de mon interprête *Indien*, sur la mort de *Morequito* & sur les *Espagnols*. Je lui appris le sujet

de ma venuë, qui j'étois & à quel Prince j'appartenois ; comment mon dessein étoit d'affranchir les *Indiens* de la tyrannie des *Espagnols*. Ensuite je m'informai à lui touchant la *Guiane*, & comment il falloit s'y prendre pour y penetrer. Le vieux *Cacique* me repondit à cela que son Païs, tout ce qui borde la riviere d'*Emeria* jusqu'à la mer, & la Province de *Carapana* sont partie de la *Guiane*, qu'en général les nations de ces terres s'appellent *Orenoccoponi*, parce que toutes leurs terres confinent à l'*Orenoco* ; que l'on comprend aussi sous ce nom toutes les nations qui habitent entre ce fleuve & les monts de *Wacarima* ; qu'à l'autre côte de ces montagnes il y a une grande vallée que l'on appelle *Amariocapana*. (Nous allâmes voir cette vallée à nôtre retour.) Je lui demandai aussi qui étoient les Peuples qui habitent au-delà de cette vallée & à l'extremité des montagnes : à quoi il me repondit en soupirant.

» Lorsque j'étois encore jeune, il vint » dans la grande vallée de la *Guiane*, » des lieux où le Soleil se couche, un » peuple innombrable, qui portoit des » robes larges & des bonnets rouges. » On les appelloit *Orejones* & *Eporeme-*

» *rios*. Ils chaſſerent les anciens habi-
» tans du Païs, & s'emparerent de leurs
» terres juſqu'au pied des montagnes,
» excepté de celles des *Iravvaquerys* &
» des *Caſſipotos*. Mon fils aîné perit
» avec tout ſon monde dans le dernier
» combat que les *Iravvaqueris* donne-
» rent contre les *Eporemerios*. On l'a-
» voit choiſi pour ſecourir les premiers.
» Maintenant il ne me reſte qu'un ſeul
» fils. » Il ajoûta que les *Eporemerios* avoient bâti au pied de la montagne & à l'entrée de la grande vallée de la *Guiane* une grande ville, nommée *Macureguarai*, où les maiſons ſont hautes; que le Roi des *Orejones* & des *Eporemerios* fait garder les frontieres par trois mille hommes, qui ravagent & pillent ſans ceſſe leurs voiſins : mais que depuis que les Chrétiens cherchoient à s'emparer de ces terres, la paix s'étoit faite, & qu'ils regardent tous enſemble les *Eſpagnols* comme leurs ennemis capitaux.

Le vieux *Cacique* voulut enſuite s'en retourner, alleguant que ſon âge & la longueur du chemin ne lui permettoient pas de reſter davantage avec nous. Je tachai de l'engager à paſſer la nuit avec nous, mais je ne pûs le perſuader

& tout ce que je pûs obtenir fut qu'à nôtre retour il nous viendroit voir & nous apporteroit des proviſions de ſon Païs. Il s'en retourna dès le ſoir même à *Orenocotona* lieu de ſon ſéjour. Ainſi il avoit fait en un jour vingt-huit milles. Ce vieux *Cacique* étoit regardé comme un des plus ſages du Païs; & pour dire la verité, il me parut fort entendu & fort raiſonnable, & il me parla toûjours avec beaucoup de bon ſens.

Le jour ſuivant nous fîmes voiles à l'Ouëſt de la riviere, du côté de celle de *Charles*. La nuit nous ancrâmes près de l'Iſle de *Catuma*, qui a cinq à ſix milles de long. Nous arrivâmes à l'embouchure de la riviere de *Charles*, après une journée de navigation. Cette riviere fait une chute conſiderable. Elle eſt auſſi large que la *Tamiſe* à *Walvvich*. Nous nous arrêtames au bord, n'aïant pû avancer en toute une heure ſeulement la valeur d'un jet de pierre. Nous envoïâmes nôtre *Indien* aux habitans & à leur *Cacique*, pour leur faire ſçavoir nôtre arrivée, & leur dire que nous étions ennemis jurés des *Eſpagnols*. C'eſt-là que *Morequito* fit maſſacrer les dix *Eſpagnols* qui revenoient de *Manoa* avec

la valeur de quatre-cent mille *Pesos* en or. Un *Cacique* nommé *Wannureto-na* nous y vint trouver avec une partie de ses gens, & nous apporta quantité de provisions. Je lui dis, comme au précedent, le dessein de mon voyage, qui étoit de les affranchir du joug *Espagnol*, & je m'instruisis de la *Guiane* par son moyen autant qu'il me fut possible.

Ces *Indiens* de la riviere de *Charles* ou *Caroli* sont ennemis jurés des *Espagnols*, & des *Eporemerios*. Ils ont beaucoup d'or. Leur *Cacique* me dit encore, qu'à la source de la riviere il y a trois nations puissantes, qu'il nomma *Cassipagatos*, *Eparagotos*, *Aravvaragotos*; que cette riviere de *Charles* sort d'un grand lac; que tous ces peuples se joindroient volontiers à nous contre l'*Espagnol*; & enfin que quand nous aurions passé les montagnes de *Curea*, nous trouverions beaucoup d'or & quantité de choses rares & précieuses. Il nous parla des *Iravvaqueris*, qui sont continuellement en guerre avec les *Eporemerios*.

Un certain Capitaine *George*, que j'avois fait prisonnier avec *Berreo*, m'assura que l'on pourroit trouver près de

a riviere une mine d'argent très-riche. Mais l'*Oronocco*, & toutes les autres rieres étoient déja montées de plus de inq pieds, & il auroit fallu des travaux & des peines immenſes pour remonter le fleuve *Caroli*. C'eſt à cauſe le cela que je pris le parti d'envoïer par terre vers le haut de la riviere quelques-uns de mes gens à une ville, qui eſt vingt milles au-delà de la vallée d'*Annatapoi*. Ils trouverent des *Indiens* qui alloient à une autre ville plus éloignée, qu'ils nommoient *Gapurepana*. Cette ville eſt au pied des montagnes & ſous la domination d'un *Cacique* proche parent du vieux *Cacique* dont j'ai parlé. J'allai auſſi à terre avec une partie de mes gens, pour voir la chute de la riviere de *Charles*, & j'envoïai le Capitaine *Widdon* avec quelques autres pour examiner les bords de cette riviere, & voir ſi l'on y trouvoit quelque matiere minerale.

Nous montâmes au haut des montagnes, d'où nous découvrîmes toute la riviere de *Charles*, & comment elle ſe diviſe en trois branches à vingt milles de-là. Nous vîmes au moins dix à onze ſauts ou chûtes de cette riviere, les unes plus hautes que les autres.

L'eau qui se froisse en se précipitant ainsi, forme comme un tourbillon de fumée. Ensuite nous nous approchâmes des vallées. Je n'ai jamais vû de plus beau Païs. L'herbe y est belle, & le terrain ferme. Il n'y manque ni gibier, ni oiseaux dont le ramage melodieux flatoit agreablement nos oreilles. Nous vîmes des fils d'or, d'argent dans les pierres, mais n'aïant que nos mains & nos épées, il n'y eut aucun moïen d'en profiter. Je fis examiner quelques-unes de ces pierres à la *Trinité* & à *Caracas*. A dire la verité je n'aurois eu garde d'entreprendre un tel voïage, si je n'avois été assuré qu'il n'y a pas sous le Soleil un Païs plus riche en or que celui-là. Car sans cela quel motif aurois-je eu pour essuïer toutes les fatigues que j'ai souffertes; aurois-je été assés fol pour les aller chercher au bout de la terre? Le Capitaine *Widdon*, & nôtre Chirurgien m'apporterent quelques pierres semblables à des Saphirs. Je les fis voir à des *Orenoquoponis*, qui me promirent de me mener à une montagne où j'en trouverois quantité. Je ne sçai si c'est du Christal de montagne, ou des Diamans de *Bristol*, ou des Saphirs.

A gauche de la riviere on a les *Iravva-*
ueris, ennemis mortels des *Eporemeries*.
ers le grand lac de *Cassipa* on trouve
es *Cassipagatos*, les *Eparagotos*, & les
Aravvagotos. Ce lac est si grand,
u'on peut à peine le traverser en ca-
ot dans une journée. Plusieurs rivie-
es s'y jettent, & l'on y trouve en été
eaucoup de grains d'or. Au-delà de la
a riviere *Caroli* ou de *Charles*, il y a celle
l'*Arvi*. Elle passe par le lac du côté de
'Ouëst & se jette dans l'*Oronocco*. En-
re celle de *Caroli* & l'*Arvi*, il y a une
sle très-fertile & fort agréable, & près
de l'*Arvi* il y a deux autres rivieres
nommées *Atoica* & *Caora*. Les *Indiens*
qui habitent sur les bords du *Caora* ont
la tête toute d'une piece avec les épau-
les: Ce qui est également monstrueux
& incroïable, mais je tiens presque la
chose pour veritable. (*Il y a apparen-*
ce que ces Peuples ont le col extrémement
court, & peut-être aussi les épaules extré-
mement hautes: soit que la Nature les ait
faits ainsi, ou que l'art & l'industrie y
aïent quelque part. Le goût de ces na-
tions éloignées est fort bizarre par raport
au nôtre; car elles font souvent leur beauté
de ce qui nous paroît éfroïable.) On ap-
pelle ce peuple extraordinaire *Evvai-*

panomas, & il n'y a point d'enfant dan
l'*Arromaia* qui n'assure ce que j'écri
dans ma relation ; que leurs yeux son
sur les épaules & leur bouche dans la
poitrine. Le fils du *Topiawvari*, que
j'amenai avec moi en *Angleterre*, m'as-
sura que c'est le peuple le plus puis-
sant & le plus redoutable de tout le
Païs, qu'ils ont des fléches & des arcs
trois fois plus grands que ceux des *Oro-
nocoponis*. Un *Iravvaqueri* en prit un
prisonnier, il y a un an, & l'enmena
dans l'*Aromaïja*. Comme l'*Indien* vit
que je doutois de la chose, il me dit
que personne n'ignoroit cela, & que ce
peuple monstrueux faisoit beaucoup de
ravages chez ses voisins, sur tout de-
puis plusieurs années. Si j'avois eu le
bonheur d'apprendre ces particularités
quelques tems avant mon départ, j'au-
rois pû faire en sorte d'emmener avec
moi un de ces hommes extraordinaires.
Lorsque je retournai à *Cumana*, je
m'entretins avec un *Espagnol* de beau-
coup d'experience, qui, après avoir
appris de moi que j'avois été en *Guiane*
& jusqu'à la riviere de *Charles*, me de-
manda si j'avois vû des *Ewaipanomas* :
& cet *Espagnol*, qui étoit un homme de
bonne foi, m'assura qu'il avoit vû plu-

ieurs de ces Acephales. Je ne nomme as cet *Espagnol*, mais il suffit de dire u'il est bien connu des sieurs *Mouche-ons*, dont l'un est negociant à *Lon-dres.*

Le *Casnero* est la quatriéme riviere vers l'Ouëst, qui se voit dans les ter-es voisines de celles de la riviere de *Charles.* Le *Casnero* se jette dans l'*Oro-nocco* du côté de l'*Amapaia.* On assure que cette riviere est plus grande que le *Danube*, ni qu'aucune autre riviere de l'*Europe.* Elle a sa source au midi de la *Guiane*, dans les montagnes qui sepa-rent ce Païs des terres des *Amazones.* Nous aurions pû là remonter assés avant, si l'hyver, qui approchoit, nous l'eût permis : quoi qu'à proprement parler il n'y ait point d'hyver en ces quartiers-là ; puisque le froid n'y est pas sensi-ble, & que les arbres y sont chargés en toute saison de feüilles & de fruits. Ce que j'appelle hyver, c'est la saison où il tombe de pluïes violentes, qui cau-sent des ravines & des débordemens excessifs. Les rivieres s'enflent & inon-dent les campagnes. Les orages, les tonnerres & les éclairs sont alors ex-traordinaires ; ainsi que nous l'éprou-vâmes à nôtre retour.

Au côté du Nord le *Cari* eſt la pre
miere riviere qui ſe jette dans l'*Oren*
que, & qu'on rencontre en remontan
ce grand fleuve. On trouve enſuite d
même côté le *Limo*. Des *Caribales* ha
bitent entre ces deux rivieres, & leur
habitations s'appellent *Avvacari*. Ce
gens tiennent une eſpece de marché
où ils vendent leurs femmes & leurs
filles pour des hâches à leurs voiſins,
qui les revendent aux *Eſpagnols*. A
l'Ouëſt de *Limo* on trouve la riviere de
Pao, enſuite *Caturi*, puis le *Vocari* & le
Capuri qui vient de la riviere de *Meta*.
C'eſt par le *Meta* que *Berreo* vint de la
nouvelle Grenade dans la *Guiane*. La Pro-
vince d'*Amapaia* eſt à l'Ouëſt du *Cupuri*,
& c'eſt-là que *Berreo* & ſes gens paſſerent
l'hyver, & où les eaux leur cauſerent
des maladies mortelles. Au-deſſus de
l'*Amapaia*, en tirant vers la *nouvelle*
Grenade le *Pati* & la *Caſſanar* ſe jet-
tent dans le *Meta*. A l'Ouëſt de ces ri-
vieres on a les terres des *Ashaquas* &
des *Cateytos*, & les rivieres de *Beta*,
Davvney & *Ubarro*. Sur les frontieres
du *Perou* on trouve les provinces de *To-
mebamba* & de *Caxamalca*, & tirant
vers *Quito* & le *Popayan*, au Nord du
Perou les rivieres de *Guayara* & de *Gua-*

ccure. Au-delà des montagnes du *Po-ayan* on trouve le * *Panpamena*, qui ſe ette dans l'*Amazone* & traverſe les ter-es des *Motillones* ou *Moteyones*. C'eſt-là ue *Pedro* d'*Orſua* perit miſerablement. On trouve entre le *Davvney* & le *Beta* a grande Iſle de *Baraquan*. L'*Oronoco* eſt inconnu au-delà du *Beta*, & l'on aſſu-u'il y a une grande chûte d'eau, qui ne permet pas aux vaiſſeaux d'y naviger.

On peut naviger ſur ce fleuve avec des vaiſſeaux environ mille mille Angloiſes, & avec des canots autour de deux mille. Les eaux de ce fleuve conduiſent au *Popayan*, à la *nouvelle Grenade* & au *Perou*, & ſoit par elles-mêmes, ou par les rivieres qui s'y jettent. Par d'autres rivieres qui ſe jettent auſſi dans l'*Oronoco* on peut aller aux nouveaux Etats des *Yncas* deſcendus de ceux du *Perou*, aux *Amapaias* & aux *Anabas*, où l'on trouve quantité d'or. Une partie de ces rivieres, qu'on peut appeller les branches de l'*Oronoco*, prennent leur ſource dans les vallées qu'il y a entre les provinces Orientales du *Perou* & la *Guiane*.

Pendant que nous étions à l'ancre ſur la frontiere des *Cauuris*, nous tâchâmes

* Ou *Payanano*.

de prendre quelque connoissance des *Indiens* de ce quartier-là, afin de pouvoir discerner ces differens peuples, & sur-tout ceux qui sont ennemis des *Epicremerios*. Après cela voïant qu'il seroit inutile de séjourner plus long-tems là & que le débordement des eaux augmentoit, je songeai à m'en aller. Mes gens ne demandoient pas mieux, car ils n'avoient plus d'autres hardes que celles qu'il portoient sur le corps, qui étoient percées de la pluïe dix fois par jour; de sorte qu'ils n'avoient pas le tems de les sécher. Nous reprîmes nôtre cours à l'Ouëst, & tâchâmes de mieux reconnoître la riviere, ce qui étoit d'autant plus important, que nous ne l'avions pas reconnuë assés exactement auparavant. Nous quittâmes donc le jour suivant l'embouchure de la riviere de *Charles*, & allâmes jetter l'ancre au Port de *Morequito*, où nous avions ancré auparavant. Dès que je fus-là, j'envoïai chercher mon vieux *Topiavvari*, & luis fis demander qu'il me donnât un de ses *Indiens*, pour l'emmener avec moi en *Angleterre*, & lui faire apprendre la langue. Ce *Topiavvari* nous vint voir avec plusieurs de ses gens, qui nous apportoient des pro-

proviſions, ce qui accommoda beaucoup les miens. Après cela je fis ſortir tous ceux qui étoient dans ma tente, afin de m'entretenir tout ſeul avec ce vieux *Indien* par le moïen de mon interprête. Je lui dis comment je ſçavois que les *Eporemerios* & les *Eſpagnols* étoient également ſes ennemis, & que je le priois de m'enſeigner le chemin de la *Guiane* & de la ville Imperiale des *Yncas*. Il me répondit, qu'il ne croïoit pas que j'euſſe en vûë de m'acheminer pour lors du côté de *Manoa*, parce que la ſaiſon ne me le permettroit pas; qu'il ne croïoit pas non plus que j'euſſe aſſez de monde pour une telle entrepriſe; que ſi j'y perſiſtois avec le peu de monde que j'avois, il pouvoit m'aſſurer que nous y trouverions nôtre tombeau; que la puiſſance du Roi de *Manoa* étoit formidable, & que même avec le triple de monde nous ne pourrions rien faire contre lui. Il ajoûta pour avis, que quelque effort que je puſſe faire, jamais je ne pourrois penetrer dans la *Guiane*, ſans l'aſſiſtance des ennemis de ce grand Etat: ſoit pour être ſecourus d'hommes par leur moïen, ou pour avoir les rafraîchiſſemens & les proviſions néceſſaires; que la longueur de la traite & la

violence de la chaleur ne permettoient point de se passer de ces secours. Il me raconta ensuite, que trois-cens *Espagnols*, qui avoient eu le même dessein, étoient péris miserablement dans la vallée de *Maccureguary*; qu'aïant tous les peuples du Païs pour ennemis, on les avoit investi de tous les côtez, & qu'après avoir mis le feu aux brossailles & à l'herbe de la Campagne, on les y avoit étouffés. " Il y a, continua-t-il, » de-là où nous sommes maintenant à » *Maccureguary* quatre journées de che- » min. Les *Maccureguarys* sont les pre- » miers *Indiens* de la frontiere des *Yn-* » *cas*. Ils sont leurs sujets, & leur vil- » le est extrêmement riche. Ils sont » habillez. C'est de *Maccureguary*, que » viennent toutes ses plaques d'or qu'on » voit aux habitans de la Côte, & qu'on » transporte de côté & d'autre. C'est » à *Maccureguary* qu'on les fabrique. » Mais tout ce qu'on travaille plus avant » dans le Païs est incomparablement » plus beau. On y fait en or toutes » sortes d'images d'hommes, de bêtes à » quatre pieds, d'oiseaux, de poissons » &c. " Je lui demandai s'il croïoit qu'il fallut beaucoup de monde pour prendre la ville. Il ne répondit rien

de positif. Je lui demandai ensuite si je pourrois compter en cette occasion sur le secours de ses *Indiens*. Il me dit, que tous les peuples des environs se joindroient à moi pour cette expedition, pourvû que la riviere nous la permît, & que je lui laissasse cinquante soldats jusqu'à mon retour. Je lui répondis que je n'en avois en tout que cinquante, tout le reste de mes gens étant des travailleurs & des matelots; que je ne pouvois point leur laisser de provision de biscuit, de poudre &c. ni des habits & autres hardes, & que faute de moïens pour se défendre, ils seroient toûjours en danger de perir par les mains des *Espagnols* qui chercheroient à se venger sur eux de ce que j'avois fait à la *Trinité*. Les Capitaines *Calfield*, *Greenville*, *Gilbert* & quelques autres paroissoient assez disposez à rester: mais je suis assuré qu'ils y auroient tous peri; car *Berreo* attendoit tous les jours du secours d'*Espagne* & de la *nouvelle Grenade*, & avoit déja deux-cent chevaux tout prêts à *Caracas*; tandis que je pouvois à peine lui opposer quarante hommes; encore étoient-ils dénuez de poudre, de plomb, & de tout ce qui leur étoit nécessaire pour se retrancher contre l'ennemi. A

toutes ces raisons *Topiavvari* répondit ; qu'il me prioit donc de le dispenser pour cette fois de me fournir le secours de ses *Indiens*, parce qu'il étoit assuré que s'il me donnoit la moindre assistance ; les *Eporemerios* ne manqueroient pas de se jetter sur ses terres, & de le faire perir lui & les siens aussi-tôt que je serois parti. Il ajoûta que les *Espagnols* vouloient aussi le faire perir comme ils avoient fait perir *Morequito* son neveu, & qu'il n'avoit pas oublié comment ils l'avoient tenu dans les chaînes, & promené ainsi comme un chien, jusqu'à ce qu'il eut païé pour sa rançon cent plaques d'or & quelques *Pedras Huada* ; que depuis qu'il étoit *Cacique*, ils avoient tâché plusieurs fois de le surprendre ; mais qu'ils ne lui pardonneroient jamais l'alliance qu'il feroit avec nous. Il me dit encore, " parce qu'ils » n'ont pû jusqu'à present me détruire, » en excitant mes *Indiens* à se soûlever » contre moi, ils se servent de mon » neveu *Aparacano*, qu'ils ont baptisé » sous le nom de *Don Juan*, & son fils » sous celui de *Don Pedro*, pour m'ô- » ter mes terres. Ils les ont habillez & » armez à la maniere *Espagnole* pour » les engager à me faire la guerre. "

ajoûta d'autres raiſons, pour me por-
er à differer l'expédition juſqu'à l'an-
ée ſuivante, & qu'en attendant il
repareroit les eſprits en nôtre faveur,
utre que la ſaiſon pourroit ſe trouver
lus favorable pour entreprendre ce
rand & pénible voïage.

Le *Topiawari* nous racontoit enco-
e, que quand les *Eporemerios* lui firent
a guerre, ils enleverent ou violerent
outes les femmes & filles de ſon Païs.
» Tout ce que nous leur demandons, con-
» tinua-t-il, c'eſt qu'ils nous rendent
» nos femmes; car nous ne nous ſou-
» cions pas de leur or. » Il diſoit auſſi
preſqu'en pleurant " autrefois nous
» avions juſqu'à dix ou douze femmes,
» maintenant il faut que nous nous con-
» tentions de trois ou quatre, pendant
» que les *Eporemerios* en ont juſqu'à cin-
» quante ou cent. » Dans la verité ces
peuples ſe ſoucient plus de femmes que
d'or, & une partie de l'ambition des
Caciques conſiſte à laiſſer beaucoup
d'enfans après ſoi, & à ſe rendre
puiſſans par une poſterité nombreuſe.

Enfin après avoir peſé & examiné
meurement les raiſons, nous conclû-
mes qu'il étoit impoſſible de rien en-
treprendre pour cette année contre

Maccureguari, & de faire la guerre à l'*Ynca*; quelqu'envie que nous eussions de tâter de l'or du Païs. Mais il falloit nécessairement reprimer cette convoitise, pour ne pas nous attirer la haine de ces *Indiens*: ce qui auroit ruiné entierement nos desseins. Peut-être même se seroient-ils joints aux *Espagnols* contre nous, lorsqu'ils auroient vû que nôtre but étoit aussi de piller. Jusqu'à present ils ignorent absolument nos vûës, & le projet que nous faisons de nous établir dans le Païs pour l'amour de l'or qu'il produit: cependant je suis persuadé que dans la suite, quand ils seront accoûtumez avec nous, ils préferoront nôtre voisinage à celui des *Espagnols*, qui ont traité leurs voisins avec toute la cruauté imaginable. *Topiavvari* me remît son fils pour l'emmener avec moi en *Angleterre*, & je lui laissai un Domestique *du Capitaine* Giffort & un jeune homme nommé *Goodvvin*, parce que l'un & l'autre me témoignerent avoir envie de rester parmi ces *Indiens*. Je priai ensuite *Topiavvari* de me dire, qui sont ceux qui fabriquent les plaques d'or, & comment on le tire des pierres; à quoi il me repondit: " la plus grande partie de l'or, dont on fait

» les plaques & les images, ne se sépa-
» re pas des pierres, mais se tire du
» lac de *Manoa* & de plusieurs rivieres,
» où on le prend en grains & quelque-
» fois en petits morceaux. Ceux de
» *Manoa* y ajoûtent une portion de
» cuivre pour le travailler. Voici com-
» ment cela se fait. On prend un grand
» pot de terre plein de trous, où le cui-
» vre & l'or sont mêlez ensemble. On
» garnit les trous du pot avec des pipes,
» pendant que le pot est sur le feu, &
» l'on y souffle continuellement, jusqu'à
» ce que le métal soit fondu; ensuite de-
» quoi on le verse dans les moûles de
» terre ou de pierre. » J'ai apporté deux figures en or faites par les *Indiens* de ce Païs-là, pour en faire voir la façon, plûtôt que pour leur valeur : car il m'en a plus coûté que je n'ai reçu, puisque j'ai regalé plusieurs d'entr'eux de medailles d'or, où étoit le portrait de Sa Majesté.

J'ai apporté aussi de la mine d'or, dont il y a quantité en ce quartier-là, & que je croi aussi bonne qu'aucune qu'il y ait au monde : mais, comme je l'ai déja dit, la découverte que nous en avons faite nous est devenuë inutile, faute, d'Ouvriers & d'instrumens, &

autres choſes néceſſaires pour ſeparer l'or. Nous avons trouvé quantité d'endroits où l'or & l'argent réluiſoient. Ce n'étoit nullement de la Marcaſſite, mais veritablement ce que les *Eſpagnols* appellent *El Madre de l'oro.*

Après avoir reconnu, autant qu'il me fut poſſible, les terres des *Canuris* & des *Arromaias*, & reçu les promeſſes reiterées des principaux *Indiens* du Païs, & même en quelque façon leurs hommages & les aſſurances qu'ils voulurent bien me donner, de faire contre les *Eſpagnols* toute la reſiſtance poſſible, en cas qu'ils vinſſent nous attaquer, ou qu'ils travaillaſſent à ſoûlever contre nous les peuples des environs, comme par exemple, les *Indiens* du lac de *Caſſipa*, les *Iravvaqueris* &c. Après dis-je tout cela, je pris congé du vieux *Topiavvari* & retins auprès de moi ſon fils, en lui laiſſant de mon côté les deux hommes dont j'ai parlé. Je chargeai *Sparvvv*, l'un de ces deux hommes, à qui je laiſſai diverſes marchandiſes, d'aller trafiquer à *Maccureguari*, de reconnoître exactement le Païs, d'examiner la Place & de tâcher de penetrer juſqu'à *Manoa*. Enſuite nous levâmes l'ancre & fillâmes le long des Côtes de la *Guiane*, Nous

vions avec nous un *Cacique* nommé *Pu-ima*, & celui de *Warapana*. C'eſt-ce dernier qui avoit maſſacré les neuf *Eſpagnols*, dont j'ai parlé, ſur les bords de la riviere de *Charles* ou *Caroli*. Ce *Cacique* de *Warapana* nous pria d'aborder à ſon Païs, & nous promit de nous conduire à une montagne où la roche, à ce qu'il dit, paroît être de couleur d'or. Naus paſſâmes la nuit avec les *Indiens* de *Warapana*, & le matin je me mis en chemin avec les principaux de mes gens, pour aller voir cette montagne. Nous marchâmes le long de la riviere *Mana*, laiſſant à droite un village d'*Indiens* nommé *Tuteritona* dans la province de *Taraco*. On trouve au-delà vers le Sud, dans la vallée d'*Amarioçapana*, un autre village de même nom. Cette vallée a pour le moins ſoixante milles de l'Eſt à l'Ouëſt, & c'eſt le plus beau Païs qu'on puiſſe voir. Ce Païs s'étend le long d'une riviere fort poiſſonneuſe, & l'on y voit auſſi quelques bois où il y a du gibier. *Irroparogata* eſt le Seigneur ou *Cacique* de ce Païs.

De la riviere de *Mana* nous allâmes à l'*Occaia*, qui traverſe la vallée, & nous nous repoſâmes au bord d'un lac

qui eſt au millieu de la riviere. Comme nous étions fort moüillés, un de nos guides fit du feu en frappant deux bâtons l'un contre l'autre, & nous y ſéchâmes nos hardes. Enſuite nous continuâmes nôtre route vers la montagne en queſtion. Nous vîmes des *Manatis* dans le lac de l'*Occaia*. Voyant que nous avions encore pour une bonne demi-journée de chemin à aller le long de la riviere, je donnai ordre au Capitaine *Keymis* de ne pas retourner au port de *Putima*, qu'on nomme *Chiparepare*, mais de ſe rendre à la riviere de *Cumaca*, où je l'attendrois. *Putima* promit auſſi de le conduire. Le même jour, nous vîmes divers rochers de couleur d'or, & nous apperçûmes à gauche une montagne où il paroiſſoit y avoir auſſi des mineraux.

De-là nous ſuivîmes la Côte de *Parino*, & lorſque nous fûmes arrivez à *Ariacoa*, où l'*Oronoco* ſe partage en trois rivieres, j'envoyai les Capitaines *Thyn* & *Greenevile* avec la galere, & je pris avec moi *Calfield*, & deux autres. Je laiſſai enſuite à *Cumaca* deux de mes gens pour attendre *Keymys*, ainſi que je lui avois promis; & nous continuâmes nôtre route vers *Emeria*.

La riviere nommée *Cararopana*, qui eſt une de celles que nous paſſâmes dans nôtre voyage, eſt auſſi fort agréable. On y voit pluſieurs petites Iſles de ſix, de dix & de vingt-milles de longueur. Sur le ſoir nous arrivâmes à une autre riviere, qui ſe jette auſſi dans l'*Oronoco* & qu'on appelle *Winecapara*. C'eſt aux environs qu'eſt la fameuſe montagne dont on nous avoit parlé, mais nous ne pûmes y aller, à cauſe des mauvais chemins & que la ſaiſon étoit fâcheuſe. Nous nous contentâmes de la voir de loin, & elle nous parut ſemblable à une tour blanche & fort haute. Il y a au haut de la montagne un torrent fort impetueux, & qui tombe avec un bruit extraordinaire. Je ne croi pas que dans l'Univers il y ait rien de ſemblable. *Berreo* m'a compté mille merveilles de la montagne, comme par exemple, qu'on y trouve des Diamans, & quantité d'autres pierres, qui brillent même de fort loin. On en croira ce qu'on voudra; car pour moi je le donne comme je l'ai reçu. Quoiqu'il en ſoit, il n'y avoit pas été lui-même, ni perſonne de ſes gens, parce que les Naturels des environs étoient ſes ennemis jurez, outre qu'il avoit trouvé les chemins impraticables.

Nous nous reposâmes quelque peu à la riviere de *Winacapara*, de-là nous avançâmes vers les terres jusqu'à un village de même nom. Le *Cacique* des *Indiens* de ce village offrit aussi de me conduire à la montagne ; mais nous nous contentâmes de nous rafraîchir chez ses *Indiens*, que nous trouvâmes se divertissant à boire & à se saouler comme des bêtes ; ce qui leur est fort ordinaire. Après cela nous retournâmes à nos canots, où tous les *Caciques* des environs nous vinrent voir avec des provisions de leurs terres. Ces provisions consistoient en * vin de *Pinas*, qui est leur boisson, en poules, gibier &c. Ils nous apporterent aussi des *Pedras Huadas*. Le *Cacique* de *Winacapara* nous apprit que *Carapana* s'étoit enfui d'*Emeria* & sauvé à *Cairoma*, du côté des montagnes de la *Guiane*, au-delà de la vallée d'*Amariocapana* ; parce que les *Espagnols* lui avoient persuadé que nous étions venus pour le détruire & pour ruiner son Païs ; ce qui lui avoit donné l'épouvante.

Cependant lorsque les *Caciques* de *Winacapara* & de *Sapocatana* vassaux de *Carapana* eurent reconnu que nous

* Autrement *Ouicou*.

e faisions aucun tort aux *Indiens*, & que
ous étions ennemis des *Espagnols*, sans
uire à ceux d'entre les naturels du
aïs qui sont sous leur domination ; ils
ous assurerent fort de l'amitié de *Ca-*
apana, qui jusqu'alors avoit été obli-
é de dissimuler, à cause du voisina-
e des *Espagnols*, & que son Païs tout
uvert leur donnoit libre passage pour
ntrer dans la *Guiane*. Ils ajoûterent,
ue *Carapana* ne s'en étoit fui que pour
viter d'être inquieté des *Espagnols*, &
our être plus en sureté dans la pro-
ince de *Cairoma*, qui est au pied des
ontagnes qui separent les vallées de
Guiane d'avec les *Orenoccoponis* ; par-
e que les *Espagnols* venant à s'empa-
er de ses terres, en traversant les
ontagnes, il se trouvoit chez les *Epo-*
emerios, où les prémiers ne pouvoient
ller l'attaquer sans de grandes forces.
Mais je croi que le vieux *Indien* se
onduisoit ainsi par adresse, & pour
rouver le moyen de se disculper d'u-
e maniere ou d'autre auprès des *Espa-*
nols, en leur alleguant que s'il avoit
ait quelque chose en nôtre faveur, il
ne l'avoit fait que par force : étant d'ail-
eurs toûjours à tems de prendre ouver-
ement nôtre parti, au cas que nous re-

vinſſions avec des renforts conſiderables.

Nous ne jugeâmes pas à propos d'aller dénîcher ce vieux renard, & nous revînmes de *Winacapara*, laiſſant à l'Eſt les quatre rivieres qui deſcendent des montagnes d'*Emeria*, & ſe jettent dans l'*Oronoco*, ſçavoir le *Waracapari*, le *Cairama*, l'*Akaniri*, l'*Iparonia*. Il y a encore là d'autres rivieres qui ſe jettent dans la mer; qui ſont, l'*Araturi*, l'*Amacuna*, *Barima*, *Wana*, *Maroaca*, *Paroma*, *Winni*. Au-delà de celles-là & tirant vers l'*Amazone*, il y en a encore quatorze, autour deſquelles habitent des *Arvvacas* & des *Canibales*.

En retournant vers le Nord & quittant l'*Emeria* nous trouvâmes la route fort difficile & fort fâcheuſe. La nuit fut ſombre & orageuſe. Toûjours tonneres, pluïes, éclairs. Au matin nous fûmes à l'embouchure de *Cumana*, où nous avions laiſſé *Eynes* & *Porter* pour attendre le Capitaine *Keymis*, qui s'en revenoit par terre. Cependant ils n'avoient eu aucune de ſes nouvelles: ce qui nous mît fort en peine. Mais le jour ſuivant il revint avec *Putima*, ce qui nous fit beaucoup de plaiſir. *Putima* nous quitta en pleurant.

Le jour ſuivant nous abordâmes à

Isle d'*Assipana*, & continuant nôtre route, nous trouvâmes nôtre galere à l'ancre au havre de *Toparimaca*. Nous faisions cent-milles par jour en descendant. Cependant nous ne pûmes jamais retourner par la route que nous avions prise en allant, à cause du courant de la mer qui porte vers l'*Amana* : ainsi nous suivîmes le cours du *Capuri*. Enfin nous arrivâmes à la mer, & nous avions encore le plus difficile à faire. La nuit, étant ancrez à l'embouchure du *Capuri*, qui a là une lieüe de large, la violence du courant nous obligea de nous mettre à couvert sous la côte avec nos canots. Nous tirâmes la galere aussi près de terre qu'il nous fut possible, & malgré toutes ces précautions nous eûmes beaucoup de peine à nous empêcher d'être submergez. A minuit le tems s'étant éclairci, nous mîmes le yacht en pleine mer, & laissâmes la galere à l'ancre jusqu'à la pointe du jour. Le jour suivant à neuf heures nous eûmes la vûë de la *Trinité*, & nous arrivâmes enfin à *Curiapan*, où nous retrouvâmes nos vaisseaux.

Je vais donner encore en peu de mots une description particuliere des lieux où nous avons passé dans nôtre course.

Etant entrez dans l'*Amana*, nous laissâmes à droite les *Canibales* qui habitent près des rivieres nommées *Guanipa* & *Bereſe*, ſur la Baye qui eſt vis-à-vis de la *Trinité*. L'*Aroa* ſe jette auſſi dans cette Baye. Les *Wikiris*, qui habitent en ces quartiers-là, ont leur principal village ſur la riviere de *Sayma*. Les trois rivieres, qui ſe jettent dans cette Baye, s'enflent ſi fort en hyver, & courent ſi impetueuſement dans l'Ocean, qu'elles ne mêlent leurs eaux aux ſiennes qu'après y avoir coulé près de trois lieües. Sur la route *de la Guiane* & dans les Iſles qui ſont autour de l'*Oronoco*, il y a les *Tinitivas*, qui ſe diviſent en deux peuples ennemis l'un de l'autre. Les uns s'appellent *Ciavvaris*, les autres *Waravveris*. Plus haut on a *Toparimaca* & *Winacapara*, où les *Nepoios* habitent. Ceux-ci ſont ſujets de *Carapana*, *Cacique* d'*Emeria*. Entre *Winacapara* & le Port de *Morequito* dans l'*Arcmaia*, on a les *Oronocoponis*, autrefois ſujets de *Morequito*, & maintenant de *Topiavvari*. Il y a les *Canuris* ſur la riviere de *Charles*. Les *Canuris* ont une femme pour *Cacique*. Cette femme, qui nous vint voir, me fit pluſieurs queſtions touchant la Reine, & prit

laisir à ce que nous lui en disions.

Les trois puissantes Nations des *Cassagotos* habitent près du Lac *Cassipa*, ers la source de la riviere de *Charles*. Dans les terres au-Sud il y a les *Capurepanis*, & les *Empurepanis*. Au-delà es *Maccureguaris*, qui sont les premiers peuples qu'on trouve sous la domination des *Yncas*, & les *Iravvaqueris*. Ceux-ci sont ennemis déclarez des *Espagnols* & des *Eporemerios*. Allant à l'Ouëst de la riviere de *Charles*, il y a divers *Cannibales* & les *Evvaipanomos*; & tout à fait à l'Ouëst on trouve les *Amapaias* & les *Anabas*, peuples fort riches en or.

Au côté Septentrional de l'*Oronoco* on a les *Wikiris* & les *Saymas*, ennemis jurez des *Espagnols*. Au Sud à l'embouchure du fleuve, on a les *Arvvacas*. On trouve plus loin des *Cannibales*, & enfin les peuples qui habitent autour du fleuve des *Amazones*.

On assure que les *Eporemerios* observent la Religion que les *Yncas* instituerent au *Perou*. On peut voir le culte de ceux-ci dans *Pedro* de *Cieca*; comment ils croient l'immortalité de l'ame; les hommages qu'ils rendent au Soleil, leur maniere d'ensevelir, &c.

Les *Orenocoponis* ne se font pas enterrer avec leurs femmes ; mais ils veulent qu'on ensevelisse avec eux tout ce qu'ils ont de plus précieux, or, joïaux, &c. dans l'esperance que ces choses leur serviront en l'autre vie. Les *Arvvacas* reduisent en poudre les os de leurs *Caciques* & de leurs plus proches Parens, après que les chairs en sont entierement consummées par la pourriture. Ils avalent dans leur breuvage ces os ainsi reduits en poudre. Les *Espagnols* trouverent de grandes richesses dans les tombeaux des *Perouans*, & c'est assez l'usage chez les autres peuples de ces quartiers, d'enrichir les tombeaux des morts. Tous ces *Indiens* ont beaucoup de femmes, mais les *Caciques* en ont toûjours plus que les autres. Les femmes ne mangent pas avec leurs maris, ni dans la societé des hommes : mais l'usage veut qu'elles servent leurs maris ; après quoi elles mangent à leur tour Les vieilles font le pain & preparent la boisson. Ce sont les femmes qui fabriquent les toiles de coton & les hamacs, & qui font généralement une partie de l'ouvrage de la maison. Pour les hommes, ils vont à la chasse & à la pêche. Ils se divertisent & s'enyvrent, lors qu'ils ne vont pas à la guerre.

On assure que l'*Inca*, qui regne dans la *Guiane*, a fait bâtir en ces Païs-là un Palais semblable à ceux que ses Ancêtres avoient autrefois au *Perou*. On sait assez la quantité d'or qu'on a trouvé au *Perou*, dans le tems de la conquête de ce vaste Etat; mais cependant je suis convaincu, que le Prince qui regne à *Manoa*, en possede beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les *Indes Occidentales*.

Je vais maintenant parler de ce que j'ai vû moi-même. Ceux qui aiment à faire des découvertes trouveront assez de quoi se satisfaire le long du fleuve *Orenoco*, où il se jette tant d'autres rivieres, qui peuvent conduire dans toutes les terres voisines, qui s'étendent depuis l'Est jusqu'à l'Ouëst plus de deux mille miles d'*Angleterre*, & de Nord à Sud plus de huit cent. Toutes ces terres sont riches en or & en marchandises propres à la traite. Le Soldat, l'Officier, & le Géneral s'y peuvent tous enrichir; & si d'autre côté on veut faire quelqu'attention aux agrémens naturels du climat, on y voit quantité de vallées & de rivieres, beaucoup de gibier & de poisson. Le Païs est propre à la culture, & l'air y est généra-

ment fort pur. Auſſi les gens y vivent-ils ſouvent au-delà d'un ſiécle. Nous y avons toûjours couché ſans autre couverture que celle du Ciel, & cependant aucun de mes gens n'y a été malade en tout mon voyage.

Il y a au Sud de la riviere beaucoup de *Bois de Bréſil*, qui, à mon avis, l'emporte ſur celui qui croît dans les autres lieux de l'*Amerique*. On y trouve beaucoup de coton, d'herbe à ſoye, de baume & de poivre, diverſes ſortes de gommes, du gingembre, &c.

Le trajet n'eſt pas des plus longs ni des plus dangereux, puiſqu'il peut ſe faire en ſix à ſept ſemaines, & que l'on n'a pas de mauvais paſſages à franchir; tels que ſont le canal de *Bahama*, la mer orageuſe des *Bermudes*, &c. Le tems le plus propre pour aller à la *Guiane* ſeroit le mois de Juillet, afin d'y arriver au commencement de l'été, qui dure à peu près juſqu'au mois de Mars. Il faudroit s'en retourner en May ou en Juin.

Il faut regarder la *Guiane* comme un Païs vierge. Perſonne ne l'a encore touchée. Aucun Prince Chrétien n'a bien eſſaié juſqu'à maintenant de la conquêrir: mais ſi l'on bâtiſſoit ſeulement

eux Forts vers la mer à l'entrée du
aïs, il n'y a qui que ce ſoit qui osât nous
iſputer ce riche terrain. Aucun Vaiſ-
eau ne pourroit entrer ſans eſſuier le feu
'un des Forts. Outre cela les vaiſſeaux
hargez n'y ſçauroient aborder facile-
ent qu'en un ſeul endroit, & l'on ne
eut approcher de la Côte qu'avec de
etits bateaux & des canots. Il y a ſur
a riviere des bois de deux cent milles
our le moins, & fort épais. La route
e terre eſt auſſi fort difficile. On a
e tous côtez des hautes montagnes, &
s vivres y ſont difficiles à trouver, à
oins que d'avoir pour amis les naturels
u Païs. C'eſt-ce que les *Eſpagnols* ont
oûjours éprouvé avec perte, quoiqu'ils
ient été tentez ſouvent de conquerir
es vaſtes Regions de la *Guiane*.

Enfin je ſuis perſuadé que la Conquê-
te de la *Guiane* agrandira extrémement
le Prince qui aura le bonheur de la faire,
& que l'on en pourra tirer des forces &
des richeſſes aſſez conſiderables pour
contrebalancer celles de l'*Eſpagne*. Si
ce bonheur nous arrive un jour, je ne
doute pas que la Chambre de la *Contrac-
tation*, que l'on établira à *Londres* pour la
Guiane, n'égale bien-tôt celle que les
Eſpagnols ont à *Seville* pour leurs con-
quêtes des *Indes Occidentales*.

DIVERS

Témoignages des *Eſgagnols* touchant la *Guiane*.

LETTRE écrite de la *Grande Canarie*, par Don Alonſo *à quelques Negocians* de Saint Lucar.

IL n'y a aucune nouvelle conſidérable, que celle qu'on débite de la découverte du *Nuevo Dorado*, à deux journées de navigation de la *Marguerite*. On n'a jamais entendu parler d'une auſſi grande quantité d'or qu'eſt celle qui ſe trouve en ce Païs-là. Nous ſçavons de bonne part que ceux qui écrivent cela à leurs parens d'ici ont été eux-mêmes ſur les lieux. Lors que je ferai le voyage de *Carthagene*, j'ai réſolu d'employer quelque tems à faire celui d'*El Dorado*, dans l'eſperance d'y faire de gros profits. Voici une partie de ce qu'on en écrit à Sa Majeſté.

» A la riviere de *Pato* le 23. Avril » 1593. En preſence de moi *Rodri-* » *guez* de *Carança* Secretaire de Mari- » ne, *Domingo* de *Vera*, Lieutenant » pour *Antonio* de *Berreo*, fit aſſembler

ſes ſoldats,& les ayant fait mettre en ordre de Bataille, il leur parla de la ſorte.

Vous ſçavez tous, Meſſieurs, les ſoins ue Don Antonio de Berreo, *nôtre Géné-al s'eſt donné, & les dépenſes qu'il a fai-es depuis onze ans, pour découvrir le puiſ-ant Etat de la* Guiane *&* d'El Dorado. *ous n'ignorez pas les peines extraordi-naires qu'il lui a falu prendre pour cette luſtre découverte. Cependant le d faut de proviſions & le mauvais état de ſes gens a rendu les peines & les dépenſes preſqu'inu-iles. Maintenant il me charge de faire de nouvelles tentatives; & pour cet effet je dois prendre poſſeſſion de la* Guiane *au nom de Sa Majeſté & de nôtre Général* Don Antonio de Berreo. *Vous*, François Ca-rillo, *je vous charge de relever cette Croix qui eſt à terre. Qu'elle ſoit enſuite tournée vers l'Orient. Après cela le Lieutenant, tous les Officiers & les ſoldats s'agenouille-rent devant cette Croix & adorerent. La priere étant faite*, Domingo de Vera, *prit une taſſe pleine d'eau, la but, en prit une ſeconde & la jetta à terre auſſi loin qu'il pût. Il tira enſuite ſon épée, & coupant l'herbe qui étoit autour de lui & quelques branches des arbres de la Campagne*, il dit, " Au

» nom de Dieu je prens poſſeſſion de cet
» te terre pour Sa Majeſté Don Philippe
» nôtre Souverain Seigneur. „ *Après*
cela on ſe remit à genoux, & tous les Of-
ficiers & ſoldats &c. répondirent qu'ils dé-
fendroient cette poſſeſſion juſqu'à la dernier
goute de leur ſang. Alors Domingo de
Vera *s'adreſſa à moi l'épée nuë dans la*
main, & m'ordonna de lui donner Acte &
témoignage de cette priſe de poſſeſſion, &
de déclarer que tous ceux qui ſe trouvent ici
préſens en ſont témoins.

Signé.

DOMINGO de VERA.
par moi Secretaire.

RODRIGUEZ de CARANÇA.

„ Après cela le Lieutenant *Domingo*
„ de *Vera* pénetra deux lieües plus avant
» dans le Païs juſqu'au village d'un *Ca-*
» *cique*. On lui fit dire par nôtre Inter-
» préte *Antonio Bizante*, qu'on s'étoit
» mis en poſſeſſion du Païs au nom de
» S. M. Il répondit qu'il vouloit bien
„ ſe faire Chrétien, & permettre que
» la Croix fut élevée dans ſes terres,
» &c.
» Le 1. *Mai* on arriva à *Carapana*
& delà

» & de là on alla à *Toraco*, qui eſt cinq » lieuës plus loin. *Topiavvari* eſt *Caci-* » *que* de *Toraco*. On lui dit par l'Inter- » préte les mêmes choſes qu'on avoit » dites au premier *Cacique*, & on lui » demanda qu'il permît d'arborer la » Croix dans ſon Païs ; à quoi il ſe ſoû- » mit auſſi.

» Le 4. Nous arrivâmes dans un » Païs fort peuplé. Le *Cacique* de ce » Païs vint au devant de nous, & nous » reçut chez lui avec toute l'amitié poſ- » ſible. Après nous avoir bien traité » dans ſa maiſon, il nous régala de » quantité d'or. L'Interpréte lui de- » manda d'où il avoit cet or. Il » répondit, *d'une Province qui eſt* » *à une journée de nous*, & ajoû- » ta que les *Indiens* en ont autant » qu'il en pourroit tenir dans la vallée » où lui *Cacique* parloit. Ces gens ont » accoûtumé de s'oindre le corps avec » une eſpece de ſuc ou d'eſſence qu'ils » tirent de certaines herbes. Enſuite ils » prennent de la poudre d'or & s'en » poudrent par tout le corps. Ils offri- » rent de nous conduire chez ces *Indiens*; » mais ils nous avertirent auparavant, » qu'ils étoient extraordinairement nom- » breux, & qu'il étoit bien sûr qu'ils

» nous feroient tous périr. Nous leur
» demandâmes qu'ils nous appriſſent de
» quelle maniere ces peuples trouvent
» l'or ; & ils nous répondirent, qu'ils
» vont dans une certaine vallée, où ils
» creuſent la terre, enlevant même
» l'herbe avec la racine. Ils met-
» tent cette terre dans de grands
» vaiſſeaux faits exprès, qu'ils portent
» à la riviere, où ils lavent la terre, &
» en tirent ainſi l'or.

» Le 8. Nous fîmes plus de ſix lieuës.
» Nous trouvâmes au pied d'une
» montagne un *Cacique* avec trois mil-
» le *Indiens*, tant hommes que femmes.
» Ces gens avoient avec eux beaucoup
» de vivres, entr'autres des poules
» qu'ils nous offrirent, en nous priant
» de nous rendre à leur village qui con-
» ſiſte en cinq cent maiſons. Le *Caci-*
» *que* nous dit qu'ils tiroient leurs poules
» d'une montagne extrémement peu-
» plée, qui eſt à un quart de lieüe de leurs
» terres. Il ajoûta qu'ils poſſedent quan-
» tité d'or, qu'ils portent de grandes
» plaques d'or ſur l'eſtomac, qu'ils ont
» des perles & des joïaux aux oreilles ;
» enfin qu'ils ſont couverts d'or.

» L'*Indien* ajoûta, que ſi nous vou-
» lions lui donner quelques coignées,

» il nous apporteroit des plaques d'or » en échange. On ne lui en donna » qu'une, afin qu'il ne remarquât en » nous aucune avidité pour ce métal. Il » nous aporta pour retour de cette coi- » gnée, une piece d'or du poids de vingt » cinq livres. Le Lieutenant *Domingo de* » *Vera* montra cette piece à ses soldats, » & la jetta ensuite à terre, comme pour » témoigner qu'il n'en faisoit aucun cas. » Ensuite un *Indien* vint nous trouver à » minuit, & nous avertit que les natu- » rels du Païs étoient en campagne pour » nous tuër. *Domingo de Vera* nous fit » alors marcher en ordre de Bataille.

» Le 11. Nous fîmes sept lieües & » arrivâmes à une Province, où nous » trouvâmes un peuple assez nombreux » de gens habillez. Ils nous dirent, » que si nous venions en ennemis, la » vallée alloit être pleine de troupes » prêtes à combatre au premier signal : » Mais que si nous venions en amis, » nous serions les bien venus, & qu'ils » avoient grande envie de voir des » Chrétiens. La place me manque » pour achever cette Relation, & je » renvoye le reste à de plus amples in- » formations qui seront presentées à Sa » Majesté.

RAPORT DE DOMINGO MARTINEZ,

Touchant la Ville de MANOA EL DORADO.

IL dit qu'étant à *Carthagene*, on ne s'entretenoit que de la découverte de *Dorado*, & qu'un peu avant son retour de ce Païs-là, il étoit arrivé de *Dorado* à *Carthagene* une Fregate qui portoit une figure gigantesque d'or massif, du poids de quarante sept quintaux, que les *Indiens* regardoient comme leur Divinité, & à laquelle ils renonçoient entierement, parce qu'ils étoient résolus d'embrasser le Christianisme & de se soûmettre au Roi d'*Espagne*. Tous ceux de la Fregate assurerent unanimement que ce Païs de *Dorado* renferme des richesses immenses.

RAPORT,

De quelques Negocians de Rio de la Hache.

LA nouvelle *Grenade* eſt fort abondante en or : mais depuis peu on a trouvé le *Nuevo Dorado*, qui renferme une quantité immenſe d'or & de richeſſes. Il faut ajoûter à cela le raport d'un Officier *Eſpagnol*, qui ſervoit ſous *Berreo*, lorſqu'il entreprit la découverte du *Nuevo Dorado*.

Toutes les informations, dit-il, qu'on a envoyées au Roi ſont très-veritables. Le fleuve *Oronocço* a ſept embouchures, qu'on nomme *las ſiette bocas del Drago*. Ce fleuve eſt extrémement large en pluſieurs endroits, &c.

RELATION DE LA GUIANE,

Traduite de l'Anglois du Capitaine KEYMIS.

LE 26. Janvier, 1596. nous partîmes de la Rade de *Portland*. Nôtre vaisseau fit voile de conserve avec une pinasse que nous perdîmes en mer par la tempête. Le 3. Février, nous arrivâmes à la hauteur des *Canaries*. Delà nous fîmes voile au Sud & au Sud-Ouëst vers les Isles du *Cap Verd*, d'où nous prîmes nôtre route Sud-Ouëst quart à l'Ouëst.

Le premier lieu où nous ancrâmes au Continent de l'*Amerique* fut à l'embouchure de l'*Arrowwaria*. Cette grande riviere est à 1. degré 40. minutes. Nous ne trouvâmes point d'habitans à la côte, & nous fillâmes sans la perdre aucunement de vûë. Au Nord de cette Baye nous vîmes deux hautes montagnes. Plusieurs rivieres se jettent dans la mer tout le long de la côte au Nord & au Nord-Oüest. Nous ancrâmes près de ces montagnes & y fîmes provision d'eau fraîche : après quoi laissant

le vaisseau à l'ancre, je me mis dans le bot avec huit ou neuf de mes gens & mon Interpréte *Indien*, pour aller reconnoître les rivieres, & tâcher d'entrer en quelque liaison avec les naturels du Païs. Nous trouvâmes à la riviere de *Wiapoko* vingt ou trente maisons inhabitées, & nous y restâmes une nuit. De là nous passâmes *Wanari* sans y mouïller, parce que l'entrée est un fond de roche, & qu'il y a peu de profondeur. Nous fîmes quarante milles dans celle de *Capervvaka*, sans y trouver aucun habitant : mais nous trouvâmes près d'une montagne quantité de *Bois de Brésil* & nous en chargeâmes le bot. Nous y trouvâmes aussi un arbre qui me parut une espece de *Canelier*, tel qu'on en trouve au détroit de *Magellan*. De la riviere de *Capervvaka* nous fillâmes vers *Cavve*, & nous rencontrâmes un canot avec deux *Indiens*, qui du premier abord s'enfuirent, nous prenant pour des *Espagnols* : mais lorsque nous leur eûmes dit par l'Interprête qui nous étions, ils vinrent à nous & nous menerent à leur *Cacique*, qui nous reçut gracieusement, & nous aprit comment il avoit été chassé lui & ses *Indiens* par les *Espagnols* de *Moruga*, riviere

voisine de l'*Oronocco* après avoir brûlé son village ; qu'ensuite ils avoient donné son Païs aux *Arvvacas*, qui sont une nation errante. Il me dit qu'il étoit de la nation des *Jaos*, peuple puissant & maître de cette côte jusqu'à la *Trinité* ; qu'ils avoient résolu de changer entierement de demeure, & d'aller habiter près de l'*Amazone*, pour se délivrer de la violence des *Espagnols*. Le *Cacique* nous donna un vieux Pilote, pour nous mener à l'*Oronocco*, & nous offrit de l'*Urapo* ou *Bois de Bresil*, mais je le remerciai, m'étant contenté d'en avoir chargé le bot : & même cette charge ne nous fit aucun profit, car la tempête nous obligea de la jetter à la mer, avant que d'avoir pû aborder nôtre vaisseau : trop heureux encore d'avoir pû sauver nôtre vie. Mon Pilote m'aprit que les orages sont ordinaires autour de l'Isle d'*Onearo*, qui est à 6. lieuës de la riviere de *Capervvaka* : à cause de quoi les *Indiens* croyent que les mauvais esprits y habitent, & que ceux qui s'endorment là pendant le jour, après avoir bû, ou autrement, meurent sans aucune rémission. Le tems auquel la navigation est la moins mauvaise en ce parage c'est à nôtre solstice d'hyver. Le vent qui regne le plus fre-

quemment à cette côte c'eſt le Nord, mais qui tient un peu de l'Eſt. Quand le Soleil eſt en deça de la Ligne, il eſt aſſez ſouvent au Sud, principalement la nuit.

Les *Jaos* ont la coûtume bizarre de ſe faire des balafres au viſage & ſur le corps. Ils prennent pour cela une des dents d'un petit animal ſemblable à un rat, & s'en marquent le viſage, à peu près de la façon qu'un graveur conduit ſon burin ſur le cuivre.

Les *Sebaios* habitent dans l'Iſle de *Couvateri*. On trouve dans la Baye au côté de l'Ouëſt de fort bonnes rades ſous de petites Iſles, & beaucoup de poiſſon, d'oiſeaux, de fruits, de gibier, &c. ſur tout à l'endroit où la *Caiane* ſe jette dans la mer. Je n'ai pas trouvé de meilleurs ports en toute la côte. Au delà des montagnes on trouve beaucoup de *Bois de Bréſil*, de coton, de poivre, d'herbe à ſoye, d'arbres qui produiſent le baume. Il y a beaucoup de racines de *Wiapaſſa*, dont le goût approche de celui du gingembre, & qui ſont excellentes contre les maux de tête & le cours de ventre. Toutes les rivieres de cette côte & celles des environs de l'*Cronocco* viennent des vallées de la *Guiane*. On en verra les noms à la

fin de cette relation. Celle d'*Amana* eſt une des plus rapides & peut porter à ſon embouchure des vaiſſeaux chargez. Les habitans devers l'Eſt ne vont pas au-delà de *Berbice* pour faire leurs traites. On cueille beaucoup de miel au-deſſus de *Curitini*. Les *Eſpagnols* n'ont pas été au-delà d'*Iſſequebe*. Les naturels des environs appellent cette riviere la ſœur de l'*Oronocco*, parce qu'elle eſt fort grande & qu'il y a pluſieurs Iſles à ſon embouchure. Ils la remontent en vingt jours. Après cela ils portent leurs proviſions. Au retour ils vont reprendre leurs canots pour les porter vers le lac que les *Jaos* nomment *Rapanowini* & les *Canibales Parime*. Les naturels du Païs diſent que ce lac eſt ſi grand, qu'il ne differe aucunement d'avec la mer. C'eſt-là qu'eſt *Manoa*.

Les Eſpagnols avoient réſolu de bâtir une Ville ſur cette riviere dont j'ai parlé : mais ceux-ci n'étoient pas des gens de *Berreo*. Ils étoient de *la Marguerite* & de *Caracas*. *Saint Jagho* les commandoit, & cela lui attira la colere de *Berreo* & la perte de ſa liberté. Voici l'hiſtoire de *St. Jagho*.

Après les mauvais ſuccès de *Berreo* dans l'entrepriſe qu'il avoit faite con-

tre la *Guiane*, les deux Gouverneurs de *Caracas* & de la *Marguerite* résolurent de ruiner *Berreo* dans l'esprit du Roi d'*Espagne* & de se faire ensuite charger du soin de la découverte de la *Guiane*. Ils envoyerent au Roi des gens de leur parti pour insinuer à Sa Majesté, que *Berreo* n'étoit pas propre pour executer ce dessein, & qu'étant vieux il ne pensoit plus qu'à ses plaisirs; que cette entreprise demandoit un homme de tête & de main. Ils ajoûterent qu'un *Anglois* de distinction, (c'étoit le Chevalier *Raleigh*) avoit déja fait divers progrès dans le Païs, & qu'il y avoit apparence qu'ayant eu occasion de connoître dans son voyage les richesses de la *Guiane*, sa nation n'en demeureroit pas-là, & mettroit au contraire tout en œuvre pour conquerir le Païs : mais que les *Anglois* n'étoient pas en état de soûtenir cette entreprise contre les forces de Sa Majesté. Ils insinuerent qu'il falloit ôter le commandement à *Berreo*, & recevoir l'offre qu'ils faisoient de leurs services en cette occasion. Cependant *Domingo* de *Vera*, Lieutenant de *Berreo*, arriva avec quantité d'or qu'il apportoit pour faire du monde. Celui-ci rétablit *Berreo* dans l'esprit du

Roi, & fit en ſorte qu'on lui accorda dix vaiſſeaux & toutes les proviſions néceſſaires pour ſoûtenir les deſſeins de *Berreo*. Sa Majeſté ordonna même que dix-huit de ſes vaiſſeaux reſtaſſent à la *Trinité*, juſqu'à ce que l'Iſle fut entierement nétoyée d'ennemis.

Les Gouverneurs de *Caracas* & de la *Marguerite* n'attendirent pas le retour de ceux qu'ils avoient envoyé au Roi, pour dépoſſeder & détruire *Berreo*. Celui-ci leur échappa & ſe ſauva vers la riviere de *Charles*, en attendant qu'*Antonio* de *Ximenés* lui envoiât quelque ſecours de la *nouvelle Grenade*: mais l'arrivée des dix-huit vaiſſeaux à la *Trinité* rétablit *Berreo* & rompit les meſures des rebelles. *St. Jago* fut arrêté priſonnier, & ſes gens ſe diſperſerent de côté & d'autre. Les dix-huit vaiſſeaux partirent enſuite de la *Trinité* & dix autres reſterent à *Concarabia* pour nous ſurprendre. C'eſt-là le raport qu'un *Indien* me fit.

Le 6. Avril nous ancrâmes à l'embouchure de l'*Oronocco*, après avoir employé 23. jours à reconnoître les côtes. Nous ancrâmes la premiere nuit ſur 10. braſſes. Le jour ſuivant deux canots nous apporterent des proviſions. Ces

nots étoient commandez par deux *Caques* ennemis des *Espagnols*, qui leur voient enlevé plusieurs de leurs femes; car tout Chrétiens qu'ils sont, il y a plusieurs parmi eux qui ont jusqu'à ix ou douze Concubines; mais pourû que la maison soit ornée par tout e Croix & de chapelets, ils se perıadent que les Concubines ne les empêcheront pas d'aller droit au Ciel. Je 'informai des *Caciques* touchant l'état es affaires, & ils me demanderent à eur tour l'état de mes forces & si je 'étois venu qu'avec un vaisseau : à uoi je repondis que j'étois venu pour aire traite, mais qu'à nôtre retour n *Angleterre* toute la Flote mettroit à voile; que cependant je les aiderois e toutes mes forces en ce qui seroit e plus presſé. Alors un des principaux *ndiens* me fit crâcher dans la main roite, pour signe de l'amitié que nous llions lier ensemble; après cela il enoya un de ses canots pour en amener ingt qui étoient plus loin, & envoya 'autre annoncer nôtre arrivée. Aussiôt après ces *Indiens* assemblerent leurs ens, firent des feux, & se mirent dans eurs *Hamacs*, où ils se racontoient ntr'eux les beaux faits de leurs ancê-

tres, maudiſſant & défiant leur ennemis, élevant au contraire leurs amis & leurs alliez, auſquels ils donnerent les titres les plus magnifiques qu'il leur fut poſſible de trouver. Deux heures ſe paſſerent ainſi à raconter leurs proüeſſes & à fumer du tabac ; car la pipe fait leurs paſſetems, juſqu'à ce qu'il ſoit heure d'aller au Conſeil.

Un des *Caciques* m'aprit que le Païs où *Maccureguari* eſt ſituée s'appelle *Muchikeri*. Cette ville de *Maccureguari* eſt la premiere de la *Guiane*. Elle eſt dans une belle vallée, près de hautes montagnes qui s'étendent au Nord-Ouëſt. Il y a ſix lieuës de *Carapana* à cette ville, & *Manoa* eſt à ſix journées plus loin. Ils prennent la route des *Iravvakeris* le long de la riviere d'*Amacur* ; cette route étant plus commode, bien qu'elle ne ſoit pas la plus courte ; car celle de *Carapana* eſt plus difficile à cauſe des montagnes. Les *Caſſanares*, peuple habillé, habitent aux environs des lieux où l'*Oronocco* prend ſon nom, & s'étendent fort avant dans le Païs. Leurs limites vont juſqu'au lac de *Parime*. Le *Marcuvvino* traverſe les terres & ſe jette dans l'*Oronocco*. *Manoa* eſt à vingt journées

e l'embouchure du *Wiapoko*, à 16. de
arima, à 13. d'*Amacur*, à 10. d'*Ara-*
ri. La meilleure route pour aller à
Manoa n'eſt pas par *Maccureguari*, à
auſe des mauvais chemins qu'on y trou-
e. Les *Caribes* qui demeurent vers
e haut de l'*Oronoque* connoiſſent fort
ien les autres naturels du Païs, & par-
ent le même langage que nôtre Inter-
rete. Tout ce que je viens de dire
ſt dans les propres termes du *Cacique*,
ui me confirma le raport qu'on nous
voit fait des hommes ſans tête & qui
nt la bouche ſur la poitrine. (*La fa-*
le de ces Acephales eſt fondée ſur ce que
es peuples ſe font par artifice des épaules
xtrémement hautes, mettant au rang des
eautez du corps cette taille bizarre & di-
rme) Ces Acephales prétendus s'ap-
ellent en langue *Caribe Chiparemias*, &
n celle de la *Guiane Evviapanomos*. Je
'oſe preſque pas rapporter ce qu'il
ne dit de certains autres *Caribes*; qu'ils
nt la tête fort longue & preſque ſem-
lable à celle d'un chien, qu'ils ſe tien-
ent le jour dans la mer, comme les
Amphibies, & n'en ſortent que la nuit.
e n'ai garde d'exiger que le Lecteur
joute foi à de ſemblables récits. Il me
arla auſſi d'une riviere, qu'il me nom-

ma *Cavvioma*, qui est près de l'*Arawari*. Il me dit que les montagnes de *Cuepyn*, aux environs desquelles on trouve les habitations de *Carapana*, sont inaccessibles, que les *Amapagotos* ont des images ou statuës d'or massif d'une grandeur presqu'énorme, qu'ils habitent sur la riviere de *Charles*, à cinq journées de chemin.

Nous apprîmes près du port de *Carapana*, que dix *Espagnols* étoient allez à *Barima* avec des marchandises, & qu'on les avoit tous massacrez. Après cela nous fîmes voile du côté de *Topiavvari*. Il y a au milieu de la riviere près de l'embouchure de celle de *Charles* une Isle élevée. Un certain Indien vint à nous en cet endroit-là, plûtôt pour épier nos forces que par aucune affection pour nous; quoi qu'il affectât de nous donner des avis sur les grandes forces des *Espagnols*. La verité est qu'il venoit tâcher de découvrir nôtre état. A force de menaces & de promesses nous lui fîmes avouër la verité. Après avoir passé deux jours-là, je résolus d'aller chercher *Putima* dans les montagnes, & je fis vingt miles en six heures, descendant toûjours la riviere. Le jour suivant j'allai à terre

ec quelques-uns de mes gens pour
cher de troquer aux *Indiens* des ha-
es & des couteaux pour de l'or : mais
n'y eut pas moyen de faire traite,
rce qu'ils s'étoient ſauvez, nous pre-
ant ſans doute pour des *Eſpagnols*.
on pilote *Gilbert* offrit de me con-
uire à une certaine mine d'or que *Puti-*
a lui avoit montrée, à une journée
e chemin du lieu où nous étions à
ancre. Je vis de loin la montagne
rès de laquelle eſt la mine, & je ne
roi pas qu'elle fut à quinze miles :
uoiqu'il en ſoit, mon *Indien* me dit
omment on prend l'or dans les ſables
e la riviere nommée *Macavvini*, qui
ſa ſource dans le rocher où eſt cette
ine. Il me raconta auſſi, qu'il étoit
vec *Putima*, lorſque les *Eſpagnols* firent
erir *Morequito* ; qu'on avoit réſolu de
acheter par la découverte de cette mi-
e la vie de ce *Cacique*, mais que l'on
onſidera que ce moyen ſeroit inutile
our ſauver le captif, & avanceroit
eulement la perte de tout le Païs.
Ainſi elle demeure cachée juſqu'à main-
enant, & même les principaux d'en-
re ces *Indiens* la cachent au peuple, &
ublient qu'un dragon énorme devore
eux qui malheureuſement viennent à

s'égarer aux environs du rocher qu
renferme cette riche mine. Nôtr
guide nous assura qu'à nôtre retour
s'offroit d'aprivoiser le dragon, pourv
qu'on lui donnât du vin. J'aurois vou
lu avoir une connoissance plus parti
culiere de cette montagne, à caus
que je ne tirois d'ailleurs que fort pe
de fruit de ce voyage pénible : Mai
la situation de nos affaires me rendit l
chose impossible.

Pendant que nous étions à terre, le
gens du bot prirent un canot où il
avoit trois hommes, dont un étoit do
mestique de *Berreo*. J'apris diverse
particularitez par ce moyen, entr'au-
tres qu'il vouloit peupler d'*Arvvaca*
l'Isle de la *Trinité*, & transplanter le
naturels de cette Isle parmi les *Cassa-
naras* ; qu'il travailloit à entretenir une
éternelle inimitié entre ces differens
peuples ; que *Topiarvari* étoit mort, &
que *Goedvvin* avoit été devoré par un
tigre, &c.

En remontrant la riviere, nous pas-
sâmes devant *Toparimaca*. Lorsque
nous fûmes près du Port de *Carapana*,
celui-ci nous envoya cinq ou six ca-
nots, & nous promit de se rendre au-
près de nous le jour suivant. Nous

ttendimes inutilement cinq ou six urs, & à la fin il nous envoya un de s *Indiens* pour nous dire qu'étant vieux, firme & ſans forces, il nous prioit e l'excuſer; outre que ſans cela mê- e les mauvais chemins l'empêche- oient de venir. Ce meſſager nous rprit aſſez bien la diſpoſition des peu- les voiſins à l'égard des *Eſpagnols*, & ous fit voir qu'ils ne pouvoient pro- rement compter que ſur l'amitié des *Arvvacas*, peuple, ſuivant l'*Indien*, eu nombreux; que les *Caribes* de *Gua- ipa*, une partie des *Tinnitivas* & tous es autres peuples, tant voiſins qu'é- oignez, ſe trouvoient diſpoſez à ſe ſoû- ever contre l'Eſpagnol, & que les *Pa- iagotos*, par les terres deſquels l'enne- ni ſeroit obligé de paſſer, étoient aſ- ez puiſſans pour leur réſiſter. Les *In- diens* s'imaginent que ces derniers ſont grands ſorciers & ont le ſecret de ſe rendre invulnerables. On trouve chez eux des pierres blanches d'une ſi gran- de dureté, qu'il eſt impoſſible de les rompre; & les *Indiens* diſent que ces *Pariagotos* ſe rendent invulnerables en mangeant ces pierres. Il me raconta enſuite comment les *Iravvaqueris* ont laiſſé croître l'herbe de leurs campa-

gnes depuis trois années, dans le de
ſein d'y mettre le feu dès que les *Eſpa*
gnols entreront dans le Païs, & il ajou
ta que l'*Yuca* avoit levé une armée d'*I*
poremerios pour garder les frontiéres d
ſes Etats, & que ſes troupes cam
poient actuellement au Sud des monta
gnes, à une journée des *Eſpagnols*.

Comme nous étions ancrez à une jou
née de *Carapana*, je projettois de l'al
ler trouver; mais l'*Indien* nous fit conſi
derer que dans l'état où les choſe
étoient, ſi les *Eſpagnols* en avoient con
noiſſance, ils attaqueroient *Carapan*
comme leur ennemi déclaré. Ainſi je
ne jugeai pas à propos de m'arrêter-là
plus long-tems. Avant que de partir
un *Cacique* des *Cyavvannas*, qui habi
tent aux environs de la *Trinité* à la ri
viere *Aravvano*, vint me trouver avec
quinze canots pour ſe joindre à nous.
Ces *Cyavvannas* habitoient auparavant
à *Macureo*, où les *Eſpagnols* vinrent les
ſurprendre & attaquer dans la nuit,
leur tuerent vingt ou trente hommes,
& brûlerent leurs habitations, parce
que ces *Cyavvannas* ne leur vouloient
pas troquer de l'or. Avant que de par
tir j'envoyai à *Carapana* un preſent de
fer. Nous demeurâmes enſuite huit

s à descendre la riviere, que nous lumes appeller *Raleana*, du nom Chevalier *Raleigh*, le premier de *Anglois* qui l'a remontée. La pi- e avec laquelle nous devions faire es de conserve, & que nous avions duë sur les côtes d'*Angleterre*, nous ignit à l'embouchure de la riviere. avoit rodé autour de trois ou qua- semaines sur la côte.

e dois dire à l'égard de ces peuples, ls ne sont point du tout méchans; nd on leur témoigne de l'amitié, en ont de la reconnoissance; mais ne soufrent point patiemment les in- s qu'on leur fait, & s'en vangent i-tôt qu'ils en trouvent l'occasion.

Nous prîmes toutes les provisions de inasse & la brûlâmes ensuite, par- qu'elle ne nous pouvoit plus servir; ite nous fîmes voiles du côté de e de *Tabaco*. Cette Isle est très-bon- De *Tabaco* nous allâmes vers *Pun- allero*, & ancrâmes sur dix brasses Nord de l'Isle & à cinq ou six mi- de *Punto-Gallero*. Nous tirâmes un de canon & ramâmes vers la ter- mais il ne parut aucun *Indien*. De- ous sillâmes vers *Sainte Lucie* & t *Vincent*, & arrivâmes ensu e à la

Dominica. Nous fillâmes après cela au Nord-Est pour retourner en *Angleterre.*

Ma relation seroit impafaite, si je ne donnois ici en abregé l'état des peuples & des Païs de la *Guiane* ou des environs que j'ai visitez dans mon voyage.

RIVIERES.	PEUPLES.
1 *Arrovvari* grande riviere.	*Arvvaes.* *Pararvvaes.* *Caribes.* Tous ces peuples habitent autour de l'*Arrowari.*
2 *Ivvaricopo*, très-grande.	*Mapurvvanas.* *Jaos.*
3 *Maipari.* grande.	*Aricari.*
4 *Caypurog*, grande.	*Aricurri.*
5 *Arcoa* grande.	*Marovvanas.*
6 *Wiacopo* grande.	*Coonoracki.* *Wacacoa.* *Waricaco.*
7 *Wanari.*	
8 *Capurvvac.* grande.	*Caribes.*
9 *Cavvo.* grande.	*Jaos.*
10 *Wia.* grande.	*Mavverias.*
11 *Caiane.* grande	*Wiacas.*
Gevvatera.	Isle, on y a les *Sebaios.*

Noms des RIVIERES.	Noms des PEUPLES.
Macuria.	on y a les *Piraos.*
Cavvroora.	
Mamanuri	on y a les *Ipaios.*
Curari.	on y a les *Sebaios.*
Curaſſamini	mêmes *Indiens.*
Cunanama.	les *Jaos* & les *Arvvacas.*
Vracco.	les mêmes.
Moraga.	les mêmes.
Mavvarpari.	les mêmes.
Amana. grande riviere.	les *Caribes.*
Capaleppo.	
Maravvini.	on y a les *Paraos-tos.*
Ovvcovvi.	
Wiavviami.	
Aramatapo.	
Wiapo.	
Macuruma.	
Vracco.	
Carapi.	
Charimavvini.	on y a les *Curipinis.*
Eurovvito.	on y a les *Apotomos*
Pavvro.	on y a les *Arvvacas.*
Suriname.	on y a des *Indiens.* nommez *Caribines*
Skurama.	les mêmes.

Noms des RIVIERES.	Noms des PEUPLES.
36 *Cupana.*	les *Arvvacas.*
37 *Wioma.*	
38 *Cusvvini*	on y a les *Nequeri*
39 *Ivana.*	
40 *Curitimi*, grande riviere.	on y a les *Charibi* *nis.* les *Arvvacas*.
41 *Winivvari.*	les *Paravvinis.*
42 *Berbice.*	on y a les *Arvvacas*
43 *Wapari.*	les *Sebaios* & le *Arvvacas.*
44 *Waicavvini.*	on y a les *Panipis.*
45 *Mahavvaica.*	on y a les *Arvvacas*
46 *Lemerare.*	on y a les *Waca*- *vaios.*
47 *Iſſequebe.* très-grande riv.	on y a les *Jaos*, *Se*- *baios.* *Arvvacas.*
Matooroni.	*Caribes.*
Coovvini.	*Maripis.*
Chipanama.	*Wacovvaios.*
Aravvana.	*Iravvaquers*, &c.
Itorebece.	
48 *Pavvraoma.*	on y a les *Jaos.*
Aripacoio.	les *Panipis*, &c.
Ecavvini.	
Manutivvini.	

Noms des RIVIERES.	Noms des PEUPLES.
49 *Moruga*, grande riviere.	on y a les *Jaos.*
Piara.	les *Arvvacas*, &c.
Chaimeragoro.	
50 *Waini*, grande riviere.	on y a les *Caribes.*
51 *Barima*, grande riviere.	les mêmes. & les *Arvvacas.*
Caitooma.	
Avvoca.	
52. *Amacur.* grande riviere.	
53. *Aratori*, grande riviere.	
54 *Cavvrooma*, grande riviere.	
55 *Oronoco*, fleuve, qui a à ſon embouchure les Iſles,	
de *Maipar.*	
d'*Iracapons*	
d'*Ovvarecapa.*	
de *Warucana.*	

Les *Arvvaes*, &c. ſont ennemis des *Jaos.* Ils ont quantité de pierres blan-

ches & vertes, dont ils se servent au trafic. Ils parlent la même langue que les *Tinnitivas*, ainsi que les *Arricaris*, qui ont aussi beaucoup de pierres vertes & blanches. C'est aux environs d'*Ivvaricopo*, que *Vincent Pinzone* trouva quantité d'Emeraudes. A l'égard du *Maipari*, du *Caiparog* & de l'*Arcoa*, je crois que ce sont des branches du grand fleuve des *Amazones*. Les premieres montagnes qu'on voit, étant à la hauteur du *Wianoko*, sont au côté de l'Est de la riviere. Il faut aux *Indiens* de ce quartier vingt journées de canot pour naviger depuis l'embouchure de la riviere jusqu'au lac où est *Manoa*. Cette riviere a diverses cataractes, ainsi que celle de *Charles*; mais elles sont plus éloignées. Elle est environée de montagnes vers son embouchure.

La riviere de *Wia*, se jette dans la mer avec beaucoup de violence. On trouve sur les bords de cette riviere beaucoup de bois de *Bresil*.

Les *Indiens* des environs de *Mammanuri* sont en petit nombre, mais fort cruels à leurs ennemis qu'ils mangent sans misericorde. C'est pour cela qu'ils n'emploient pas le poison dans les com-

bats : au lieu que la plûpart de leurs voisins se servent à la guerre de fléches trempées dans le suc d'une herbe nommée *Wapoto.*

Des *Indiens* de la *Guiane* occupent les environs du *Capaleppo* & du *Curitimi*, rivieres qui viennent des vallées voisines de la source de l'*Amana.*

L'*Uracco*, de même qu'une grande partie de ces rivieres, n'est pas également navigeable dans tout son cours, à cause des rochers qu'on rencontre. De l'embouchure de cette riviere à sa source, où les *Indiens* de la *Guiane* ont divers villages, il y a dix journées de navigation. Les bords de la riviere & toute la côte ont beaucoup de miel, de baûme, & de bois de *Bresil.* On y trouve aussi du coton & de l'herbe à soye. Les hamacs des *Indiens* de ce quartier-là sont travaillez avec beaucoup d'industrie. On y trouve outre cela de l'or & des *Pedras Huadas* &c. Ils reçoivent des autres *Indiens* des plaques d'or en échange de leurs canots & les plaques d'or sont proportionnées à la grandeur des canots. Ils les troquent aussi pour du fer. Par exemple une hâche est la valeur ordinaire d'un canot. Ils ont quantité de drogues, de

gommes & de racines, qui demanderoient bien la recherche des habiles Botaniſtes. Ils ont quatre plantes fort venimeuſes, dont voici les noms.

Ourari.
Aparaepo.
Caraſſi.
Parapara.

Ils en ont auſſi qui ſont des contre-poiſons, ſçavoir,

le *Turara.*
le *Wapo.*
le *Catarapama.*
le *Macatto.*

Je donne pour avis à ceux qui voudront pénetrer dans les terres de l'*Amerique* du côté de la *Guiane*, qu'ils doivent prendre leur hauteur à la Trinité; cette route étant la plus courte & la plus facile.

Voici les noms des *Eſpagnols*, qui en divers tems ont tâché de découvrir la *Guiane*. *Diego d'Ordaca* partit en 1531. de *Leon* pour cette entrepriſe, entra par l'*Amana*, & marcha 15. jours avant que de pouvoir arriver à l'*Oronocco*. Il avoit amené un millier d'hommes avec lui d'*Eſpagne*. Il mourut à ſon retour.

uan Cortez entra dans l'*Amazone* avec rente hommes, & depuis on n'en a plus ntendu parler. *Gaſpar de Silva* & ſes eux freres ſe mirent en mer à *Tene-ife* & prirent deux cens hommes avec ux pour renforcer *Diego*, dont je viens e parler. Ces trois freres allerent cher-her le *Dorado* le long de l'*Amazone*. Mais après bien des peines inutiles, ils etournerent à la *Trinité* & y moururent ous les trois.

Jean Gonzales ſe mit en mer à la *Tri-ité* pour aller chercher la *Guiane* : mais ans un ſuccès remarquable. Philippe le *Uren* & *Pedro* de *Limpias* ne furent as plus heureux. Le dernier fut tué ar le *Cacique Putima*. *Jeronimo d'Ortal* dépenſa une partie de ſon bien, & nourut enſuite ſubitement à *Saint Do-ingo*. *Ximenez* & *Pedro d'Orſua* tente-ent le même deſſein.

Le Moine *Sala* entra dans la *Guiane* n 1560. avec un autre Miſſionnaire ſon ompagnon. Ils avoient dans leur voya-e des *Indiens* pour guides, & ils en ra-ortoient des plaques & quelques figu-es d'or pur, quand, en paſſant une iviere, ils furent maſſacrez par quel-ques *Indiens*. *Hernandez* de *Serpa*, *Die-o* de *Vargas* & ſon fils perirent de mê-ne.

Caceres entreprit la découverte de la *Guiane* du côté de la *nouvelle Grenade*, mais il n'alla que jusqu'à *Matachines*. Je ne dis rien de *Berreo*, ni de quelques autres dont il a déja été parlé dans la Relation de la *Guiane* par le Chevalier *Raleigh*.

Antoine Sedenne entreprit aussi en 15.... d'aller découvrir la *Guiane* avec trois cens hommes choisis. Ils fit une capture assez considerable en or, & prit quantité d'*Indiens*, qu'il emmena enchaînez. Il en perit plusieurs en chemin, & les cadavres de ces malheureux *Indiens* attirerent aux *Espagnols* la guerre des Tigres, qui vengerent les *Indiens*. *Sedenne* & la meilleure partie de ses gens perirent en *Guiane*.

Augustin Delgado, tâcha de faire cette découverte du côté des *Cumanavvgotos* avec 53. fantasins & trois Cavaliers. La guerre des *Indiens* des montagnes contre ceux des vallées le favorisa si bien, qu'il avança considerablement dans le Païs. Un des *Caciques* du Païs le reçut le plus gratieusement qu'il fut possible & lui fit present de joïaux d'or, d'esclaves & de quelques filles : mais les *Espagnols*, les payerent d'ingratitude, leur enleverent autant d'or qu'ils pu-

rent, firent quantité de prisonniers & d'esclaves, & les vendirent à *Cubagua*. Dans la suite *Delgado* fut tué par un *Indien*.

Je ne dis rien des recherches de *Raynoso* & de *François de Montesinos*; parce que leurs voyages n'ont pas fait beaucoup de bruit.

Fin de la relation de la Guiane.

RELATION EN FORME DE JOURNAL,

De la découverte des Isles de Palaos, ou nouvelles Philippines.

LE navire sur lequel nous nous embarquâmes pour aller à la découverte des Isles de *Palaos*, s'appelloit *la Sainte Trinité*, & avoit quatre-vingt-six hommes d'équipage. Il étoit commandé par le sergent-major Don François Padilla : il menoit avec lui les Peres Duberon & Cortil Missionnaires Jesuites, accompagnez du Frere Estienne Baudin, qui alloient porter la Foi chez ces Insulaires.

Ce fut le 14. de Novembre de l'année 1710. que je sortis des Isles Philippines, & que je fis route pour reconnoître les Isles de *Palaos*, me supposant être pour lors par treize dégrez neuf minutes de latitude, & par 144.

dégrez 22. minutes de longitude.

Je navigai quinze jours, comme il eſt marqué dans la Carte jour pour jour, & le 30. Novembre de la même année, nous découvrîmes la terre, qui nous reſtoit au Nord-Eſt trois dégrez Nord à environ trois lieuës, ayant obſervé quatre à cinq dégrez de variation Nord-Eſt dans cette route. Nous revirâmes de bord pour en approcher de plus près, & nous découvrîmes qu'il y avoit deux Iſles, que le P. Duberon nomma *les Iſles de Saint André*, parce qu'on célébroit ce jour-là la fête de ce grand Apôtre.

Lorſque nous fûmes proche des Iſles, nous apperçûmes un batteau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces Inſulaires qui nous crioient de loin : *Mapia*, *mapia*, c'eſt-à-dire bonnes gens. Un Palaos qui avoit été baptiſé à Manile, & que nous avions mené avec nous, ſe montra à eux, & leur parla. Auſſi-tôt ils vinrent à bord : ils nous dirent que ces Iſles s'appelloient *Sonſorol*, & qu'elles étoient du nombre des Iſles de Palaos. Ils firent paroître beaucoup de joye d'être avec nous, & ils nous la témoignerent en nous baiſant les mains, & en nous embraſſant.

Ces peuples ſont bienfaits de corps ; & d'une complexion robuſte : ils vont tout nuds, excepté vers la ceinture où ils ſe couvrent d'un morceau de natte : leurs cheveux ſont preſque creſpus, ils ont fort peu de barbe ; & pour ſe garantir de la pluye, ils portent ſur les épaules un petit manteau fait de fil de patates, & ſur la tête une eſpece de chapeau de natte, au tour duquel ils attachent des plumes d'oiſeaux toutes droites. Ils furent ſurpris de voir nos gens fumer du tabac, & ils parurent faire grand cas du fer. Quand ils en appercevoient, ils le regardoient avec des yeux avides, & ils nous en demandoient ſans ceſſe.

Après-midi deux autres bateaux vinrent à nous chargez chacun de huit hommes. Auſſi-tôt qu'ils approcherent de nôtre bord, ils ſe mirent à chanter : ils regloient la cadence en frappant des mains ſur leurs cuiſſes. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de nôtre bâtiment, s'imaginant qu'il étoit fait d'une ſeule piece de bois : quelques autres compterent les hommes qui étoient ſur nôtre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poiſſon, & des herbes. Les Iſles ſont toutes couvertes

d'arbres jusques sur le bord de la mer. Leurs bateaux nous parurent assez bien-faits : ils se servent de voiles latines, & un côté du bateau est soûtenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner.

Nous leur demandâmes à quel air de vent restoit la principale de leurs Isles, qui s'appelle *Panloq*, & ils nous montrerent le Nord-Nord-Est. Ils nous ajoûterent qu'au Sud-Quart-Sud-Ouëst, & au Sud-Quart-Sud-Est, sont encore deux Isles, dont l'une s'appelle *Merieres*, & l'autre *Poulo*.

Quand nous nous fûmes un peu approchez de la terre, j'envoyai mon Aide-pilote pour chercher avec la sonde un endroit où l'on pût moüiller. La chaloupe étant arrivée à un quart de lieuë de l'Isle, elle fut abordée par deux bateaux du païs où il y avoit plusieurs de ces Insulaires : l'un d'eux ayant apperçu un sabre, le prit, le regarda attentivement, & se jetta à la mer l'emportant avec lui. Mon Aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre, parce que le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par tout. Quand il fut de retour, j'envoïai encore sur les trois heures un autre

homme pour chercher un moüillage. Il alla tout auprès de la terre, & il trouva, comme le premier, qu'il y avoit par tout grand fond de roche; & ainsi nul endroit où l'on pût jetter l'ancre.

Pendant ce temps-là je me soûtenois à la voile contre le courant qui portoit avec viteſſe au Sud-Eſt. Mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les Inſulaires qui étoient venus ſur nôtre bord, rentrerent dans leur bateau pour s'en retourner. Les deux Miſſionnaires voulurent engager l'un d'eux à demeurer avec nous, mais ils ne purent l'y réſoudre: ils l'entretinrent quelque temps des véritez de la Religion, & ils lui firent prononcer les Saints Noms de JESUS & de MARIE; ce qu'il fit. On l'interrogea ſur la grandeur de l'Iſle, & ſur le nombre de ſes habitans. Il répondit que l'Iſle avoit bien deux lieuës & demie de tour, & qu'il pouvoit y avoir huit-cent perſonnes; qu'ils vivoient de cocos, de poiſſon, & d'herbages. J'obſervai la hauteur du Soleil à midi, & je me trouvai par cinq dégrez ſeize minutes de latitude Nord; & la variation au lever du Soleil, fut trouvée de cinq dégrez Nord-Eſt.

Les courans nous emporterent au lar-
ge vers le Sud-Eſt avec violence, de
ſorte que nous ne pûmes regagner la
terre que le quatriéme à ſix heures du
matin. Nous nous trouvâmes alors à
l'embouchure des deux Iſles. J'envoïai
la chaloupe pour chercher un bon
noüillage. Ce fut inutilement. Elle
revint à quatre heures du ſoir, ap-
portant pour nouvelle, qu'il y avoit
grand fond de roche par tout, & qu'il
étoit impoſſible de jetter l'ancre.

Le cinquiéme à ſept heures du ma-
tin: les Peres Duberon & Cortil for-
merent le deſſein d'aller à terre pour
y planter une Croix. Don Padilla & moi leur repreſentâmes les dangers auſquels ils s'expoſoient, ce qu'ils avoient à craindre des Inſulaires dont ils ne connoiſſoient point le genie, & l'embarras où ils ſe trouveroient ſi les courans jettoient le vaiſſeau au large, en ſorte qu'il ne pût approcher de la terre pour les prendre ou pour les ſecourir. Leur zéle n'écouta aucune de ces difficultez, & ils perſiſterent dans leur premiere réſolution. Ils laiſſerent donc le F. Baudin dans le navire, & ils entrerent dans la chaloupe avec le Contre-maître du vaiſſeau, & l'Enſeigne

des troupes qu'on destinoit à mettre à terre. Ils emmenerent aussi le Palaos, dont j'ai parlé, avec sa femme & ses enfans.

Les deux Missionnaires étant partis ; nous nous soûtinmes à la voile toute la journée contre les courans à la faveur du vent. Mais le soir le vent ayant manqué, le courant nous jetta au large. Nous mîmes toute la nuit un fanal au beaupré, & un autre à l'artimon, afin qu'on pût découvrir de l'Isle où nous étions. La nuit nous eûmes quelques grains du Nord-Est au Nord-Ouëst, du Ouëst, & du Sud-Est : & le matin à la pointe du jour la grande Isle nous restoit au Nord-Quart Nord-Ouëst à environ huit lieuës.

Jusqu'au neuviéme à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de la terre, sans pouvoir rien gagner ; au contraire nous nous en éloignions de plus en plus. Je me trouvai par cinq dégrez vingt-huit minutes de latitude. Nous tînmes conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre. Don Padilla, le Frere Jesuite, mon Aide-pilote & moi, fûmes d'avis de faire route pour découvrir l'Isle de *Panloq* capitale de toutes ces Isles, & qui est éloignée de

celle que nous quittions d'environ 50. lieuës.

Ce fut le onziéme à neuf heures du matin que nous découvrîmes Panloq, & à midi je me trouvai par sept dégrez quatorze minutes de latitude Nord, environ à une lieuë au large de l'Isle. Sur les quatre-heures du soir quatre bateaux s'approcherent de nôtre bord, se tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi cable : peu après ils furent suivis de deux autres bateaux. Enfin quelques-uns de ces Insulaires qui étoient dans les bateaux, se jetterent à la mer, & vinrent à nôtre bord : ils ne cherchoient qu'à voler ce qui pouvoit leur tomber sous la main. L'un deux voïant une chaîne attachée au bord, la halloit de toutes ses forces pour la rompre & l'emporter. Un autre en fit autant à un organeau. Un troisiéme ayant mis la tête dans un sabor, vit des rideaux de lit ; il les prit à deux mains, & les tiroit de toutes ses forces ; mais quelques-uns de nos gens l'ayant apperçu, y accoururent, & aussi-tôt il se jetta à la mer.

Don Padilla voyant jusqu'où ces Barbares portoient leur avidité, fit mettre ses soldats sous les armes, car il y avoit

bien 80. hommes dans ces six bateaux ; & il leur fit signe de ne point approcher. Enfin sur les cinq heures du soir ils prirent leur route vers la terre. En se retirant ils décocherent plusieurs fléches contre nous, dont quatre furent à bord, & une s'attacha à la poupe du vaisseau. Alors Don Padilla fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. Au ce bruit ils se jetterent tous à la mer, & abandonnerent leurs bateaux, nageant droit à terre avec une viteſſe extraordinaire. Puis voyant qu'on ne tiroit plus, ils regagnerent leurs bateaux, s'y embarquerent, & s'enfuirent à toutes rames. Ces Insulaires vont tout nuds : quelques-uns d'eux se peignent le corps de diverses couleurs. Leur peau est communement de couleur olivâtre, d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apporterent que quelques cocos.

Le douziéme nous n'eûmes presque pas de vent : nous nous tînmes bord sur bord, sans néanmoins trop approcher de la terre. Sur les quatre heures il vint encore à nous deux bateaux, d'où l'on nous faisoit divers signes en nous parlant ; mais comme nous n'avions plus d'Interprêtes, nous ne pûmes sçavoir ce qui se disoit. Sur les neuf heu-

es du soir les vents vinrent au Sud-Sud-
ist, assez frais, & les courans nous por-
oient au Nord avec viteſſe. Ainſi je
ris le parti de paſſer entre deux Iſles
e Cap au Nord-Nord-Ouëſt : ce Ca-
nal avoit environ une petite lieuë de
argeur.

Le treiziéme étant à l'Ouëſt de ces
Iſles, nous tînmes conſeil ſur ce que
nous avions à faire, & il fut conclu
qu'il falloit retourner à *Sonſorol* pour
apprendre des nouvelles des deux Miſ-
ſionnaires qui y étoient reſtez, & de
nôtre chaloupe. Le dix-huit je me trou-
vai Nord & Sud de l'Iſle. Nous de-
meurâmes-là toute la journée bord ſur
bord juſqu'à ſix heures du ſoir, ſans ap-
percevoir aucun bateau, quoique nous
ne fuſſions qu'à une portée de canon de
la terre. Nous rodâmes toute la côte
du Ouëſt de l'Iſle juſques au 20, qu'un
grain forcé du Sud-Eſt-Nord-Eſt nous
obligea de quitter la terre, & de faire
vent arriere avec la miſaine.

Le 21. nous approchâmes encore de
la terre, & à deux heures après-midi
nous n'en étions qu'à trois quarts de
lieuës, ſans appercevoir aucun bateau.
Alors un ſecond grain de l'Eſt Nord-
Eſt forcé nous ayant pris, nous obligea

de faire le Ouëſt-Nord-Ouëſt avec la ſeule miſaine. Nous tînmes encore une fois conſeil, & faiſant refléxion que nous n'avions point de chaloupe, & que nous commencions à manquer d'eau, ſans ſçavoir où nous pourrions en faire, nous fûmes tous d'avis que l'unique parti qu'il y eût à prendre, étoit de nous en retourner à Manile pour y porter cette triſte nouvelle. Mais comme la ſaiſon des vents de Nord & Nord-Eſt, étoit déja formée, nous fûmes obligez de faire le tour de Mindanao, ſelon qu'il eſt marqué dans la Carte.

Fin de la Relation.

RPJCB

Septentrion
Occident
Midi
CARTE
des MERS
du NORD et du SUD
ouest tracée la Route
te du S.t Narbrough
A la MER du SUD
BAYE
d'HUDSON
P. Nelson
LABRADOR
B.d des Esquimaux
C. Charles
D. de Belle Isle
CANADA
Tadoussac
Quebec
TERRE NEUVE
C. Race
P. Royal
Roſtak
Banc
Jacquet
NOUVELLE
GRANDE
ANGLETERRE
Baston
C. des Sable
C. Cod
I. Longue
VIRGINIE
B. delaware
James townne
CAROLINE
C. charles
Charles townne
LOUISIANE
B. S.t Augustin
Mississipi
GOLFE DE
MEXIQUE
R. Bravo
Panuco
Mexique
la Havane
de Cuba
Porto
Campeche
C. Catoches
Acapulco
la Jamaique
I.e Domingo
P. Rico
S.t Christ
Antigoa
Guadaloupe
la Martinique
Barbades
la Grenade
la Trinité
C. Orenoque
Guatimala
Truxillo
C. Gracee à Dieu
Nicaragua
Portobello
Carthagene
Panama
Darien
C. Blanc
C.S.te Marie
N. GRENADE
Surinam
la Cayenne
B. Bonaventure
C. Mabolares
GULANE
C. Orange
C. Nort
C. S.t François
I. Puna
R. des Amazones
Maragnon
Surat
C. S.t Roque
Payta
Truxillo
PEROU
AMERIQUE
MERIDIONALE
Olinde
R. S.t François
B. de tous les S.ts
S.t Salvador
Lima
Pisco
la Nasca
F. Seguro
Arica
P. aiguillas
la Plata
B. des Trois Rois
Potosi
S.t Sebastien
S. Vincent
C. Frio
R. Yguazu
Cananeas
Copayapo
Guasco
P. S.t Pierre
I. S.te Catherine
Terre des
Patos
Valparaiso
Bonnes Ayres
C. S.te Marie
R. de la Plata
C. S.t Antoine
la Conception
B. Anegada
C. S.t Andre
Imperial
Baldivia
C. Deserte
Osorno
B. Sans fond
Castro
I. de Narborough
Socorro
C. Blanc
I. S.t Catherine
Rios B.
B. S.t Julien
I. de Hoy
C. Desire
Isles Vierges
D. de Magellan
I. de Brouwers
D. de la Maire
I. Hermite
Horn
CHILI
BRESIL
OCEAN
MERIDIONAL
OCEAN
OCCIDENTAL
I.s Açores
I.s Canaries
I.s du C.d Verd
Schetland
Isles Western
Edimbourg
MER D'ALLEMAGNE
IRLANDE
du Blin
Copenhague
Conigsberg
Elbing
Hambourg
Amsterdam
HOLLANDE
Rotterdam
Calais
FLANDRE
Dieppe
Paris
Varles
La Rochelle
EUROPE
FRANCE
BAYE
de BISCAYE
Bordeaux
Bayonne
Genes
Orleans
C. Finisterre
Bilbao
ESPAGNE
Corse
Barcelone
Minorque
Majorque
Sardaigne
Lisbone
Seville
Cadiz
C. S.t Vincent
Tanger
Fez
Oran
Alger
Tunis
Sicile
Malthe
Candie
Tripoli
BARBARIE
G.de la Sidre
Alexandrie
Constantinople
Ragouse
MER MEDITERRANEE
C. Non
C. Bojador
AFRIQUE
B. S.t Cyprian
C. Blanc
Fumo
C. Verde
C. de Verge
GUINEE
C. des 3 Pointes
Acdra
Benin
C. de Palmes
I. Fernando
I. du Prince
I. de Annabon
C. Lopez
S.t Salvador
CONGO
Coanza R.
Benguella
C. S.te Marie
MATAMAN
C. Negro
C. de Serras
CAFRERIE
P. Ilheos
C. Tollas
Monte
B. du M.t Table
C. de Bonne Esperance

JOURNAL DU VOYAGE DU CAPITAINE NARBROUGH.

A la MER *du* SUD, *par ordre de Charles II. Roi de la Grand' Bretagne.*

CE fut le 15. *Mai* 1669. que je reçûs de M. *Wren*, Secretaire de Son Alteſſe Royale le Duc d'*York*, la commiſſion de Capitaine d'un vaiſſeau du Roi, nommé le *Swweepſtakes*. Ce vaiſſeau étoit alors à *Deptford* ſur la *Tamiſe*.

Le 26. *Septembre* 1669. je fûs à bord de ce vaiſſeau, que l'on avoit équipé aux dépens de Sa Majeſté. Il étoit du port de 300. tonneaux chargé de 36. pieces de canon, & de toutes les munitions

nécessaires. L'équipage, qui consistoit en 80. personnes, étoit avitaillé pour quatorze mois. Nos provisions étoient du gruau d'avoine, &c. toutes sortes d'instruments pour la pêche & pour la chasse, comme filets, hameçons lignes, & harpons ; douze fusils, avec de la dragée, du plomb pour faire des balles en cas de nécessité, &c.

La Flute nommée le *Batchelour*, qui étoit du port de 70. tonneaux, avec quatre pieces de canon, vingt hommes d'équipage, & toutes sortes de munitions de guerre, fut avitaillée pour douze mois.

Je mis à bord des marchandises pour la valeur de 300. liv. sterl. consistant en couteaux, ciseaux, miroirs, brasselets, haches, serpes, hoyaux, clous, aiguilles, épingles, clochettes, boites, &c. linge ouvré, toiles, tabac, pipes, &c. pour negocier avec les naturels des Païs où nous devions toucher : & tout cela aux depens du Roi.

Le 29. *Septembre*, tems froid & gelée blanche, vent frais d'Ouëst Nord-Ouëst ; Nous portâmes au Sud-Ouëst autant qu'il se put. Le même jour à midi nous étions à la hauteur du *Lezard*, qui nous demeura au Nord demi quart

Eſt à douze lieuës de nous, ſuivant
on calcul. Nôtre latitude étoit 49.
grez 35. minutes par eſtime. La
inte du *Lezard* eſt à 50. dégrez 10.
inutes de latitude, & à 18. dégrez
. minutes de longitude. Nous prî-
es nôtre longitude du *Lezard.*

Le 17. *Octobre*, nous découvrîmes
ſle de *Madere*, qui eſt une Terre
ontueuſe couverte de bois, où l'on
it pourtant des vignes. Il s'y fait
ı ſucre. Les habitans ſont Portu-
is. *Funchial* eſt la capitale de l'Iſle.
ette Ville eſt dans une Baye à la partie
eridionale de l'Iſle près de la mer. Ses
rtifications ſont aſſez bonnes & ac-
mpagnées de Canon. Un ruiſſeau
eau douce, qui ſort de la ville ſous
ne arcade de la muraille, ſe jette
ns le milieu de la baye. Les bords
cette baye ſont en de certains en-
oits pleins de gros cailloux, & en
autres de rochers. Le terrain eſt ſale
ı côté de l'Eſt. Les vaiſſeaux ſe tien-
ent à l'ancre à la portée du canon de la
ille, qui a à peu-près un mile d'*An-
eterre* en longueur, & trois quarts en
rgeur.

Ce qu'on appelle les *Deſerts*, ce ſont
es rochers aſſez hauts à la pointe du

Sud-Eſt de *Madere*, à la diſtance d'u
bon mile. Il y a aſſez d'eau entre c
Deſerts & Madere; & l'on y paſſe ſa
danger. Ces *Deſerts* courent au Su
Eſt. La Baye de *Funchial* eſt à 32. d
grez 10. minutes de latitude ſepte
trionale, & à 10. dégrez 1. minute
longitude comptant du *Lezard*.

Le 17. beau tems, petit vent
Nord-Ouëſt. Nous courûmes au Su
Ouëſt. De la baye de *Funchial* je po
tai à route au Sud-Sud-Ouëſt juſqu
midi, ayant fait 34. miles ſix dixiéme
& dérivé 13. miles Ouëſt. Nous étio
à 31. dégrez 38. minutes de latitud
Longitude 10. dégrez 17. minutes. Di
férence de longitude de *Funchial*
l'Oüeſt 10. dégrez 16. minute
A midi nous eûmes *Madere* a
Nord-nord-Eſt. Suivant mon eſtim
nous en étions à onze lieuës. Nou
portâmes l'après midi au Sud-Ouëſ
Peu de vent le ſoir. Nous fim
route vers *Sant-Jago*, & j'ordonnai
mon pilote de faire force de voiles ve
cette Iſle, ſans pourtant abandonner l
Batchelour.

Le 23. *Octobre*. Vent frais de Nord
Eſt. Nous paſſâmes le *Tropique* de *Cance*
Tout l'Equipage étoit en parfaite ſant

ı ſaigna pluſieurs matelots qui avoient
t autrefois avec moi le voyage des *In-*
. Dans ces climats chauds la ſaignée
ntribuë beaucoup à la ſanté, & c'eſt
ſouverain remede contre la fiévre
aude. Je l'avois déja experimenté
ns deux voyages, l'un à Ste. *Helene*,
l'autre ſur la côte de *Guinée*, ou plu-
ɛurs de mes matelots attaquez de cet-
fiévre furent guéris par la ſaignée.
n tous ces voyages je n'ai jamais été
alade, ni en deux années que j'ai cou-
ı la Mer Méditerannée, ni dans le
oyage que j'ai fait aux *Canaries*. Je
ɔois que j'en ai l'obligation à la ſai-
née.

Le 28. *Octobre*, vent forcé d'Eſt-Nord-
ſt. Nous découvrîmes l'Iſle de *Mayo*
u Sud-Sud-Ouëſt, à huit lieuës de
ous ſuivant l'eſtime. Du côté de l'Eſt
lle paroît comme une montagne haute
ɛ eſcarpée. Au Nord-Ouëſt la terre
aroit baſſe vers le rivage. L'Iſle eſt
u Sud-Sud-Oüeſt de *Bonaviſta*, à 18.
ieuës de diſtance. A onze heures du ma-
ın nous ancrâmes dans cette rade, ſur
ept braſſes, à un mile du bord. Le fonds
n eſt ſablonneux. La pointe la plus Sep-
entrionale de la rade nous demeura au
Nord-Nord-Ouëſt quart ſur Oüeſt, & la

méridionale au Sud-Eſt à un mile & d
mi. Au Sud de la rade il y a des roche
eſcarpez, mais au Nord c'eſt un rivag
bas & ſablonneux. La rade eſt au Nor
Oüeſt quart d'Oüeſt de l'Iſle dans un
petite baye ſablonneuſe. A une porte
de trait de la mer il y a une ſaline dan
un terroir bas & uni. L'eau douce y e
fort rare. Dès que j'eus ancré, j'allai
terre, & j'y trouvai un monceau de ſ
d'environ 20. tonneaux. Je retourn
à bord ſur le champ, & j'envoyai
grande chaloupe, qui rapporta deu
tonneaux & demi de ce ſel. Nous n
pûmes en prendre davantage. Nou
jettâmes le filet à la mer, & prîme
quantité de poiſſons, entr'autres de
poiſſons d'argent. Un Négre de l'Iſl
vint à bord, & je le renvoyai à terr
pour demander aux habitants des be
ſtiaux à vendre. Nous demeurâmes
l'ancre toute la nuit. Beau tems, ven
d'Eſt. Ce côté de l'Iſle eſt ſec & ſan
bois. Il y a beaucoup de chévres & d
pintados ou poules de *Guinée*.

Le 29. *Octobre* beau tems, vent frai
de Nord-Eſt. Jenvoyai la chaloupe
terre, & j'achetai des habitants quel
ques chévres à ſix reales chacune, & hui
vaches à ſix piaſtres la piece en rendan
la

peau. Mes matelots prirent beaucoup e poiſſon, que nous mîmes dans le ſel endant quatre heures, & qu'enſuite ous séchâmes pour le garder. Quand n a preparé le poiſſon de cette manié-e, il ſe conſerve long-tems en quel-ue climat que ce ſoit; ce que j'ai é-rouvé en d'autres voyages. C'eſt une ſſez bonne nourriture ſur mer. Je fis ependant toutes les diſpoſitions néceſ-aires pour gagner au plûtôt l'Iſle de *'ant-Jago*. Il nous paſſa au matin un aiſſeau vers le Sud de l'Iſle, faiſant oute à l'Ouëſt. L'après midi nous vî-nes pluſieurs vaiſſeaux venant du Nord. C'étoit la Flote *Portugaiſe*, qui ſilloit ers le *Breſil*. Elle entra dans le *Port Praya*, (qui eſt un port de *Saint-Ja-go*,) pour y faire de l'eau. Cette uit-là je fis lever l'ancre, & à mi-uit nous ſillâmes au Sud-Sud-Ouëſt, our arriver à *Praya*. Nous moüillâ-nes à l'Iſle de *Mayo* pour prendre du ſel, parce que je ſçavois qu'il nous ſe-roit fort utile pour le voyage.

Le 30. *Octobre* bon frais de Nord-Eſt quart ſur Nord. Nous fîmes route au Sud-Oüeſt pour moüiller à la côte méridionale de *Sant-Jago*, où eſt la rade de *Praya*, qui eſt au Sud-Oüeſt

de celle de *May*, dont elle eſt éloignée de neuf lieuës. A midi nous ancrâmes dans la rade de *Praya* à dix braſſes. Sa pointe Orientale nous demeura à l'Eſt & l'Occidentale à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt, à la diſtance de demi mile. Nous ne pûmes pas moüiller dans le meilleur endroit de la rade, parce que la Flote *Portugaiſe* d'environ trente-ſix voiles y avoit déja jetté l'ancre. L'Amiral de cette Flotte étoit le *Padre Eternel*, gros vaiſſeau aſſez bien bâti. On le diſoit du port de 1700. tonneaux. Il n'avoit que quatre-vingt pieces de canon, quoi qu'il fut percé pour plus de 800. pieces : mais ce vaiſſeau étoit d'ailleurs fort mal équipé, auſſi bien que le reſte de la Flotte. Six frégates auroient pû ſe rendre maîtres de la plus grande partie de cette *Armada*. Dès que je fus entré dans la rade, l'Amiral me ſalua de ſept volées de canon. Je lui rendis le même ſalut. Le *Jeruſalem* de cinq. Je lui en rendis trois. Le contre-Amiral ſuivit l'exemple, & je le lui rendis auſſi. Ainſi en firent les autres vaiſſeaux, que je ſaluai de trois volées. Je pris enſuite le large ſur l'Amiral, & ſaluai le Fort de cinq volées, qui m'en rendit trois,

près cela j'y envoyai mon Lieute-
nt, pour demander permiſſion au
uverneur de faire de l'eau; ce qu'il
accorda. Mes tonneliers revinrent à
rd le ſoir avec la chaloupe pleine
eau.

Le 31. *Octobre* beau-tems, frais de
ord-Eſt. Le matin *Dom-Carlos* alla
terre à *Praya*. J'eus bien de la pei-
à avoir ma chaloupe avec de l'eau,
rce que les *Portugais* en faiſoient auſſi,
que leurs matelots ôtoient les cha-
aux aux miens pour leur chercher
iſe, ce qui m'empêcha de les en-
yer davantage à terre pour éviter la
ſpute. La baye de *Praya*, c'eſt ainſi
'on l'appelle, eſt ronde, bordée à
Eſt de rochers eſcarpez. Dans le fond
y a un mont eſcarpé, où eſt le Châ-
au, qui n'eſt pas bien fortifié, & où
n'y a que quatre piéces de canon. Il
a un petit fort ſur la montagne du
ôté de l'Eſt avec trois canons. Au
ord de la Baye le rivage eſt gravier
ſable. On y voit un petit bois de
cotiers. Un ruiſſeau d'eau douce
mbe dans la vallée, d'où il ſe perd
ans le ſable ſur le rivage de la mer.
y a là quantité d'eau très-bonne &
ui ſe conſerve aſſez ſur mer. A la

partie Occidentale de cette baye, il y
a une Isle tout près du rivage. On y
voit quantité d'herbe qu'on peut fau-
cher pour le bétail. Cette rade n'es
point sûre : car un vaisseau de guerre
y peut prendre quelque bâtiment que
ce soit, sans être incommodé des Forts.
Avec des brûlots il seroit aisé d'y détruire
toute une Flote, parce qu'il y souffle
toûjours un vent frais, & qu'il n'y a
que deux pointes de terre qui n'empê-
chent aucun vaisseau de pénétrer en
quelque endroit que ce puisse être de la
baye. D'ailleurs elle est ouverte de l'Est
à l'Oüest-Sud-Oüest.

Je mandai mon Lieutenant & mon
Pilote & leur ouvris mes ordres. *C'est
d'ici*, leur dis-je, *que je dois filler vers la
côte de l'*Amerique, *au Sud* de Rio de
la Plata, *& au détroit de* Magellan.
*Nous le passerons pour entrer dans la mer du
Sud. Il faut faire tous nos efforts pour por-
ter à route sans dériver, & avoir soin de ti-
rer à l'Est, pour pouvoir parer les ba-
fonds du* Bresil *appellez* Abrohollos, *à
dix-huit dégres de latitude méridionale ;
car entre le dix & le vingtiéme dégré il
fait ordinairement un frais de Sud-Sud-
Est, ou d'Est-Sud-Est.* Mon Pilote
m'ayant dit que tout étoit arrimé, & qu'il

ouffloit un vent frais d'Eſt-Nord-Eſt, e conclus que le meilleur ſeroit de orter au Sud-Sud-Eſt ; que lorſque ous aurions gagné au Sud, & que le ent ſe ſeroit renforcé, nous pourrions hanger de route quand nous voudrions. Nous nous éloignâmes d'un romb ou eux du vent, afin que le vaiſſeau ût être au large. J'ordonnai au Pilote de gouverner Sud quart ſur Eſt, & mon Lieutenant d'aſſembler tout l'équipage, & de faire la priére, pour emander à Dieu ſa bénédiction penant le cours de nôtre voyage, de ous conſerver la ſanté, & de maintenir la paix entre nous, pour pouoir réüſſir dans nôtre entrepriſe, &c.

Inſtruction pour M. HUMPHREY FLEMING *Commandant du vaiſſeau le* BATCHELOUR ; *en vertu de la Commiſſion que j'ai reçûë de* SON ALTESSE ROYALE, *du 29. Août 1669.*

IL vous eſt enjoint de ſuivre de conſerve avec le *Svveepſtakes* les côtes de l'*Amerique* au Sud de *Rio de la Plata*, & plus loin encore toûjours vers le Sud,

jusqu'à ce que vous veniez au détro
de *Magellan*, à 53. dégrez de latitud
méridionale ; d'où vous passerez dans l
mer du *Sud*, & ferez route au Nord l
long de la côte Occidentale de l'*Ame*
que, jusqu'à ce que vous soyez à l
hauteur de *Baldivia*, qui est à pe
près à 40. dégrez de latitude méridiona
le. Vous recevrez-là de nouveaux or
dres de moi, ou en mon absence, d
celui qui commandera le *Swweepstakes*
& cela en cas que vous ne vous e
soyez pas séparé. Vous ne le pourre
quitter sous quelque prétexte que c
soit, ni sans en répondre à vos risques
à moins que vous n'en receviez ordr
de moi, ou de celui qui commande
ra en mon absence. Vous sçaurez aus
que je dois vous employer, suivant qu
j'en trouverai l'occasion, pour décou
vrir des terres, bayes, havres, rivie
res ou détroits, &c.

Nôtre dessein est de faire de nou
velles découvertes dans les mers & su
les côtes de cette partie du monde qu
est au Sud, & d'y établir un commer
ce, s'il est possible. Vous ne touche
rez point aux côtes de l'*Amerique*, n
n'envoyerez à terre, sans une nécessit
indispensable, jusqu'à ce que vous soyc

u Sud de *Rio de la Plata.* Vous ne
rez aucune insulte aux *Espagnols* que
ous rencontrerez, & ne leur donnerez
ucun ombrage s'il est possible. Vous fe-
ez les observations les plus exactes que
ous pourrez, & recommanderez la
ême chose à vôtre Contre-Maître &
l'équipage, soit par rapport aux caps,
les, bayes, havres, embouchures
e rivieres, ou rochers, bas-fonds,
ondes, marées & courants, en tous les
ndroits où vous passerez, tant en la
ner du Nord qu'en celle du Sud, &c.
& en ferez tirer des plans. Vous ob-
erverez aussi les vents alizez, &c. &
es divers tems que vous aurez dans
vôtre course, tous les havres que vous
rouverez dans le détroit de *Magellan*,
& tous les endroits où vous prendrez
erre. Vous remarquerez la nature du
erroir, les fruits, les arbres, les grai-
nes, les oiseaux & les bêtes, les pier-
res, les mineraux, & les poissons de
riviere & de mer. Vous ferez de vô-
re mieux pour avoir des mineraux &
le la terre minerale, que vous appor-
erez en *Angleterre* & que vous remet-
trez entre les mains du Secretaire de
Son Alteſſe Royale. Vous observe-
rez aussi le naturel & les inclinations

des *Indiens* qui habitent le Païs ; & quand vous pourrez entrer en correſpondance avec eux, vous leur ferez connoître le pouvoir & les richeſſes du Prince & de la nation dont vous dépendez. Vous leur direz qu'on vous a envoyé exprès pour établir un commerce & lier amitié avec eux. Et afin qu'ils ayent une haute idée du Prince & de la Nation, vous prendrez garde ſur tout, que vos gens ne les maltraitent point ; de peur qu'ils ne conçoivent de l'averſion pour les *Anglois*. Au contraire il faut tâcher de gagner leur amitié, en leur faiſant bon accueïl, & vous châtierez ceux qui agiront autrement. Faites ſçavoir tout cela à vôtre équipage, afin que perſonne n'en prétende cauſe d'ignorance. Vous aurez ſoin de bien ménager vos proviſions, & de tenir en bon état les voiles, & tous les agrez du bâtiment. Dans tous les endroits où vous prendrez terre vous ferez des proviſions & vous vous fournirez de bois & d'eau fraîche, mais ſans expoſer ni le vaiſſeau ni l'équipage. Cependant ſoyez ſur vos gardes & tenez vos gens dans le devoir. Mais en cas de mutinerie, vous ne manquerez pas de m'en donner auſſi-tôt

vis. Ayez soin que vôtre vaisseau soit toûjours bien propre & bien net : car c'est le moyen de conserver la santé à vôtre équipage.

A bord du SWEEPSTAKES à l'ancre dans la rade de PRAYA à l'Isle de SAN-JAGHO le 5. *Novembre 1669.*

JEAN NARBROUGH.

Autres instructions pour pouvoir se trouver l'un l'autre en cas de séparation causée par le mauvais tems, ou par quelqu'autre accident.

IL vous est enjoint de faire voile de conserve avec le *Sweepstakes* tout le long des côtes de l'*Amerique*, au Sud de *Rio de la Plata*, vers le *Port* de *Saint-Julien*, qui est sur cette côte, au 49. dégré. 20. minutes de latitude méridionale ou à peu près, & qui est mentionné dans vôtre Carte. En cas de séparation vous feres vôtre possible, pour vous rejoindre, le tout suivant vos instructions. Nôtre premier rendez-vous sera au *Port Saint Julien*, sur la côte de l'*Amerique*, ainsi que nous vous l'avons marqué. Vous ferez toute

la diligence possible pour y arriver au plûtôt, & y resterez deux mois à attendre le *Sweepstakes*, si vous arrivez avant lui. Il en usera de même à vôtre égard. Dans vôtre route vers *Saint Julien*, lorsque vous aurez passé *Rio de la Plata*, vous suivrez la côte de l'*Amerique*, pour tâcher de nous retrouver, & de doubler le Cap *Blanc*, à 47. dégrez 20. minutes de latitude méridionale. De là vous ferez route au *Port Saint Julien*, où vous m'attendrez. Vous pourrez aussi vous informer de nous au *Port Desiré*, à 48. dégrez de latitude méridionale. Si j'arrive en quelque endroit & que j'en parte avant que vous y soyez, j'y laisserai une planche attachée à un poteau ou à un arbre, & j'y marquerai le nom du vaisseau, le jour de mon départ, & le prémier port où j'aurai dessein de moüiller. Vous ferez la même chose. Je me servirai aussi de cet expedient au *Port de Saint Julien*, & j'y laisserai pour vous un ordre enfermé dans une bouteille de verre, que je pendrai à un poteau au côté occidental de l'Isle, où je ferai une barraque. Je vous prie de bien observer tous ces indices, & j'en ferai autant par rapport à vous. Si en courant le long de

es côtes, je trouvois occasion de négocier avec les naturels du Païs, j'y borderai ; mais assurez-vous que par out ou j'aurai touché, vous trouverez es marques que je viens de dire.

A bord du SWEEPSTAKES, à l'ancre dans la rade de l'Isle de SANT-JAGHO, e 5. *Novembre* 1669.

JEAN NARBROUGH.

Le 4. *Decembre*, nous vîmes plusieurs poissons volants, des *Bonnittes*, des *Goulu*, & des *Albacores*. C'est un poisson plus gros que la *Bonnitte*, & de la forme d'un Maquereau : mais il est fiévreux. Nous en prîmes quelques-uns, & un *Goulu* à la ligne. Mes gens en mangerent & trouverent le *Goulu* fort bon. Le goût des matelots est fait à tout.

Le 7. *Decembre*, le tonnelier trouva deux de nos tonneaux de biére vuides. Elle s'étoit écoulée. Nous ne bûmes pour ce jour-là que de l'eau ; car je n'ai jamais voulu faire meilleure chére que le moindre de mon équipage. En général nous bûvions tous du même tonneau, & mangions des mêmes provisions tant qu'elles duroient. Je ne souffrirai jamais qu'aucun de mes officiers

ait un bon morceau par son choix. Il faut que le sort le lui donne. Les portions se distribuoient à ceux que nommoit un homme à qui je faisois bander le yeux ; & par ce moyen nous n'eûmes jamais de différent à cet égard dans tout le voyage.

Le 18. *Decembre*, mon équipage étoit encore en bonne santé. La pluspart avoient été saignez en passant le Tropique de *Cancer*. Personne n'eut de fiévre chaude en ce voyage.

Tant que nous eûmes les chaleurs, je fis donner par semaine un pot de vinaigre à partager entre six hommes, sans celui qu'on leur donnoit pour assaisonner le poisson frais, que je faisois partager également à tout l'équipage. Qu'il y eut beaucoup de poisson, ou qu'il y en eut peu, & qui que ce soit qui l'eut pêché, on n'en avoit ni plus ni moins.

Le 24. *Décembre*, je trouvai en 48 heures de tems une grande différence de mon *estime morte*, comme nous l'appellons, C'est celle qu'on fait par la ligne de minute,) aux observations que je fis alors pendant que le Soleil étoit sur le méridien : car je trouvai que nous avions couru au Sud douze miles plus

e nous ne devions avoir fait suivant le
lcul par la ligne de minute. Je ne puis
pendant comprendre la variation. La
gne de minute étoit juste, l'horloge à
ble, qui est de demi minute, se trou-
oit bon. Je m'imagine que les vents
ant à l'Est ; & la lune vers son plein,
courant nous derivoit au Sud.

Le 30. *Decembre* je pris l'*Azimut*,
trouvai six dégrez dix minutes de va-
iation à l'Est. Mon observation étoit
juste. Beau tems à neuf heures du soir.
Le *grand Nuage* se découvroit à la vûë
omme une partie détachée de la voye
Lactée. Les Constellations méridionales
l'autour du Pole *Antartique* paroissoient
isiblement ; c'est-à-dire le *Cameleon*,
'*Oiseau de Paradis*, la queuë de la pe-
ite *Hidre*, & le *Serpent d'eau*. Ce sont
outes de petites étoiles de la cinquiéme
& sixiéme grandeur. Il n'y a point d'étoi-
es proprement Polaires, ni aucune autre
ur laquelle le marinier puisse fixer ses
bservations, & qui soit vûë seulement
à quinze dégrez du Pôle. Il y a seule-
ment sept étoiles de la prémiere & de
a seconde grandeur, qui paroissent en
orme de croix sur le méridien au-des-
sus du Pôle, sur lesquelles on peut se
regler.

Quelques oiseaux voltigerent autou de nôtre bord ; c'étoient des moüettes & des *gannetes*, qui sont des oiseaux d mer, noirs & gros comme des pigeons Nous vîmes aussi des oiseaux du Tropique. Ils sont gris, & ont la queuë lon gue & épaisse, comme les pigeons.

Nous prîmes ce jour-là quelques *bonittes*. Un gros poisson large & plat suivit nôtre vaisseau. Il ressemble à celu que les *Anglois* nomment *Scate* ; mais les gens de mer le nomment * *Raye-cordée*. Il a une queuë longue, qui en finissant prend la figure d'un arc aigu La piqueure de ce poisson cause une vive douleur. Il y en a parmi nous qui l'appellent *Cloke-fish* ; les moins grands sont bon à manger.

Le 5. *Janvier* Variation de l'aiman par une amplitude au matin de 60. dégrez 46. minutes à l'Est. L'Après midi je mis le vaisseau de côté en travers, & jettai la sonde, sans trouver fond que sur cent quarante brasses. La crainte que j'eus des bas-fonds des côtes du *Bresil* me fit jetter la sonde, parce que la mer me parut plus blanche qu'à l'ordinaire. Variation au Soleil couchant 6. dégrez 46. minutes à l'Est. Peu de vent

* *String-Ray.*

près midi. C'étoit un vent de Nord-
ſt, quart ſur Nord. Je fis force de voi-
s à deſſein de ſiller droit au Sud. Cer-
ains oiſeaux, que nous appellons des
erriers, volerent au-deſſus de nôtre
aiſſeau. Ils vivent de poiſſons volants,
c.

Le 14. *Janvier*, nous vîmes peu de
oiſſons, mais de tems en tems nous
rîmes quelques *bonittes*. De petits oi-
eaux de mer qu'on appelle chez nous
Black-Nodies voloient autour du Na-
ire.

Le 24. *Janvier*, je jugeai que le cou-
ant venoit de la riviere de *Plata*; car
e me trouvai neuf miles au Sud plus que
e ne m'y étois attendu. J'obſervai
xactement ma courſe & la variation,
ui étoit de 18. dégrez 20. minutes à
'Eſt, par une amplitude déterminée
cette nuit-là. J'étois à la hauteur de
l'embouchure de la riviere de *Plata*.
Je jettai la ſonde & ne trouvai point
de fond ſur cent quarante cinq braſſes.
Vent de Nord quart ſur Nord-Eſt, &
tems couvert. Toute la nuit je fillai au
Sud-Oüeſt quart ſur Sud.

Le 31. *Janvier*, le calme du matin
ſe changea à huit-heures en un vent frais
de Nord-Oüeſt. A onze-heure le vent

fit le tour du compas & se rangea en
suite au Nord. Ce changement fut ac
compagné de tonnerre, d'éclairs, d
pluye, de nuages obscurs, & de froid
Nous vîmes beaucoup d'herbe sur l
surface de la mer, & grand nombr
d'oiseaux de mer d'une couleur brune
La mer étoit calme & nous faisions rou
te au Sud-Oüest. Un des grands hau
bans & un autre du mât de misain
se rompirent. La variation du Solei
levant suivant l'amplitude, étoit de 19
dégrez 43. minutes à l'Est. Tout mo
équipage étoit en parfaite santé.

Les *Albacores*, *les Bonittes* & les
poissons volants abandonnent le vais-
seau. Nous ne voyons plus que des
baleines.

Le 1. *Février* au matin tems cou-
vert & embrumé, petit vent de Sud-
Est. Je fis le Sud-Oüest, & vis quan-
tité d'oiseaux de mer qui voloient sur
l'herbe repanduë sur la surface de la
mer, pour attraper de petits poissons.
Il flottoit beaucoup de cette herbe au-
tour du vaisseau. Le tems se mit au
calme l'après midi. Plusieurs chevret-
tes & huit vaux marins parurent prés
du vaisseau. Ces veaux marins étoient
noirs & de la grosseur d'un chien or-

inaire. L'après midi vent frais de Sud-ud-Eſt ; je portai au Sud quart ſur)üeſt ſuivant mon compas. L'air de-int tout à coup auſſi froid, qu'il eſt n *Angleterre* au mois de *Séptembre*. Ces ners ſont fort exposées aux vents va-iables : car trois jours de ſuite le vent it le tour du compas & cela deux ou rois fois par jour. La mer devint plus lanchâtre que de coûtume ; d'où je onjecturai que je pouvois jetter la ſon-le, puiſque, ſuivant mon calcul de ongitude, depuis le *Lezard*, je n'étois u'à un dégré 28. minutes de terre, ſe-on les cartes de *Mercator*. Le ſoir je ettai la ſonde, mais je ne pûs trouver de fond ſur 130. braſſes. Vent frais de Sud ; je gouvernai Oüeſt-Sud-Oüeſt A dix heures du ſoir je remarquai que l'eau moutonnoit comme ſur un bas-fond, & je me trouvai ſur ſoixante & dix braſſes. Je fis ferler les voiles des per-roquets, & jettai encore la ſonde. Je trouvai de beau ſable rouge tirant ſur le gris ſur 70. braſſes.

Le 2. *Février*, diſtance méridienne du *Lezard* Oüeſt 839. lieuës 2. miles $\frac{8}{10}$; A midi longitude à l'Oüeſt 49. dé-grez 43. minutes. Peu de vent & beau tems. Nous courions tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre. Vent frais du Sud Oüest quart sur Sud. Je mis la chaloupe à la mer, & sondai sans trouver fond sur 140. brasses. La mer moutonnoit en plusieurs endroits; ce qui m'obligea de jetter la sonde, mais je ne trouvai point de fond sur 108. brasses. Beaucoup d'herbe flottoit sur la mer. Cette herbe, qui avoit cinq ou six brasses de longueur, étoit entortillée, & avoit des feüilles larges & brunes. Il lui pendoit à la racine une piéce de rocher de deux ou trois livres pésant. Des oiseaux de mer voloient & nageoient auprès du vaisseau. Comme il faisoit beaucoup de calme, les matelots en tuerent à coup de fusil. Ces oiseaux, qui sont fort privez, & ne s'épouvantent pas au bruit d'un fusil, ressemblent aux moüettes de mer, & sont fort bons à manger. Nous vîmes quelques veaux marins & quelques baleines.

Le 5. *Février* nous vîmes beaucoup d'herbe d'étachée des rochers, & des oiseaux de mer, qui ressemblent à des *Gannettes*, les uns noirs, les autres blancs, pies, ou gris, & de petits veaux marins. On les prendroit dans l'eau pour des chiens; en effet leur tête res-

émble fort à celle de nos dogues. Ils a montrent long-tems hors de l'eau, & plongent ensuite avec une viteſſe ſurprenante. A ſept heures du ſoir je me trouvai à 41. dégrez de latitude Sud, à 52. dégrez 50. minutes de longitude Oüeſt depuis la pointe du *Lezard*, à 895. lieuës de diſtance méridienne dudit *Lezard*, à 616. lieuës de diſtance méridienne de *Praya*, & à 36. dégrez 34. minutes de longitude Oüeſt du même endroit.

Cette nuit-là je demandai à *Dom Carlos*, où nous pourrions le mieux prendre terre, à quelle latitude, à quel cap, ou havre ſur cette côte de l'*Amerique*, puiſque nous nous trouvions alors au Sud de la riviere de *Plata*, & par le travers des côtes que j'avois ordre de découvrir, pour tâcher d'y établir un commerce avec les habitans, ce qui étoit ſelon mes inſtructions. Il me répondit, *vous pouvez faire ce que vous voulez, pour moi je ne connois pas la côte.* Cependant il ne m'avoit entretenu, pendant tout nôtre voyage, que d'une courſe qu'il avoit faite dans ces mers, & s'étoit toûjours vanté qu'il connoiſſoit toutes les côtes depuis la riviere de *Plata* juſqu'au détroit, &

toute la côte Occidentale depuis le dé
troit juſqu'à *Baldivia* & *Lima* : Mais
nôtre arrivée je reconnus qu'il n'en
avoit aucune idée, ni même la moin
dre teinture de la navigation. Tout ce
que je pûs juger de lui étoit qu'il pou
voit avoir demeuré chez le Gouver
neur de quelque Province de l'*Ameri
que*, & qu'il y avoit entendu parler
de ces endroits-là.

Le 8. *Février*, à ſept heures du ſoir
le vent ſe rangea à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt,
& fut forcé. Je fis le Sud. Quantité
d'herbe détachée des rochers flota au-
tour de nôtre vaiſſeau. Nous vîmes
pluſieurs oiſeaux de mer. Il faiſoit très-
froid pour la ſaiſon ; car nous étions en
été, & c'eſt dequoi *Dom Carlos* com-
mençoit fort à ſe plaindre. Il me dit
qu'il n'auroit pas crû que nous euſſions
voulu courir ſi fort au Sud. Je lui fis
voir dans mes cartes juſqu'à quelle hau-
teur nous devions continuer nôtre rou-
te par le détroit, le long de la côte Oc-
cidentale. Il me répondit, *les Eſpa-
gnols prennent un chemin plus court pour
aller au* Chili. Je lui répliquai ; *C'eſt
par la riviere de* Plata *& par terre ; ce
que nous ne pouvons pas faire.*

Tout mon équipage étoit en bonne

ité, à la reserve de quelques mous-
s, que la longueur du voyage com-
ençoit d'incommoder. Je leur fis
nner du vinaigre une fois par se-
aine, ce qui est un très-bon remède
ur garantir du scorbut. J'ordonnai
ssi qu'on se lavât la bouche, le vi-
ge & les mains, avant que de rece-
ir sa portion, & j'établis un homme
ur faire exécuter cet ordre. Si quel-
'un y manquoit, le Munitionaire lui
tenoit la portion d'un jour. J'ordon-
ai encore que tout le monde se tînt
ropre & se garantit de la vermine,
us peine de perdre la portion d'un
ur, qui devoit ensuite être confis-
uée au profit du dénonciateur. Par
e moyen le vaisseau fut garanti de la
al-propreté des méchantes odeurs,
uoique le tems pluvieux & embru-
é fut un grand obstacle en cette oc-
asion.

Le 19. *Février*, je sondai. J'eus cin-
uante & cinquante-trois brasses sur un
ond de sable noir mêlé de quelques grains
le sable fin & luisant. Nous vîmes ce
our-là de l'herbe flotante, des veaux
marins, des marsoüins semblables à ceux
des mers de l'*Europe*, des baleines,
plusieurs oiseaux voltigeant autour du

vaiſſeau, & quelques *pingouins* nagean
auprès. A deux heures après midi nou
eûmes un vent forcé d'Eſt quart ſu
Sud-Eſt, & un tems de mer. Je mis l
cap au Sud & ſerrai le vent. Le *Ba*
chelour étoit à demi mile devant moi
Comme il faiſoit un vent forcé, il nou
paſſa de ſillage, quoique nous forçaſſion
de voiles, & qu'il ne portât que l
voile du grand mât. La mer étoi
groſſe.

Le 21. *Février*, à huit heures & u
quart du matin nous eûmes la vûë d
la terre à nôtre Oüeſt, à la diſtanc
d'environ quatre lieuës. Je ſondai &
j'eûs vingt & une braſſes, ſur un fon
de petites pierres & de ſable. Je por-
tai toûjours à l'Oüeſt ſuivant mon com-
pas. La terre des environs de la me
n'eſt pas trop élevée ; mais plus avant
elle paroît pleine de hauteurs & rou-
geâtre. Nous étions à deux lieuës du
Cap Blanco, à nôtre Nord-Nord-Oüeſt,
& c'eſt l'endroit le plus Septentrional
que je pûs découvrir. La terre la plus
méridionale fait face au Cap.

La côte qui court au Sud nous de-
meura au Sud-Oüeſt. Elle eſt paſſa-
blement haute, mais dans les terres il
y a des montagnes dont les ſommets

nt plats, faits en forme de tables, & us élevez que le reſte. La côte n'eſt 'une chaîne de montagnes & de val- es. Ces montagnes ſont comme des nes d'une hauteur ordinaire. A neuf ures du matin je ferlai les voiles des niers pendant demi heure, juſqu'à que la brume fut diſſipée, & que je iſſe découvrir à plein la terre; n'étant 'à cinq milles de la côte, qui forme ne eſpece de baye ſur le bord de la er. Je jettai la ſonde & eûs dix-ſept aſſes ſur un fond rude. Entre neuf dix le tems s'étant mis au clair, je couvris à plein la terre, qui paroiſ- it comme de l'herbe brûlée par le ſo- il. On n'y voyoit aucun arbre ſur les ontagnes ni dans les vallées. Tout oit auſſi nud que les dunes d'*Angle- rre*. Je n'oſai y envoyer la chaloupe, aignant de la perdre dans la brume, qu'elle ne coulât à fond vers le bord, la mer ſe briſe avec impetuoſité. e vent étoit au Nord quart ſur Nord- ſt. Il fit preſque toûjours un vent frais long de la côte. Il y avoit vingt- uatre heures qu'il n'avoit forcé, & la er en étoit encore agitée. La terre u côté de la mer court au Sud-Sud- üeſt & au Nord-Nord-Eſt, autant

que nous pûmes le voir. Je ne rema
quai ni feu ni fumée dans le Païs.

Après avoir changé plusieurs fois
route, du jour d'auparavant à midi ju
qu'au lendemain à neuf heures du m
tin que j'étois à trois lieuës de terr
je la fis droit à l'Oüest. La droite ro
te est à l'Oüest à six dégrez 50. min
tes au Nord, & nous avions fait 50. m
les $\frac{7}{10}$; difference de longitude à l'Oüe
0 dégré 15. minutes; difference de lat
tude au Nord 0 dégré 6. minutes. M
latitude par estime 47. dégrez 14. m
nutes au Sud. Je ne pris point de ha
teur ces trois jour-là, à cause de la br
me. Nôtre distance méridienne depuis
Lezard à l'Oüest étoit de 1014. lieu
1. mile $\frac{7}{10}$ Nôtre longitude à neuf he
res prise du *Lezard* 61. dégrez 56. m
nutes $\frac{6}{10}$ du *Port-Praya* 44. dégrez 3
minutes $\frac{5}{10}$ Nôtre distance méridien
du *Port-Praya* 735. lieuës 1. mile. $\frac{5}{10}$ I
variation de l'aiman 18. dégrez à l'Est

Je conclûs que dans la brume no
avions passé le *Port Désiré*; car les Isl
& les rochers que nous avions déco
verts c'étoient l'Isle des *Pinguins* & l
autres Isles qui l'environnent, & q
sont au Sud du *Port Désiré*. Nous v
m

nés ce jour-là des veaux marins, des *Pingouins*, des marsoüins & plusieurs oiseaux de mer, &c.

Le 24. *Février* tems gris, vent frais d'Oüest-Nord-Oüest. Je fis monter quelques matelots sur les hunes, mais ils ne purent appercevoir le *Batchelour*. Je m'imaginai qu'il auroit moüillé au *Port Désiré*. Je levai l'ancre à huit heures du matin, & fis voile au Nord. Je rangeai la côte au Nord avec ma chaloupe, pendant que le vaisseau faisoit cent largue environ à deux lieuës de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre & de rochers séparez les uns des autres. En plusieurs endroits nous eûmes la marée pour nous. A la pointe Septentrionale de la * *Baye des veaux marins*, on trouve une petite Isle toute de rochers de la forme d'une meule de foin. Elle est couverte de fiente d'oiseaux, qui est de couleur grise. La marée est extrêmement rapide entre cette Isle & le continent, qui ne sont éloignez l'un de l'autre que de la longueur d'un cable. Du côté de la mer cette Isle est environnée de rochers déchez. Le bord du continent est bas & sablonneux; mais en avançant dans les

* *Seals-Bay.*

terres on trouve des dunes larges & de
montagnes. Il n'y a ni bois ni eau dou
ce. On trouve encore dans cette Isl
quantité de veaux marins & d'oiseau
de mer. Nous la nommâmes l'Isle d
Tomahauke, à cause d'un * canot *Indie*
que nous perdîmes ici de vûë, que l
Indiens ou *Caribes* de *Surinam* appelle
Tomahauke. Cette Isle, qui n'est qu
des rochers escarpez, est un peu pl
grande que † l'*Isle des Veaux marin*
Elle a huit lieuës d'étenduë au Nor
Nord-Est. Au Nord-Oüest il y une bay
profonde & ronde, nommée dans l
Cartes la *Baye de Spiring*, ou il y a tro
petits Islets d'une hauteur assez passabl
La terre au-delà de la baye n'est que
hautes montagnes. Elle est bornée
Nord par des rochers. En traversa
dans la pinasse je jettai la sonde & j'e
vingt & une brasses sur un fond ru
vers le milieu. La Baye a sept mil
de largeur & trois lieuës d'enfoncemen
Elle alloit en tournant au Nord-Nor
Oüest derriere une pointe hors de r
vûë. Sur cette pointe qui va en to
nant il y a des rochers noirs qui resse
blent à un bâtiment ruiné avec une to
au milieu. Etant venu près de terr

* *Indian Club.* † *Seal-Island.*

e cottoyai le rivage avec la chaloupe. Les bords du rivage ſont eſcarpez, & pleins de rochers noirs. On y trouve auſſi des bayes baſſes, où le rivage eſt de cailloux & ſablonneux, & de l'herbe verte ſur les montagnes, mais on n'y trouve ni bois ni eau fraîche. Au côté du Nord-Eſt de cette *Baye de Spring* la terre avance en pointe. C'eſt un beau Païs élevé, où l'on voit d'agréables collines & de petites bayes ſablonneuſes. Six petites Iſles de rochers ſont face à cette pointe. L'une eſt à la portée du fuſil du continent, les autres en ſont plus éloignées. La plus avancée, qui eſt à un mile de la pointe du continent, eſt la plus grande, & s'appelle l'*Iſle des Pingouins*. Elle eſt paſſablement haute vers le bord, baſſe dans le milieu, & a environ trois quarts de mile de longueur du Nord-Nord-Eſt au Sud-Sud-Oüeſt ſur preſque demi mile de largeur de l'Eſt à l'Oüeſt. Cette Iſle n'eſt que rochers eſcarpez, excepté dans le milieu qui eſt graveleux, & où en Eté il y a un peu d'herbe verte. Les *Pingouins* y logent avec les veaux marins, qui ſe campent ſur le ſommet des plus hauts rochers & dans le milieu de l'Iſle. Ces veaux marins, & les *Pingouins* y ſont

innombrables. Les six Isles sont aussi remplies de veaux marins ; mais les plus grandes sont plus fréquentées des *Pingouins*. Lorsque je fus dans une de ces Isles, en moins de demi heure j'eûs ma chaloupe remplie de trois cens de ces *Pingouins* ; & dans cette espace de tems j'en aurois pû prendre trois mille, si ma chaloupe les eut pû tenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord près de la chaloupe, où deux ou trois hommes leur donnent un coup de bâton sur la tête, à mesure que d'autres les prennent dans la chaloupe. Pour les veaux marins, ils terrasseroient un homme s'il ne se tenoit sur ses gardes. Cependant nôtre vaisseau s'étoit ancré au Nord. A deux lieuës de là il y a divers rochers détachez & un fonds de mauvaise tenuë entre des Isles, & hors de la pointe de la plus avancée dans la mer. La mer y moutonne, ce qui ne vient que de la force des contremarées réflêchies de ces Isles. Au Nord de ces Isles il y a une baye qui a quatre lieuës de longueur & une lieuë & demie d'enfoncement. Au Nord-Oüest de la Baye on voit le *Port Désiré*, que nous pouvions découvrir de l'Isle des *Pingouins* en faisant le Nord-Nord-Oüest depuis

ette Isle. Il est à trois lieuës de distan-
e. Environ dans le milieu de la baye
y a des rochers blancs & escarpez,
ui ont près de deux miles de long, &
ont le haut, jusqu'à peu près le quart
u chemin en descendant, est marqué
e rayes noires, ce qui vient de la chû-
e des eaux. Le sommet est plat, mais
n avançant dans les terres on trouve
es hauteurs rondes, & des dunes. Le
ivage est bas. Au Sud de la baye la
erre y est bordée par des rochers es-
arpez, qui ressemblent à de grandes
urailles, & près de la mer il y a un
nfoncement sablonneux pour y tenir
les chaloupes à couvert du gros tems.
Cet enfoncement est sous ces rochers
ui ressemblent à des murailles.

Le 26. *Février* beau tems & vent frais
l'Oüest. Nous portâmes du feu toute
a nuit, afin que le *Batchelour* pût nous
découvrir. Dans cette même vûë je fis
ussi allumer du feu sur le rivage. Tems
roid. A sept heures du matin j'entrai
ans le havre avec mes deux chaloupes,
aissant le vaisseau sur ses amares à l'em-
ouchure du port, à six brasses en mor-
e-marée. Je fis monter de mes gens
ur les montagnes vers la côte Septen-
rionale, pour tâcher de découvrir le

Batchelour. Nous brûlâmes de l'herb
séche, afin qu'il pût en voir la fumée
Je sondai ce jour-là le havre en plusieur
endroits en basse marée, & trouvai qu'i
y a très-bon mouïllage pour les grand
vaisseaux, pourvû qu'ils ayent de bon
cables & de bonnes ancres. Nous exa
minâmes le rivage, & n'y trouvâme
point de bois & presque point d'eau frai
che. Sur les montagnes & sur des du
nes assez larges, il y a quelques bui
sons, & de l'herbe séche & longue, q
y croît en touffe; le terroir est grave
leux & aride, mais en quelques vallé
on trouve de la terre noire & sembla
ble à du terreau. Jusqu'alors nous ne v
mes ni hommes, ni feu, ni fumée. J
remarquai pourtant plusieurs endroi
où il y avoit eu du monde. Il en paroi
soit des traces derriere des buissons
sur de l'herbe qu'on avoit arrachée. O
voyoit aussi qu'on y avoit fait du feu
rôti des * *limpets* & des moules.
trouvai encore en ces endroits-là de
laine, des plumes, des os de bêtes
des éclats de pierres à feu. Je fûs e
suite sur une montagne, où le jour d'a
paravant j'avois élevé un pavillon &
j'avois mis des bracelets, & voyant q

* Espece de coquillage.

erſonne n'y avoit été, j'y laiſſai le tout. e ne vîs d'autres animaux que deux évres qui couroient ſur les montagnes. Nous employâmes la plus grande par- ie de la journée à examiner le havre, e ſorte que nous n'avançâmes qu'un nile & demi vers l'interieur du Païs. l croît dans les vallées entre les rochers uantité de pois ſauvages, qui ont des eüilles vertes & des fleurs bleüâtres, lu même goût que les feüilles des pois erds d'*Angleterre*, qui croiſſent parmi es vignes & qui y ſont entrélaſſez. On y trouve auſſi des herbes odoriférantes & fort vertes, qui reſſemblent à de l'yvroye. Les fleurs en ſont blanches & jaunes. Il y d'autres herbes vertes qui ſont comme la ſauge, mais qui croiſſent en touffes près de terre comme de la laituë. Ces herbes avec les feüilles de pois nous ſervirent de ſalade, & rafraîchirent ceux de mes gens qui commençoient d'être attaquez du ſcorbut. On y voit auſſi quantité de moules, & de *limpets* ſur les rochers. Il y a là une Iſle fort fréquentée des veaux marins & des oiſeaux de mer, & on y voit dans la riviere des plongeons auſſi gros que des canards, & divers autres oiſeaux gris & noirs. Ces oiſeaux de

mer couvent entre les rochers & dans les buissons. Je fus dans une de ces Isles, où j'en pris dans leurs nids autant que ma pinasse en pouvoit porter. Comme la nuit approchoit, & qu'il commençoit à faire beaucoup de vent, nous retournâmes à bord avec nôtre herbe, nos oiseaux, & tout ce qu'on pût ramasser pendant la journée. Je partagea également ce butin à l'équipage, & la portion des mousses fut même égale à la mienne ou à celle des matelots. Le soir il se leva un vent impetueux, le tems s'obscurcit fort au Sud-Oüest; mais peu après le vent tomba. Nous fîmes du feu toute la nuit à la poupe pour le *Batchelour*. Tout l'équipage mangea ce jour-là du veau marin & des Pingouins.

Je jugeai que ce havre seroit fort propre à donner le radoub à nôtre vaisseau; car le grand mât devoit être défuné, & il falloit mettre de nouvelles enfléchures aux haubans, & lester le vaisseau. Pendant ce tems-là nous pouvions nous flater de revoir le *Batchelour*, car du haut de ces montagnes la vûë porte fort loin en mer; de sorte que s'il eût fait voile près de cette côte, nous ne pouvions pas le manquer.

Nous trouvâmes deux sources d'eaux ouce, l'une dans une espece d'anse oignant le rivage, à demi mile en remontant la riviere ; l'autre dans une allée entre des rochers, à côté de endroit où le vaisseau avoit ancré, à n mile de la riviere, droit en venant le *Cooper-Bay*, dans la même vallée. Ces sources sont petites, & l'eau en est un peu somache, car dans les vallées arides le terroir est naturellement sallé. La terre & les rochers sont couverts de salpêtre comme d'un verglas. Je pénetrai deux miles au Nord-Oüest dans le Païs, qui est plein de hauteurs & aride, sans bois ni eau. On y voit des rochers escarpez & des vallées assez basses, mais arides, dont la terre est de la nature du salpêtre. On y trouve quelques buissons qui ont la feüille pareille à l'aubepine d'*Angleterre*. Les plus petits produisent de petites noix de galle, où on trouve une petite graine seiche, qui pique autant que le poivre : mais à cela près je ne vis point d'arbre. Le terroir en general est graveleux & sablonneux, & il n'y croît que quelques herbes brûlées. Je creusai dans plusieurs endroits, mais je ne trouvai que du sable mêlé de gra-

vier & de roche, ſans aucun ſigne d
metaux ou de mineraux, ni dans
terre ni dans des morceaux de roch
que j'examinai. Du haut des monta
gnes je portai la vûë fort loin dans l
païs, qui me parut tout rempli d
montagnes & de dunes, à peu prè
comme la terre de *Cornoüailles*. Ceu
qui n'y ſont pas accoûtumez, ont bie
de la peine à marcher dans ce ter
roir; mais pour moi je pouvois fair
plus de chemin en une heure que plu
ſieurs de mes gens en deux. Nous vî
mes ce jour-là neuf bêtes paiſſant. El
les reſſembloient à des daims, quoi-
qu'elles fuſſent plus hautes, qu'elle
euſſent le coup plus long, & qu'ils
n'euſſent point de cornes. Ils avoient
le dos rougeâtre, & le ventre & les
flancs blancs. Quand nous en fûmes à
la portée du fuſil, ils hennirent com-
me des chevaux, ſe répondant l'un à
l'autre, en prenant la fuite.

Le 1. *Mars* beau tems, mais froid,
au matin vent frais de Nord. Je fis
remplir les tonneaux aux ſources que
j'avois découvertes, & je plantai une
longue perche avec un linge blanc tout
au haut d'une montagne à un mile de
la mer, & là où il y avoit le plus d'ap-

arence que les naturels le puſſent ap-
ercevoir. Je laiſſai au même endroit
es bracelets, un miroir, un couteau,
n hameçon & une hache, pour exci-
er les habitans à ſe montrer; mais quoi-
ue j'euſſe rodé ſur les montagnes toute
'après midi, je ne découvris ni hom-
mes, ni feu, ni fumée. Je vis ſeule-
ment trois autruches, ſans pouvoir en
approcher aſſez pour leur tirer. Dès
qu'elles m'apperçûrent, elles s'enfuï-
rent. Je lâchai un chien après, qui
en coupa une, mais elle s'élança & ſe
ſauva vers les montagnes. Ces Autru-
ches ſont griſes & plus grandes qu'un
gros coq d'Inde d'*Angleterre*. Elles ne
peuvent voler, mais elles ont en re-
compenſe la vîteſſe des jambes. Dans
un lieu où les naturels avoient fait du
feu, je vis parmi l'herbe deux poignées
de laine d'*Eſpagne* rouge, fort fine. Je
la pris & lâchai le lévrier après trois
bêtes ſemblables à des daims, mais el-
les furent plus agiles que mon chien.
Comme la nuit approchoit je m'en re-
tournai à bord. A ſept heures du ſoir
le tems devint gris, & le vent frais au
Nord. Point de nouvelles encore du
Batchelour. A dix heures nous eûmes
de la pluye, & le vent ſe rangea au Sud-
Eſt.

Le 4. *Mars* beau tems au matin & vent d'Eſt. Je fus à terre, & la chaloupe fit de l'eau. Le reſte de l'équipage étoit occupé à mettre le navire en ſunin. A midi je pris les deux chaloupes & j'entrai dans le havre de * l'*Iſle des veaux marins*, avec quarante hommes, armez chacun d'une maſſue & d'un bâton. Etant à terre, nous chaſſâmes les veaux marins en troupes, nous les entourâmes, & en demi heure de tems nous en tuâmes quatre-cent. On les tuë en leur donnant un coup ſur la tête. Dès que nous les avions aſſommez, nous leur coupions la gorge, pour les ſaigner tandis qu'ils étoient encore chauds. Après en avoir rempli deux chaloupes, nous les portâmes ſur le rivage où j'avois fait une tente, & les étendîmes ſur les rochers, où la chaloupe les prit à la nuit. Les mâles, quand ils ſont vieux, ſont ordinairement auſſi grands qu'un veau, & reſſemblent du cou, du poil, de la tête, du muſeau, & du crin à un lion. La femelle reſſemble auſſi par devant à une lionne, excepté qu'elle eſt toute veluë & a le poil uni comme un cheval; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au

* *Seal-Iſland.*

erriere. Ils ſont fort difformes, le der-
ere leur va toûjours en rappetiſſant
uſqu'à deux nageoires, ou pieds fort
ourts, qu'ils ont à l'extrêmité du corps.
ls en ont deux autres à la poitrine,
e ſorte qu'ils peuvent marcher ſur
erre, & même grimper ſur des rochers
ſur des montagnes aſſez hautes. Ils
e plaiſent à coucher au Soleil & à dor-
nir ſur le rivage. Il y en a qui ont
lus de dix-huit pieds de long, & qui
ont gras & gros à proportion. Pour
eux qui n'ont que quatorze pieds de
ong, il y en a des milliers; mais le plus
ommuns n'en ont que cinq, & ſont fort
ras. Ils ouvrent toûjours la gueule,
& deux hommes ont aſſez de peine à en
uer un des gros avec un épieu, qui eſt
a meilleure arme dont on puiſſe ſe ſer-
vir en cette occaſion.

Le 5. *Mars* beau tems & vent frais de Sud-Oüeſt. Nous fûmes le matin à terre, pour écorcher des veaux marins que nous ſalâmes. La chair en eſt auſſi belle & auſſi blanche que celle d'agneau, & très-bonne à manger fraîche; mais elle eſt bien meilleure quand on l'a tenuë un peu dans le ſel. Tous ces veaux que nous apprêtâmes, étoient des plus jeunes, & qui tétoient

encore leurs meres. Dès qu'elles viennent à terre, elles bêlent, & les petits viennent auprès en bêlant comme des agneaux. Une vieille femelle en allaite quatre ou cinq, & chasse les autres petits qui s'approchent d'elle. D'où je juge qu'elles ont quatre ou cinq petits d'une ventrée. Les petits que nous tuâmes & mangeâmes étoient aussi gros qu'un chien de moyenne grandeur. Nous dégraissâmes les plus gros, & en fîmes de l'huile pour les lampes & pour les usages du vaisseau ; mais nous gardâmes pour la friture l'huile qu'on tire des jeunes. Mes gens la trouvoient aussi bonne que l'huile d'olive. Cela fut cause que la plûpart de mes gens ramassèrent des feüilles de pois verds & d'autres herbes, pour les manger en salade. Les uns les mangeoient cruës, les autres les faisoient boüillir.

Le 6. *Mars* vent forcé d'Oüest. Après avoir fait la priere, je m'en allai à terre, au Sud de la riviere, & fis huit miles dans le païs au Sud-Oüest quart sur Oüest, avec douze hommes armez. Mon premier Lieutenant fit neuf ou dix miles en remontant la riviere avec la chaloupe, pour voir s'il ne trouveroit point d'habitans de ce côté-là. Mon

second Lieutenant alla aussi vers le Nord avec dix de mes gens armez, pour découvrir quelques habitans & reconnoître le Païs. Je trouvai chemin faisant un de ces animaux faits comme des daims, qui étoit mort & encore entier. Le dos de cet animal étoit couvert d'une laine assez longue & de la couleur de rose sèche, sous le ventre il avoit de la laine blanche. Cet animal étoit de la grosseur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la tête, le museau & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, & une petite queuë touffuë & rougeâtre. C'étoit un mâle & qui n'avoit point de cornes, ni n'en avoit jamais eu. Je jugeai que c'étoit un mouton du *Perou*, que l'on appelle *Llamas* ou *Guanacos*. Je l'ouvris, pour chercher la pierre de *bezoard*, qu'on dit se trouver dans son estomac : mais je n'y trouvai point ce que je cherchois. J'avois ouï dire à des *Espagnols* des *Indes Occidentales*, qu'ils avoient trouvé le *bezoard* dans les *Guanacos* ; c'est ce qui me fit ouvrir cet animal, que je croi en être un. J'en trouvai plusieurs autres en troupes de dix, trente, & quarante. Ils henniſ-

sent, comme des chevaux, & se met
tent ensuite à courir. Je vis aussi net
autruches, mais elles ne me laisseren
jamais approcher à la portée du fusil. J
lâchai le lévrier après, mais elles cou
rurent plus vîte que le chien & ga
gnerent les montagnes. Nous vîme
aussi des renards, des chiens sauvage
& cinq ou six liévres, dont le lévrie
en prit un. Ils sont faits comme nos lié
vres d'*Angleterre*, excepté qu'ils sont plu
grands, & qu'au lieu d'une queuë il
ont un moignon de la longueur d'u
pouce & sans poil. Ils font des trou
en terre comme les lapins. On ne voi
point d'arbres là, à la reserve de quel
ques buissons qui ressemblent à l'aube
pine. Le terroir est aride, sablonneux
& graveleux, & on ne trouve par-tou
que des montagnes qui ne sont pas for
hautes, & qui ressemblent à des dunes.
Il ne s'y produit que de l'herbe. On
trouve dans les vallées de petits étangs
d'eau douce, qui s'y amasse lorsque
la neige se fond. J'y trouvai aussi des
endroits où il y avoit de l'eau que le
sel de la terre rend somache : mais
je n'y vis ni fruits ni herbes, & aussi
loin que la vûë pût porter de dessus une
montagne, il ne me parut aucune tra-

e d'habitans. En un mot je ne découvris que montagnes & valées. Je e vis d'oiseaux que des milans, qui sont omme ceux d'*Europe*, & de petits oiseaux qui ressemblent au moineau ou à a linote. Nous vîmes encore quelques nouches, de grosses abeilles, & quelques petits animaux sur l'herbe, marquetez de gris, & qui ont la figure d'un lezard; mais nous ne trouvâmes ni viperes, ni serpents, ni aucune bête venimeuse. Les chevaux, les vaches, & les moutons, &c. vivroient fort bien en ce Païs-là.

Comme il se faisoit tard nous revinmes sur nos pas, & il étoit nuit quand nous entrâmes dans la chaloupe. J'y trouvai mon Lieutenant qui avoit remonté la riviere; mais ceux qui étoient allez au Nord, n'étoient pas encore de retour. Les premiers trouverent cinq petits Islets, où il y avoit des veaux marins & des buissons. La riviere s'élargit en montant. Il y a plusieurs rochers, & sur le rivage des *Guanacos*, des autruches, & des liévres, mais point d'hommes, point de feu, ni de fumée: quoiqu'ils eussent vû des endroits où des personnes avoient été, car on y avoit fait du feu, & rôti des moûles & des *lim-*

pets. Ils ne découvrirent ni eau douce, ni bois, ni métaux, ni mineraux, & ne trouverent que montagnes & collines, où il y avoit quelque peu d'herbe. Ceux qui étoient allez au Nord, revinrent à bord à minuit, après avoir fait environ huit-miles en avançant dans les terres au Nord-Oüest, sans voir personne : mais ils trouverent des endroits où il y avoit eu du monde, qui avoit allumé du feu. Nos gens en firent aussi pour voir si quelqu'un viendroit, & ils y resterent assis fort long-tems, mais ils n'apperçûrent personne. Le Païs n'est, comme on voit, que montagnes ou collines, qui ne sont pas fort hautes, mais à peu-près comme des dunes, & semblables aux côtes d'*Yorkshire* aux environs de *Burlington*. L'herbe y est passablement bonne, le terroir graveleux & sablonneux, & il y a des chaînes de rochers. Nos gens virent comme moi des *Guanacos*, des autruches, des liévres, des milans, &c. mais ni fruit, ni graine, ni marque de mineral ou de métal. Je leur avois recommandé que par tout où ils trouveroient des mares, ils visent s'il n'y avoit point quelques grains d'or ou d'argent, car il s'en trouve en

s fortes d'écoulemens d'eaux; & d'ail-urs, à l'autre côté de ces terres, dont ous n'étions pas éloignez de deux-cens euës, on y trouve beaucoup d'or. On ouve auſſi dans les lieux où l'eau a oulé beaucoup de ſalpêtre attaché à la erre comme de la fleur de farine. Les achis qu'ils virent étoient auſſi ſalez ue de la ſaumure, ce qui ne provient ue de la terre.

Je vîs en cette côte des éperlans de ix-huit pouces de long, morts ſur le ivage; mais point d'huitres, ni d'écre-viſſes de mer ou de riviere, point de cancres, ni d'autres poiſſons à coquil-le, quoiqu'il puiſſe être que ces mers en ſoient fournies. Pendant que nous étions ſur le rivage, un veau marin pourſuivit un poiſſon auſſi gros qu'un maquereau, & ſemblable à un *mulet*: mais un de nos matelots prit le poiſſon & l'apprêta, lorſqu'il fut à bord. C'eſt un manger délicieux. Il faut qu'il y ait dans cet endroit une infinité de poiſ-ſons, pour nourrir tous les veaux ma-rins, les *pingouins*, & les autres oiſeaux qui ne vivent que de poiſſons, & qui néanmoins ſont tous extrêmement gras, quoiqu'ils ſoient ſans nombre, outre les autres animaux que nous ne remarquâ-

mes pas. Je vîs des veaux marins nâ
geant la tête hors de l'eau, avec un gro
poisson dans la gueule.

Le 13. *Mars* tems passable, vent frai
d'Oüest. L'air étoit froid au matin. J
pris la chaloupe & remontai la rivier
avec quatorze hommes armez; je pas
sai l'Isle où j'avois trouvé tant de bros
sailles, & pris quelques jours auparavant de petits oiseaux de mer. L'eau s'y élargit, & a près d'un mile du rivage septentrional au méridional. Cette largeur est de quatre miles; l'eau s'étrécit ensuite & tourne au Sud-Oüest. Dans ce détour il y a une Isle d'une hauteur médiocre & pleine de rochers, où l'on voit quelques petits buissons & un peu d'herbe. J'y passai & y trouvai un poteau de cinq pieds de long tout dressé, qui avoit fait partie d'un mât de navire. On y avoit cloüé une planche d'environ un pied en quarré. Un de mes matelots trouva au pied de ce poteau une plaque de plomb, avec cette inscription,

MDCXV.
EN SCHIP ENDE EEN JACHT
GENAEMT EENDRACHT
EN HOORN GEARRI-
VEERT DEN VIII. DE-
CEMBER. VERTOK-
KEN MET EEN
SCHIP D'EEN-
DRACHT DEN
X. JANUARY:
MDCXVI.

C. JACQUES LE MAIRE.
WILLEM CORNS SCHOUTE-
ARES CLASSEN.
JAN CORNS SCHOTS.
CLAES JANSSEN BAN.

Dans un trou du poteau il y avoit ne boëte de fer blanc, avec une longue heville fourrée dans le trou. La boëte enfermoit une feuïlle de papier écrit, nais ſi mangé de la rouïlle de la boëte, qu'il fut impoſſible d'y rien déchiffrer. Je gravai ſur une planche avec mon couteau le nom de nôtre vaiſſeau avec a date de l'année & du mois, & l'atta-chai au poteau. J'emportai la plaque de plomb, & nommai cette Iſle *l'Iſle*

de le Maire. Nous y trouvâmes plu
ſieurs morceaux de planches du débr
d'un vaiſſeau, qu'on avoit brûlé. L
mer avoit jetté ces debris vers l'Iſl
Je ne croi pas que les habitans du co
tinent y puiſſent paſſer. De-là je me
allai à l'autre rivage au Nord, & f
deux miles en avançant dans le Païs
On ne voit point d'arbres nulle part
mais beaucoup d'autruches & de *Gua*
nacos en pluſieurs endroits. Le terroire
bon & plein de marne. Les montagnes n
ſont pas trop hautes, & ce ſont plûtôt de
dunes couvertes d'herbe. Ayant creus
la valeur d'un pied en pluſieurs en
droits, je trouvai un fond ſablonneu
& aride, & enſuite de la marne. J
croi qu'on en pourroit faire de très-bon
nes terres labourables, ce terroir re
ſemblant fort à celui de la plaine d
Newv-market. Nous continuâmes à n
voir perſonne. Je cherchai dans le
mares & examinai des morceaux d
roche, mais je n'y trouvai pas la moin
dre marque d'or ou de mineral. Je re
vins dans la chaloupe, & après avoi
côtoyé le rivage quelque tems en re
montant, je grimpai ſur une montagn
aſſes roide pour découvrir le Païs. Su
le ſommet de cette montagne, qui ef

ine de rochers, Il y a de petits buiſ-
ns. Je vis de fort loin le cours de la
iere & le Païs tout couvert d'herbe.
n y trouve auſſi des marques de mar-
. Nous rentrâmes enfin dans nôtre
aloupe.

Il y a de ce côté-là pluſieurs petites
yes qui avancent un mile ou deux
ns les terres. Je traverſai au Sud-Eſt,
nous amarrâmes la chaloupe dans une
ces petites bayes près d'un fond, après
oi nous avançâmes trois miles à peu
ès dans les terres. Nous y vîmes
uantité de *Guanacos.* & d'autruches,
ue nous ne pûmes approcher d'aſſez
ès pour leur tirer. Nous vîmes pour
rs les traces de cinq hommes. Je les
eſurai à mon pied, & je les trouvai
un demi pouce plus larges & plus lon-
ues. Comme il ſe faiſoit tard, nous
éſolûmes de paſſer la nuit en cet en-
roit, & de nous y accommoder le mieux
ue nous pourrions avec de l'herbe, dont
ous fîmes nôtre lit; pendant que deux
e nos hommes faiſoient garde. La
uit fut froide, & le vent à l'Oüeſt.

Le 14. *Mars* beau tems, mais froid.
e matin au jour nous fîmes quatre mi-
es dans les terres au Sud-Oüeſt quart
ur Sud, ſans trouver d'eau douce. Nous

allumâmes du feu, mais cela ne no
ſervit de rien pour faire venir
monde. Nous vîmes des *Guanacos*, c
liévres, des renards, des chiens ſa
vages aſſez gros, & des chats gris ſe
blables aux nôtres. Nous prîmes ce jou
là un *Armadillo*, que nos chiens avoie
chaſſé dans un trou, car ces anima
ſe font des trous comme les lapi
Nous le déterrâmes bien-tôt; il étoit
la groſſeur d'un gros hériſſon, &
lui reſſemble pas mal. Cet animal po
te ſur ſon dos une écaille, dont il
couvre comme d'une cuiraſſe, en ſo
te que les chiens ne lui peuvent faire a
cun mal. Nous vîmes des rats en pl
ſieurs endroits, & un autre animal q
étoit noir, avec deux tâches blanch
ſur le dos. Nos chiens en tuerent deu
de ceux-ci. Nous vîmes auſſi des au
truches, quelques perdrix, & beaucou
de milans. Il n'y a là que hauteurs ſa
bois ni eau douce. Le terroir eſt d
gravier ſablonneux & couvert d'herbe
mais on n'y voit pas la moindre mar
que de mineral ni de métal. Nous re
tournâmes l'après midi à nôtre chalou
pe, & traversâmes une petite baye d
deux miles de long; qui eſt à ſec en
morte marée, & qui n'a pas plus de
trente

rente pieds de largeur. Elle forme une
ſle aſſez agréable & d'une hauteur
médiocre, unie au haut, & toute cou-
erte d'herbe, mais ſans bois ni eau
ouce. La plus grande partie de cette
ſle eſt un terroir ſablonneux & plein
e marne. Elle a deux miles de lon-
ueur & demi mile de largeur. Nous
vîmes plus de vingt lievres. Je la
ommai * *l'Iſle des Lievres.* Elle eſt
rès de la côte au Sud. Après avoir
it huit miles en montant la riviere,
ous revînmes à bord. Le ſoir l'air fut
oid. Il fit un vent forcé d'Oüeſt. Vers
e matin il ſe rangea au Nord. Je
'apperçûs ni *Indiens* ni canots en ces
uartiers.

Le 24. *Mars* tems de mer & vent
'Oüeſt. Nous fîmes toutes les diſ-
oſitions néceſſaires pour partir. J'al-
i à terre vers la côte méridionale à
n rocher en pointe qui s'éleve au-
eſſus d'une petite montagne ronde. On
iroit qu'il y a été bâti, on voit une
ente au haut auſſi grande en toute ſa
irconférence qu'une pipe de vin. Ce
ocher a près de quarante pieds de
auteur. Tout autour il y a d'autres
etites pieces de rochers. Ne voyant

* *Hare Iſland.*

plus rien qui fut digne de remarque
je revins à bord. Le bois qu'il y
aux environs de cette côte ne feroi
pas seulement le manche d'une hache
mais il y a des buissons qui peuven
servir de chauffage en mer. Avan
la nuit tout fut à bord, & le vais
seau appareillé pour faire voile le len
demain.

L'eau douce est fort rare au *Port De
sire*. Les endroits où j'allai cherche
de l'eau sont de petites sources, où j
remplis près de quarante tonnes. L
premiere source est au Nord, en en
trant dans ce havre, à un demi mil
avant dans les terres vers une vallée
Elle est au Nord-Nord-Oüest du plu
bas rocher. Celle que nous nommâ
mes *Peckets-Well*, est à un mile en re
montant la riviere, à la portée du trai
de l'eau salée. Dans les vallées de ce
côtes il y a de l'herbe fort verte &
fort douce, & quantité de poix sauva
ges. Il y a aussi de petites noix de
galle, qui croissent dans les buissons
mais non pas en quantité. On peu
y faire du sel; car j'en ramassai beau
coup de bon sur le rivage & sur les ro
chers.

Le 25. *Mars*; Je dis à mon équipa-

, Messieurs, *Vous étes témoins qu'aujourd'hui je prends possession de cette côte*, Port Désiré, *& de tout le Pays des deux côtez, pour Sa Majesté* Charles *econd, Roi de la* Grande Bretagne, *& ur ses héritiers. Vive le Roi.* Après la je fis tirer trois coups de canon.

Le 26. *Mars*, vent forcé d'Oüest, je s voile au Nord. Au matin à six heures, lors que le Soleil parut sur l'Horizon à l'Orient, la Lune se coucha us l'Horizon à l'Occident, après s'être éclipsée à *Londres* à onze heures ix minutes avant midi, & ici à six eures & plus de trente minutes. Ce fait quatre heures quarante minutes e difference entre le Méridien de *Londres*, & le Méridien du *Cap Blanc*. Ce ap est à 47. dégrez 20. minutes de titude méridionale au Sud-Est de l'*Amerique*. Je vîs cette éclipse au Sudst de l'*Amerique* à 70. dégrez de longitude à l'Oüest du Méridien de *Londres*, iais je ne pûs voir l'éclipse entiere, arce que le ciel étoit couvert. Suiant mon calcul le *Cap Blanc* est à 69. égrez 16. minutes de longitude à Oüest du Méridien de *Londres*. Si la une n'eut pas été couverte de nuages,

j'aurois pû marquer plus exactemen
la longitude, quoique je croye mon ca
cul juſte.

Le *Cap Blanc* eſt donc à 47. dégrez 2
minutes de latitude au Sud, & à 61. d
grez 56. minutes de longitude à l'Oüe
du *Lezard*. Diſtance Méridienne
l'Oüeſt 1014. lieuës, 1. mile $\frac{6}{10}$. du *L*
zard.

Le *Port Déſiré* en *Amerique*, eſt à 4
dégrez 48. minutes de latitude Mér
dionale, & à 61. dégrez 57. minut
de longitude à l'Oüeſt du *Lezard*. Di
tance méridienne Oüeſt 1015. lieuës,
miles $\frac{6}{10}$ du *Lezard*.

L'Iſle des *Pingouins*, à 47. dégrez 5
minutes de latitude au Sud, & à 6
dégrez 57. minutes de longitude à l'Oüe
du *Lezard*. Diſtance Méridienne Oüe
1014. lieuës, 2. miles du *Lezard*.
trouvai 17. dégrez 30. minutes de v
riation de l'aiman à l'Eſt.

Le 1. *Avril* le *Sweepſtakes* ſilla à
hauteur de la * *Baye des veaux marin*
à 48. dégrez 10. minutes de latitude d
Sud, ſur la côte des *Patagons*. Le
Avril beau tems, & vent frais de Nor
Nord-Oüeſt. Dès qu'il fut jour nou

* *Seals-Bay*.

ortâmes toutes les voiles au Sud-Sud-üeſt, & Sud quart ſur Oüeſt ſuivant ue la côte couroit. Nous ſillâmes ſur ngt braſſes d'eau, & trouvâmes un nd de ſable noir à trois lieuës de la cô-. A neuf heures du matin j'apperçûs nôtre Oüeſt un Iſlet uni, à une lieuë u continent, à 48. dégrez 40. minu-s de latitude du Sud. La terre qui i fait face eſt élevée & remplie de autes montagnes, dont les cimes ſont ndes. A deux lieuës plus loin vers le ud, la terre eſt baſſe & comme une laine, avec une pointe du côté de la er; mais le rivage vis-à-vis de l'Iſle t plein de rochers. Nous étions à deux euës à l'Eſt de cette petite Iſle, & je ouvai vingt-trois braſſes ſur un fond ſable noir. Je m'approchai juſqu'à nq miles de la côte. De cette Iſle au *ort S. Julien* nous ſillâmes la ſonde à main, ſur dix-huit ou vingt braſſes, nd de ſable fin & noir. La terre eſt aſſe & fait un enfoncement. Le ri-age eſt en pointe & parſemé de ro-hers. Cette pointe a quatre lieuës de ng. Lors qu'on a fait une lieuë au ud de la petite Iſle, le rivage court ud-Sud-Oüeſt & Nord-Nord-Eſt. A extremité méridionale de cette pointe

du côté de la terre, il y a de haute
collines, mais du côté de la mer il y
un rocher blanc & escarpé d'une hau
teur mediocre, où il paroît de loin com
me une grande bande noire. Au-del
du rocher la montagne va en rond ju
qu'au sommet, & il y a quelques pe
tits buissons noirs à côté. Pour des ar
bres on n'y en voit point. C'est-
qu'est le *Port St. Julien*. L'embouchu
est au milieu de la baye, mais on n
peut pas la découvrir de la mer, par
que les deux pointes en cachent l'en
trée. On est obligé d'y envoyer
chaloupe en morte-marée pour reco
noître le havre. La terre qui fait f
ce au *Port St. Julien* à l'Oüest, est élev
& pleine de montagnes rondes, do
les sommets sont en forme de pains
sucre. C'est l'endroit le plus élevé q
j'aye vû dans toute la côte. La ter
au Sud me parut unie & sans hauteur
aussi loin que je pûs porter la vû
L'Après-midi calme. Je jettai l'anc
dans la baye devant *St. Julien* sur dou
brasses, à deux lieuës de l'embouchu
du Port, qui me demeura à l'Oüe
Sud-Oüest. J'envoyai la chaloupe po
le reconnoître, & voir si le *Batchelo*
y seroit entré. La chaloupe revint

ix heures du soir & mon Lieutenant ne dit, que le havre étoit très-bon & qu'un vaisseau plus grand que le nôtre pouvoit y moüiller en sûreté : mais il ne vit point nôtre flute, ni aucuns indices qui montrassent qu'elle y eut touché ; Je desespérai pour lors de la revoir, mais non pas de réüssir dans mon voyage, bien que mon équipage ne fut pas dans les mêmes sentimens que moi. Il trouvoit qu'étans seuls, ayant à naviguer dans une mer orageuse, & à courir des côtes inconnuës, il y auroit trop de danger à poursuivre ce dessein, sans aucun secours à esperer, en cas que nous vinssions à toucher sur quelque rocher. Mais je bannis bien-tôt cette crainte, en leur représentant les richesses du Païs, & comment le fameux *Drake* avoit fait lui seul avec son vaisseau le tour du Monde, en un tems où les gens de mer n'étoient que des ignorans, en comparaison des mariniers qui avoient couru ces mers après lui ; qu'ainsi nous n'avions rien à craindre, ni lieu de douter du succès de nôtre voyage, pourvû que nous voulussions nous aider nous-mêmes ; que cette entreprise n'exposoit personne à de plus grands dangers que ceux où je m'ex-

posois moi-même, &c. La nuit ayan
été pris de calme nous demeurâmes à
l'ancre. La marée n'étoit pas forte à
l'endroit où j'avois jetté l'ancre, & la
mer y réfouloit de trois braſſes perpen-
diculaires. Il y a près de neuf lieuës de
la petite Iſle à *St. Julien*. Sud-Sud-Oüeſt
& Nord-Nord-Eſt, eſt le giſement de
la côte.

L'embouchure du *Port Saint Julien* eſt
à 49. dégrez 10. minutes de latitude du
Sud, & à 63. dégrez 10. minutes de
longitude du *Lezard*. Diſtance méri-
dienne 1030. lieuës à l'Oüeſt du *Lezard*.
Par la hauteur que je pris, l'aiman
ſe trouva varier 16. dégrez 10. minutes
à l'Eſt.

Le 13. *Avril* beau tems, mais froid
& à la gelée. Vent frais d'Oüeſt : point
de nouvelles de la flute. Je fûs à terre
& fis jetter la ſeine vers l'Eſt. Au
commencement du flot nous prîmes cinq
cent poiſſons, auſſi gros que des mulets.
Auſſi leur reſſembloient-ils. Ils ſont
gris & ont beaucoup d'écailles. Il y en
a d'auſſi longs que la jambe d'un hom-
me. Nous les prîmes tous en quatre
ou cinq heures, je retournai enſuite à
bord & les diſtribuai à l'équipage. Il y a
beaucoup de moules attachez aux ro-

hers, & d'huitres sur le rivage & dans des veines de rochers : mais il n'y a presque rien dans ces coquilles. Cette nuit-là vent frais d'Oüest.

Le 18. *Avril* vent frais de Sud-Oüest. L'air étoit froid, il tomba un peu de neige au matin, l'hyver commençant à se faire sentir & les orages devenant frequents, je jugeai qu'il étoit impossible de tenir la côte dans le détroit ; car le vent étoit toûjours Oüest & Sud-Oüest, avec des grains si violents, qu'il auroit chassé le vaisseau de la côte. Ce même jour j'ordonnai au pourvoieur de donner de l'eau de vie à tout l'équipage, à raison d'une † quarte par homme chaque semaine. Nous trouvâmes encore assez de bois à terre pour en remplir la chaloupe, & pour nous en chauffer à bord. La nuit il fit un vent impetueux de Sud-Oüest. Je fis distribuer à l'équipage du veau marin salé & des pingouins pour leur portion ordinaire. Cette viande n'a pas méchant goût, au contraire elle est très-saine, & se conserve long-tems dans le sel.

Le 22. *Avril*, vent frais de Sud-

† *Mesure* d'Angleterre *qui est à peu prés la pinte de* Paris.

Oüeſt, l'air froid. Je fus le matin à terre au Nord-Oüeſt avec vingt hommes, au marais ſalant, qui a bien deux miles de long, & ſur lequel il y a deux pouces d'épaiſſeur d'un ſel fort blanc & très-bon, qu'on prendroit de loin pour un pavé bien uni. Dans le mois de *Février* il y a aſſez de ſel pour en charger un grand nombre de vaiſſeaux. Nous en remplîmes deux ſacs & en tirâmes près de deux tonnes de deſſous l'eau, car la pluye & le mauvais tems commençoient à le faire fondre. Vers le ſoir nous retournâmes à bord, & y portâmes aſſez de ſel pour en remplir un poinçon. Ce ſel étoit en pain, fort agréable à l'odorat & au palais, & plus blanc que celui de *France*. Je vis quelques *Guanaços* & des autruches. Les montagnes & les vallées ſont arides, quoiqu'il y ait de l'herbe, & même les plus hautes de ces montagnes étoient couvertes de neige. Quoi que nous ne viſſions perſonne, nous trouvâmes en pluſieurs endroits des marques de feu, & que des gens avoient été couchez à l'abri d'un buiſſon : mais nous ne vîmes ni arbre, ni fruit, ni mineraux, ni métaux.

Le 27. *Avril*, tems couvert & peu

le vent. Il geloit si fort que la glace pouvoit porter un homme.

Le 28. *Avril*, vent frais d'Oüest quart sur Sud-Oüest, & tems de gelée. Nous démâtâmes nos mâts & serrâmes nos agrêts, dans l'intention de passer le détroit; car les vents toûjours Oüest étoient si violents, & les nuits si longues & si froides, que ce trajet auroit été impraticable en hyver. Je trouvai l'ancrage bon dans ce port, & beaucoup de gibier & d'oiseaux. Au printems je comptois d'être en état de faire voiles au Sud, ayant alors la belle saison, les jours longs & les nuits courtes. Le soir le vent se mit au Nord-Est, & il plut. La nuit il fit une terrible tempête : la chaloupe enfonça à l'arriere du navire & perdit ses avirons. Le vent tomba le lendemain & se rangea à l'Oüest.

Le 6. *Mai*, vent frais d'Oüest-Nord-Oüest. J'allai à terre au Nord-Oüest avec trente hommes, & fis sept ou huit miles en montant les montagnes, sans voir personne. Le Païs est generalement rempli de grandes dunes couvertes d'herbe. Sur le sommet des montagnes & dans le fond, on trouve de grandes écailles d'huitres, qui sont

dans les veines de la terre, sur les ro-chers, & sur le penchant des monta-gnes. Ce sont les plus grandes écail-les d'huitre que j'aye jamais vûës: car les unes étoient de six pouces de lar-ge, les autres de sept. Cependant on ne trouve pas une huitre dans le havre & je conclus qu'elles sont là depuis le commencement du monde. Nous ne vîmes pas la moindre marque de mine-ral ou de métal, ni aucun arbre; mais nous trouvâmes une bonne source d'eau douce dans les montagnes, & plusieurs marais salants à six-miles dans le Païs, formez par le sel de la terre. Nous vîmes aussi des autruches, des *Guana-cos*, & un renard. Nous fîmes du feu sur le sommet de la plus haute mon-tagne, mais personne ne répondit au signal. Nous nous en retournâmes donc à bord fort fatiguez. Quelques-uns de mes gens allerent encore chercher du sel. La nuit il fit beau.

Le 13. *Mai*, tems passable, vent frais d'Oüest-Sud-Oüest. Nous allâmes cher-cher du sel. M. *Jean Wood*, volontai-re sur mon bord, se promenant dans l'*Isle de Justice*, trouva trois petits mor-ceaux d'or enfermez entre deux écail-les de moules, qui étoient attachées

une corde de boyau verte. Cela pouoit valoir environ deux *Shellingh d'Anleterre*, & sembloit avoir été battu au arteau.

Le 6. *Juin*, tems couvert & froid, ent frais de Sud-Oüest. J'allai à terre avec seize hommes & m'avançai dix iles à l'Oüest dans le Païs. Les monagnes étoient couvertes de neige, & faisoit fort froid. Nous ne poussâmes as plus loin à cause de la neige, & air étoit si froid, que nous ne pouions rester un moment couchez à terre. Nous ne vîmes à perte de vûë que montagne sur montagne, sans arbres, ois, ni buissons. Les sommets de ces montagnes sont unis, il en coule de eau douce en plusieurs endroits; mais e n'est que de la neige fonduë: car quand l'eau cesse de couler, c'est qu'il 'y a plus de neige. Je vis des *Guaacos* & des autruches, mais point d'haitans: Bien que près du rivage nous eussions trouvé des endroits, où il y avoit eu des gens couchez & quelques autres où ils avoient tué & mangé des *Guanacos* & des Autruches, & où ils avoient fait du feu. Je n'ai pas remarqué qu'ils rotissent ce qu'ils mangent, car je ne vis que de la chair crûë &

& des os rongez. Je m'imagine que l
feu qu'ils font n'eſt que pour réche
chauffer les doigts à leurs enfans. J
ramaſſai quelques poignées de laine d
Guanaco, que je trouvai dans cet en
droit-là. Il n'y a point de doute qu
ces Sauvages ne nous viſſent : mais il
ne voulurent pas s'approcher de nous
ni en être vûs. La vie qu'ils menen
eſt plus miſerable que celle des bête
ſauvages, & ils doivent ſe trouve
quelquefois dans une extréme miſere
n'y ayant dans tous les endroits que j
parcourus, ni fruit, ni racine, ni her
be, le terroir étant aride, graveleu
& ſablonneux. On trouve en pluſieur
endroits de la marne, en creuſant en
viron deux pieds. Pour l'herbe, ell
eſt ſéche & croît en touffes épaiſſes
mais gueres hautes, & dans les val
lées le terroir eſt fort nitreux. Nou
vîmes des autruches, mais nulle mar
que de métal ou de mineral, quoique
nous euſſions foüillé preſque tous les en
droits où nous avions paſſé.

Le 7. *Juin*, tems couvert & vent
frais de Nord-Eſt quart ſur Eſt. Nou
velle Lune, & vers le ſoir beau tems,
mais froid. Nous découvrîmes diſtinc
tement les étoiles qui ſont près du *Pôle*

Antarctique. Quelques-unes des plus petites étoiles de la petite *Hydre* ſont près du Pôle. Je remarquai auſſi pluſieurs étoiles près du Pôle, propres à faire des obſervations, & qui ſont de la premiere & de la ſeconde grandeur : entr'autres l'étoile au Sud de l'*Ariadne*, celle qui eſt à la tête de l'*Hydre*, celle qui eſt dans l'œil du *Pan*; les étoiles qui ſont à la *Serpe de Tucan*, & celles qui ſont ſa *cuiſſe & à ſon dos*; les étoiles qui ſont *à la tête, à l'aile & au corps de Grus*. Mais les plus grandes ſont celles du premier pied du *Centaure*, & la *Croiſade*. Les autres étoiles ſont de la troiſiéme, de la quatriéme & de la cinquiéme grandeur. Nous remarquâmes auſſi les deux *nuages* fort diſtinctement, & la petite nuë noire dans laquelle eſt le pied de la *Croiſade*, & qui ſe voit toûjours à plein, lors que la *Croiſade* eſt ſur l'Horizon, comme elle y eſt auſſi toûjours dans ces latitudes-ci. Le Ciel de cette partie de l'Hémiſphere méridionale ne differe point de celui de l'Hémiſphere ſeptentrionale; mais il n'y a point d'étoiles propres à faire des obſervations, qu'à dix-huit dégrez du Pôle, & il n'y a point non plus d'étoile Polaire, comme celle qui eſt à la queuë de la petite *Ourſe* au Nord.

Il fit froid ce soir-là, mais c'étoi un tems sain pour ceux qui aiment être toûjours en action. Pour moi j ne trouvai point le froid insupporta ble, mais j'eus pendant ce tems-là u appetit extraordinaire, & je mangea du renard & du milan avec autant d plaisir que si ç'eût été du mouton. Tou ce que nous pouvions tuër, nous l mangions, & le trouvions bon. Per sonne ne fut malade. Les jeunes gen d'un tempérament fort & vigoureu sont propres pour ce climat, car l'ai y est sec & excite l'appetit, mais o a peine à trouver de quoi manger. Le autruches de ce Païs-là sont beaucou moins grosses que celles de *Barbarie*, & different de ces dernieres en couleur & en plumage. Elles sont grises sur l dos, & blanches sous le ventre, mais la plume ne peut servir à rien. Elles ont de longues jambes & de petites aîles, & ne volent pas; un long cou, une petite tête, & le bec à peu près comme une oye.

Du reste elles ressemblent à un gros coq-d'inde, & c'est un manger sec, mais assez bon. Le soir je m'en retournai à bord, il fit un vent frais d'Oüest.

Le 22. *Juin*, vent forcé d'Oüest-Oüest-Nord-Oüest, j'allai à terre à ſt, & je ne trouvai perſonne ; mais . *Jean Wood*, étant allé vers l'Oüeſt ec trois hommes armez, après avoir it environ quatre miles à l'Oüeſt-ord-Oüeſt, vit ſur une montagne pt *Indiens* qui faiſoient grand bruit, en même tems ſigne de s'en retour-r à bord. Nos gens voulant mon-r la montagne, pour les aborder, ois de ces *Indiens* vinrent à quelque ſtance au devant d'eux l'arc & les éches à la main, une peau ſur leurs aules, une autre ſur la tête, & aux eds des morceaux de peau, qui leur rvoient de ſouliers. Le reſte du corps oit nud. Ils avoient le viſage peint e rouge & de blanc. Ces Sauvages e voulurent jamais s'approcher aſſez, our que nos gens pûſſent les toucher ; ais à meſure que nos gens s'avan-oient, ils reculoient en leur faiſant gne de retourner vers le vaiſſeau, par-nt un jargon incomprehenſible, & épetant ſouvent ce mot *Ozſe*, *Ozſe*. ls ont un langage rude & parlent fort u goſier : cependant ils reçûrent tout e qu'on leur jetta à terre. M. *Wood* ur donna un couteau, un morceau de

toile, une cravate, & une bouteil
d'eau de vie, dont ils ne voulure
pas gouter. Il ne pût appercevoir qu'i
portaſſent des bracelets, ni qu'ils eu
ſent autre choſe ſur eux que des peau
Ces Sauvages étoient d'une taille m
diocre, & bien-faits, bazanez, d'un
couleur olivâtre, ayant des cheveu
noirs, qui n'étoient pas des plus long
Ils paroiſſoient fort farouches, & ne t
moignoient pas le moindre reſſentimen
de ce qu'on leur donnoit, ni ne pre
noient garde à quoi que ce ſoit. L
reſte de leur troupe s'étoit arrêté ſur l
montagne. Il faut qu'ils ſoient extré
mement endurcis au froid, car ils n'a
voient rien de couvert que la moiti
de leurs corps. M. *Wood* étoit plus gran
qu'aucun d'eux, & jugeoit que le plu
âgé des trois pouvoit avoir environ qua
rante ans, & les autres trente. Il
paroiſſoient auſſi fort craintifs, car il
s'enfuirent dès qu'ils en pûrent trou
ver l'occaſion. M. *Wood* étant reven
à bord me fit rapport de ce qu'i
avoit vû. La nuit nous vîmes du feu
ſur les montagnes, & il fit un vent im
petueux d'Oüeſt. Les *Indiens* de M.
Wood avoient de petits chiens avec eux,
& ils ne ſe ſeroient jamais approche

nos gens, si le hazard ne les eut it rencontrer dans ces montagnes & ans ces vallées. Il faut que ces Sauages ayant été informez des cruautez es *Espagnols*, n'osassent pas se fier à ous.

Le 2. *Juillet*, vent frais d'Oüest. tant allez à terre ce jour-là vers l'Est, ous prîmes un grand *Guanaco*. Je l'éentrai d'abord & cherchai dans son stomac la pierre de *Besoard*, mais je n'y rouvai rien. Je rodai de côté & d'aure sans trouver personne, mais je vis ourtant un endroit, où l'on avoit fait & verni des vaisseaux de terre, & dont l étoit resté quelques pieces. Je retourai le soir à bord.

Le 3. *Juillet*, vent de Sud & tems couvert. Le *Guanaco* que nous avions pris le jour précédent & mis en quartiers, pesoit deux cens cinquante livres. Il y en eut assez pour nourrir tout l'équipage pendant un jour, & nous trouvâmes que c'étoit un très-bon manger.

Le 12. *Juillet*, tems couvert, & petit vent de Nord quart sur Nord-Oüest. Je montai sur le Cap du Havre sans voir personne; mais je découvris dans la terre une veine qui paroissoit du talc

pourri. J'en pris un peu, & ne trouvai pas que cette espece de mineral fut propre à rien. Je creusai dans le rocher sans y rencontrer quoique ce soit de remarquable. Je vis en deux endroits les debris pouris d'un vaisseau, & je remarquai aussi que les plus grands buissons avoient été abbatus, (vraisemblablement par des Chrétiens,). J'y trouvai des assiétes de bois, un morceau de bouchon de liége, & un morceau d'une vieille rame; ce qui me fit conjecturer qu'il y avoit eu là des Europeans. Je restai la nuit à terre.

Le 31. *Juillet*, beau tems & vent frais de Sud-Oüest. Il faisoit aussi froid alors qu'au milieu de l'hyver en *Angleterre*, & l'air étoit même plus piquant & plus sec qu'en nôtre Païs. Douze de mes gens, que je n'avois jamais pû obliger à se donner du mouvement, se trouverent tellement saisis du froid, que leurs jambes en furent percluses & leurs cuisses pleines de taches noires; le froid leur ayant presque glacé le sang, sans que les fomentations, & autres remedes qu'on leur appliqua, pussent leur procurer du soulagement. Ceux qui agissoient se portoient aussi bien qu'il fût possible de se porter.

Le 2. *Août*, tems couvert & froid, ent frais de Sud-Oüeſt. Nous com-encâmes à mettre le navire en funin, vîmes plus de cent *Guanacos* en trou-s près du rivage; mais mon lévrier ant boiteux, je ne pûs le lâcher après s animaux. Nous vîmes auſſi des au-uches, des pluviers verds ſur le riva-, & quelques cignes. Ces derniers, i ne ſont pas ſi gros que les nôtres, nt blancs, hormis la tête, la moitié cou, & les jambes qui ſont noires. ous appercûmes encore des oyes blan-es faites comme celles d'*Europe*. Les es ſauvages ſont, les unes blanches, s autres noires & griſes. Les canards les ſarcelles ſont griſes.

Le 16. *Août*, tems couvert & vent ais d'Oüeſt quart ſur Nord-Oüeſt. envoyai la chaloupe pour faire de au à un ruiſſeau à l'Eſt. Mes gens ant vû dans cet endroit là des *Indiens* rriere un buiſſon, voulurent s'en pprocher, mais ceux-ci prirent la fui-, & laiſſerent un paquet de peaux ans le buiſſon. On ne voulut pas leur onner ſujet de crainte, & l'on ne les ourſuivit point à cauſe de cela, mais n leur fit ſigne de revenir. Ces Sau-ages ne voulurent jamais écouter nos

gens, ni s'arrêter. Ils étoient d'un
taille médiocre. Mes gens porterent
bord le paquet de ces *Indiens*, & en
menerent avec eux deux chiens meti
qu'ils avoient trouvé attachez enſem
ble. Ayant ouvert le paquet, j'y v
pluſieurs ſachets de peaux remplis d
terre rouge & blanche, & d'autre
choſes dont il ſe barboüillent. Je foüil
lai exactement tout le paquet, pou
voir s'il n'y auroit pas des grains d'or
mais je n'y trouvai que des pierres
feu, des pointes de fléches, des bra
celets faits de coquilles, de petits mor
ceaux de bois, des courroyes cordon
nées, des fléches, des coquilles de mou
les & d'*Armadillo*, & une petite poin
te de clou au bout d'un petit-bois e
forme de poinçon. Les peaux étoien
des peaux de veaux marins & de *Gua
nacos*, couſuës enſemble avec de peti
tes cordes de boyaux, qui étoient tou
tes fort vieilles, pleines de trous, &
qui ſentoient fort la graiſſe. Il y avoi
outre cela dans ce paquet des morceaux
de cailloux attachez avec ces boyaux
verds dans les fentes de quelques bâ-
tons. Ils ſe ſervent des cailloux pour
aiguiſer les pointes de leurs fléches, &
de ces morceaux de bois qu'ils emploïen

battre du feu. Voilà tout ce qu'il y oit dans ce paquet, qui étoit atta- é avec des courroies de cuir entrela- es les unes dans les autres en forme cordes; & les chiens étoient auſſi achez avec une pareille courroye. es coquilles de moules leur ſervent couteaux. - Après avoir tout exami- , je raccommodai le paquet & l'at- hai comme il l'étoit auparavant. urs chiens reſſemblent fort à ceux *Eſpagne*, & ſont aſſez gros, & fort niliers; car ils ſe laiſſoient toucher tout le monde. Leur couleur eſt turellement griſe, mais on les avoit ints de rouge, & du reſte ils étoient ne maigreur épouvantable. Avec le quet il y avoit deux bâtons de qua- pieds de long, qui étoient des ro- aux durs & pleins de nœuds. Je portai le lendemain avec moi à rre.

Le 30. *Août*, tems couvert, broüil- ds au matin, & vent de Nord. Nous archâmes près de vingt mile à Oüeſt, & trouvâmes un Païs aride, il y avoit de l'herbe, & en quel- és endroits des buiſſons ſemblables à s épines; des montagnes hautes & grand nombre, dont les ſommets

étoient couverts de neige ; mais poi
d'arbres ni de bois. Il y a un petit ru
ſeau d'eau douce qui coule de ces mo
tagnes ; mais on ne voit point de fr
aux environs. Sur le bord du ruiſſe
il y a quantité de joncs, & de l'he
be verte, une entr'autres qui pique
échaufe le palais. Ce ruiſſeau eſt fr
quenté des ſarcelles & d'autres oiſea
aquatiques. Voilà tout ce que j'y r
marquai. On trouve dans le Païs pl
ſieurs étangs d'un aſſez grande étendu
dont l'eau eſt ſalée. Nous vîmes enc
re des oiſeaux ſemblables à des héron
mais qui étoient rouges, & dans l
vallées des troupes de cent *Guanacos*
la fois, & une vingtaine d'autruche
quelques liévres & des perdrix, q
ſont plus groſſes & plus griſes que l
nôtres, quelques bécaſſines & de p
tits oiſeaux, quantité de roitelet
pluſieurs milans, de petits faucon
des hibous, deux renards, un chie
ſauvage, & pluſieurs oyes ſauvage
Nous prîmes auſſi deux *Armadillo*
Autant que nôtre vûë, pût s'étendr
nous ne découvrîmes que des colline
qui alloient en rond juſqu'au ſomme
& des vallées où l'on a beaucoup d
peine à marcher. Le terroir eſt grave
leux

eux, ſablonneux & un peu nitreux. L'herbe eſt ſéche, mais en quelques endroits elle eſt longue, en d'autres courte. Nous trouvâmes de la terre rouge, dont les *Indiens* ſe ſervent pour ſe peindre, & vîmes des traces d'hommes, & des endroits où ils avoient tué des *Guanacos* & fait du feu, ce qui paroiſſoit à la laine de *Guanaco* que j'y ramaſſai. Il y avoit auſſi-là des os & des plumes d'autruches, avec deux cranes d'hommes fort nets, & à peu près de la groſſeur de ceux des *Europeans*. Les dents en étoient belles & bien arrangées. Un de ces cranes étoit applé. On pourroit conjecturer de là que ce Païs eſt habité par des Antropophages; mais je ne le croi pas, & je m'imagine plûtôt qu'ils ſe font la guerre entr'eux; car il y a fort peu d'habitans pour un Païs d'une ſi vaſte étenduë, & ils ont ſuffiſamment de quoi ſe nourrir. Cette terre eſt en general bonne & fournie de bons pâturages pour toutes ſortes de beſtiaux. Les montagnes ne ſont pas trop hautes, il n'y manque que du bois pour bâtir. S'il y en avoit, ce Païs ſeroit peut-être auſſi bon qu'aucun autre en *Amerique*, & d'ailleurs il eſt fort ſain. L'après

midi il plut & il fit un grand broüillard
en ſorte que nous ne ſçavions de quel
côté nous devions aller, quoique nous
euſſions la bouſſole avec nous, ſans
laquelle il eut été impoſſible de mar-
cher, & de s'empêcher de s'égarer
tout moment : outre qu'on n'y voit que
grandes plaines & colines. Etant fort
moüillez & ayant froid, nous nous ar-
rêtâmes auprès de quelques buiſſons
où nous fimes du feu pour nous ſécher
après quoi nous y reſtâmes toute la
nuit, ſans voir ni entendre quoi que ce
ſoit.

Le 1. *Septembre*, tems couvert &
gelée blanche, vent frais de Nord
de ſorte qu'il nous fut impoſſible de
mettre à la voile. Nous eſſayâmes
de pêcher, mais nous ne pûmes rien
prendre, parceque l'eau étoit trop froi-
de. J'allai à terre, & avançai vingt-
cinq miles dans le Païs à l'Oüeſt-Nord-
Oüeſt de l'embouchure du havre, où
je ne vis rien de plus que ce que j'ai
déja rapporté, excepté quelques petits
animaux qui reſſemblent à des Lezards
& qui courent ſur l'herbe, quelques
vers de terre, des chenilles & d'autres
inſectes, mais en petite quantité. Dans
tout le Païs que je parcourus, je ne

découvris ni serpent, ni bête venimeuse, ni bête feroce, ni rien enfin qui puisse incommoder les habitans, si ce n'est le froid & la faim. C'est un Païs capable de contenir un grand nombre d'habitans, & qui promet de grands avantages à ceux qui voudront venir s'y établir ; car tout ce qui croît en *Europe* y viendroit fort à souhait, & les bestiaux y trouveroient à paître en abondance.

Le 16. *Septembre*, voyant que mon équipage commençoit à devenir malsain, je jugeai que mon meilleur parti seroit de m'en retourner au *Port Désiré*, pour y prendre des rafraîchissemens, persuadé que j'y trouverois autant de *Pingouins* & de veaux marins que j'en pourrois souhaiter. Je résolus d'y en saler une bonne quantité, pour les emporter avec moi en mer, afin de faire durer plus long tems mes autres provisions. Avant midi nous sortîmes du *Port S. Julien*, gouvernant Nord-Nord-Est, & forçâmes de voiles pour arriver au plûtôt au *Port Desiré*. La nuit le vent tomba & sauta ensuite à l'Oüest Sud-Oüest, ce qui me fit serrer les voiles, afin d'attendre le jour & de parer les écueils.

Le 21. *Septembre*, beau tems : le vent fit le tour du compas. Au matin j'eus mes chaloupes chargées de veaux marins, de *Pingouins* & d'œufs de *Pingouins*, en moins d'une heure de tems. Les veaux marins & les *Pingouins* sont en si grand nombre, qu'à peine peut-on prendre terre en l'Isle. Le soir nous eûmes beau tems; je me rendis à bord, & fis débarquer nôtre capture sur le rivage. Les œufs de *Pingouins* sont une tres-bonne nourriture, & la graisse de ces oiseaux sert d'huile dans les lampes.

Le 22. *Septembre*, beau tems & vent d'Oüest. Je fis distribuer les œufs à tout l'équipage, nous écorchâmes les veaux marins & les *Pingouins*, les salâmes sur le rocher, & les couvrîmes pour les garantir de l'air. Cette nuit beau tems & peu de vent.

Le 30. *Septembre*, au matin le vent fut Nord, mais vers le midi il força au Sud-Est, & il plut. J'avançai dix miles dans le Païs du côté de l'Est en montant la riviere, avec *Dom Carlos*, & dix hommes, pour découvrir des habitans. Nous y passâmes la nuit, sans trouver personne ; cependant quelques *Indiens* vinrent pendant la nuit à la petite source,

ui eſt dans la vallée, & déroberent un ot de fer, trois habits que quelques-ns de mes matelots y avoient laiſſez our les ſécher, & quelque linge; mais s ne toucherent pas aux bracelets que avois pendu à une perche ſur la colli-e, ni ne voulurent jamais en appro-her. Nous vîmes des figures qu'ils voient faites de nôtre vaiſſeau ſur la erre & dans des buiſſons, où ils avoient nis des bâtons en guiſe de mâts, & ougi les buiſſons. Je m'imagine que ette repréſentation étoit pour ſe ſou-enir de nôtre vaiſſeau, & que ces ortes de figure leur ſervent de mémo-iaux. Nous n'y touchâmes point, mais y pendis quelques bracelets, après uoi nous retournâmes à bord, & eû-nes un tems couvert toute la nuit. Il aut que ces *Indiens* euſſent été mal-raitez par quelques vaiſſeaux qui voient touché-là autrefois, ſans quoi s n'auroient pas eu tant de répugnan-e à ſe faire voir; où il faut qu'ils euſ-ent été informez des cruautez que les *Eſpagnols* ont exercée contre les *Indiens* eurs voiſins. J'employai toutes les voyes e la douceur pour entrer en conference vec eux, mais en vain.

Le 11. *Octobre*, vent frais d'Oüeſt-

Sud-Oüeſt, & tems froid accompagné de grêle & de neige fonduë. Tous ceux de mon équipage étoient en bonne ſanté, vigoureux & gras. Ceux que le ſcorbut avoit attaquez en furent gueris en mangeant de la viande fraîche, & des herbes qui ſe trouvoient à terre, ſemblables aux feüilles de poix verds. Ils les hâchoient & les faiſoient frire avec des œufs & de l'huile de veau marin : ce qui rendit tous mes gens auſſi ſains que lors qu'ils partirent d'*Angleterre*. Nous trouvâmes en effet là de tous les rafraîchiſſemens dont nous avions beſoin, & nous y fimes de bonnes proviſions. Pourvu qu'on ait du ſel, on ſi peut aſſez bien pourvoir de veaux marins & de *Pingouins*, & je ſuis aſſûré que quand j'y étois, il y en avoit au moins la charge de trois cens tonneaux. Tout vaiſſeau qui manquera de proviſions, & touchera à cette côte, y en trouvera en abondance. Je puis aſſurer que ces proviſions ſe conſervent quatre mois, & même plus, pourvû qu'on ait ſoin de bien ſaler ces animaux. Pour du ſel, on en trouvera autant qu'on voudra en Eté au marais ſalant de *St Julien*. Je croi même qu'en Eté on en peut faire au *Port Déſiré*, car il y

du sel seché dans des trous de rochers, & il y a aussi plusieurs basses où l'on peut creuser, & y faire entrer l'eau de la mer, pour en tirer ensuite du sel; ce que j'ai vû pratiquer en d'autres endroits.

Le *ingouin* est un oiseau qui vit de poissons, qu'il attrape adroitement en plongeant dans l'eau. Il est aussi gros qu'une oye sauvage, & pese environ huit livres. Il a au lieu d'aîles deux moignons plats comme des nageoires de poisson, & pour plumage une espece de duvet court. Il a la tête & le dos noir, le cou & le ventre blanc, & le reste du corps noirâtre. Ses jambes sont aussi courtes que celle d'une oye. Quand il y en a plusieurs en troupe, & qu'on les regarde de loin, on croit voir des enfans vêtus de blanc. Cet oiseau a le cou gros, la tête & le bec d'une corneille, excepté que la pointe du bec tourne un peu en bas. Il pince bien fort, mais il n'est pourtant point du tout farouche; car il en vient des troupes entieres autour des chaloupes, d'où on on les tuë facilement l'un après l'autre en leur donnant un coup sur la tête, sans qu'ils fuïent pour cela. On trouve aussi là quantité de Pies de mer, de

Canards, de Moüettes, de Pigeons blancs de mer, de Plongeons qui ont la gorge blanche, & de Foulques.

Le 13. *Octobre* je levai l'ancre & fis voiles du *Port Dèsiré*, qui nous demeura au Sud. Le 16. *Octobre* nous nous trouvâmes à 49. dégrez 8. minutes de latitude au Sud. Le 19. *Octobre* nous doublâmes le Cap, que nos gens appellent *Beachy-head*, & la montagne de *St. Ives*, à 50. dégrez 10. minutes de latitude. Je trouvai 16. dégrez 37. minutes de variation à l'Eſt. La côte en cet endroit-là forme une Baye, où la riviere de *Sainte-Croix* va ſe jetter.

Le 21. *Octobre* nous doublâmes le Cap de *Fair-weather*, ou du Beau tems, à 51. dégrez 30. minutes de latitude au Sud. C'eſt-là que ſe jette la riviere de *Gallegoes*. Le 22. *Octobre* nous vînmes à la hauteur du *Cap de la Vierge Marie*, à l'entrée du détroit de *Magellan*. Ce *Cap de la Vierge Marie*, qui eſt au Nord de l'entrée, eſt à 52. dégrez 26. minutes de latitude; & à 65. dégrez 42. minutes de longitude à l'Oüeſt, depuis le *Lezard* en *Angleterre*; & à la diſtance méridienne de 1062. lieuës à l'Oüeſt du *Lezard*.

e trouvai dix-ſept dégrez de variation
'aiman à l'Eſt.

En tout ce parage depuis le *Cap de a Vierge Marie* juſqu'à l'entrée du dé-roit, on y peut fort bien jetter l'an-re. Je n'ai point trouvé de marée orte aux environs, ſi ce n'eſt dans le létroit. La marée y monte & deſcend. Elle a ſon cours comme ſur les autres côtes. Il y a ſix heures de flux & deux heures de reflux. Elle monte & deſ-cend de la valeur de quatre braſſes perpendiculaires. Je remarquai auſſi qu'à onze heures, lorſque la lune chan-geoit, la marée étoit fort haute. Il y a dans cet endroit quantité d'herbes qui ſe détachent des rochers & qui flotent çà & là. A deux heures après midi je me trouvai par le travers de la *Pointe de Poſſeſſion*. Je fillai de là à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt environ deux lieuës, enſuite au Sud-Oüeſt quart ſur Oüeſt, & puis à l'Oüeſt quart ſur Sud-Oüeſt, ſuivant la côte Septentrionale. Je jettai par tout la ſonde, & trouvai 22. 18. 16. 12. & 9. braſſes ſur un fond ſablonneux, & quelquefois graveleux & de cailloux. Comme ces côtes m'étoient tout à fait inconnuës, je gouvernai ſuivant leur gi-ſement, ne connoiſſant pas poſitivement

l'entrée du détroit, & ne pouvant la bien découvrir, parce qu'elle eſt ſerrée entre des terres qui ſemblent la boucher pour ainſi dire. Cependant à cinq heures je me trouvai vis-à-vis de l'entrée avec un frais de Nord-Nord-Eſt. Je portai au Sud-Oüeſt quart ſur Sud dans l'embouchure, mais je ne pûs avancer qu'une lieuë; car la marée étoit ſi forte, qu'il me fut impoſſible de la refouler, & même elle penſa emporter le vaiſſeau ſur des briſans qui ſont au Nord, quoiqu'il fit un frais de Nord-Nord-Eſt. Il croît ſur ces briſans beaucoup d'herbe. J'y jettai la ſonde, & eus cinq pieds d'eau, & quatorze braſſes à côté vers le canal. Ces Briſans courent un mile au Nord depuis la pointe du détroit. A ſix heures le vent ſe fit Nord, & à huit il ſe rangea au Nord-Oüeſt. Le tems devint fort obſcur, & il plut beaucoup; de ſorte que je fus obligé de rebrouſſer chemin & de ſortir du détroit du mieux que je pûs. Le calme nous ayant pris, & trouvant vingt-cinq braſſes d'eau ſur un fond de cailloux, je jettai l'ancre & y demeurai toute la nuit, pendant laquelle le vent fut Sud-Oüeſt, & le tems obſcur.

Il y a huit lieuës & un peu plus,

depuis le premier détroit jusqu'au second. La route de l'un à l'autre est u Sud-Oüest quart sur Oüest, & au Nord-Est quart sur Nord. Du premier détroit au second, il y a sept lieuës de largeur depuis la côte du Nord jusqu'à celle du Sud. Quand on est dans ce canal, on s'y voit comme dans une petite mer, car nous ne pûmes remarquer le second détroit, qu'après avoir fait trois lieuës ou plus. A la pointe du second détroit, la côte Septentrionale, qui court un mile ou deux au Nord-Est, forme une Baye, & il y a un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on appelle le *Cap de St. Gregoire*. On peut ancrer dans cette baye à huit brasses sur un fond de sable fin & net, à demi mile de la côte, & c'est un fort bon moüillage. Si le vent est entre le Nord-Est & le Sud-Oüest, il faut moüiller à l'Oüest. Les vents d'Oüest regnent beaucoup en cet endroit-là. Dans le second détroit je navigai la sonde à la main, & trouvai vingt-huit & 30. brasses sur un fond de petits cailloux. La côte Septentrionale de ce détroit forme une Baye à la pointe Orientale, & n'est qu'une chaîne de rochers blancs. Ce dé-

troit court Oüest-Sud-Oüest & Est Nord-Est. A l'issuë à l'Oüest la côte est de rochers blancs & escarpez, & la partie Méridionale tourne en pointe. La côte Méridionale tourne depuis cette pointe au Sud-Est, & court ensuite au Sud. Le rivage est bas. La côte Septentrionale qui est de rochers blancs, a une pente propre à débarquer, & tourne au Nord. Il y a un havre rond en dedans, & où l'on trouve quatre brasses d'eau, lorsque la marée est haute. Je le nommai *Oaz-harbour*. Quand on est arrivé à l'Oüest de ce détroit, on trouve trois Isles, qui paroissent des rochers escarpez, & qui font un triangle. Elles sont à l'Oüest-Sud-Oüest, & à la distance de quatre lieuës du détroit. La plus petite & la plus Orientale s'appelle *St. Barthelemi*; la plus grande & la plus Occidentale *Elizabeth*; & celle du milieu, qui est la plus Méridionale, l'Isle de *St. George*, que d'autres nomment l'Isle des *Pingouins*, parce qu'il y en a en quantité. Le soir je jettai l'ancre à deux miles de l'Isle d'*Elizabeth*, à huit brasses & demi sur un fond de sable fin & noir. La pointe Orientale de l'Isle me demeura au Sud quart sur Est. Toute la nuit il fit

beau tems & le vent fut Sud quart sur Oüest.

Le matin j'allai à l'Isle d'*Elizabeth*. Je ne fûs pas plûtôt à terre, que dix neuf des Insulaires descendirent des montagnes & vinrent au devant de moi. J'entrai en conference avec eux, & fis un échange de couteaux & de bracelets contre d'autres bagatelles qu'ils avoient, comme des arcs, des fléches, & des peaux de *Guanacoes* qui leur servent de vêtemens. Après cet échange je leur fis présent d'une hache, de quelques couteaux, de bracelets, de flutes & d'autres babioles, dont ils parurent fort contens. Je leur montrai de l'or, qu'ils paroissoient vouloir prendre ; mais je tâchai de leur faire connoître par signes, que s'ils en avoient, je l'échangerois pour des couteaux, des bracelets, &c. Je mis de l'or & du cuivre dans la terre, voulant leur donner à entendre que je l'avois trouvé dans la terre, & je regardai de tous côtez par terre, comme si j'y en cherchois. Ils se regarderent l'un l'autre, & se dirent quelques paroles ; mais je ne pûs appercevoir qu'ils compriſſent ce que j'avois voulu leur faire entendre, ni même qu'ils connussent l'or ou le

cuivre. Tout ce qu'ils voyoient leur faisoit envie. Ils essayerent de casser le grapin de la chaloupe avec des pierres, & auroient bien voulu l'emporter. Je les laissai faire, & observai tous leurs mouvemens qui me parurent comme ceux des bêtes brutes. Quoique je les eusse fait asseoir, & que j'eusse pendu des bracelets à leurs cols, ils se jettoient sur tout ce qu'ils pouvoient attraper, & demandoient toûjours qu'on leur donnât davantage. M. *Peckett*, un de mes Lieutenans, & plusieurs de mes gens se mirent à danser avec eux, en les prenant par la main, & nous leur fimes toutes les caresses imaginables. Mon Lieutenant changea pour une de leurs peaux son habit rouge, dont la couleur leur plaisoit extrêmement. Je me flattois de pouvoir trouver de l'or parmi eux; ce qui m'obligea à leur faire tant de caresses, & à tâcher de les apprivoiser. Après deux heures d'entretien que j'eus avec eux, je leur fis signe que je voulois m'en aller, pour leur aller chercher d'autres choses, & que je reviendrois. Ils nous montrerent un rocher où ils souhaitoient que nous prisions terre. Je m'imagine que leur pensée

étoit de remplir nôtre chaloupe de pierres & de l'enfoncer, car l'endroit étoit fort propre pour faire ce coup. Ils s'assirent sur l'herbe & dans le moment ils eurent un feu allumé ; mais je ne pûs découvrir comment ils avoient fait pour avoir si promptement du feu. De-là je m'en allai sonder le canal qui est entre l'Isle d'*Elizabeth* & celle de *St. Barthelemi.* Je trouvai qu'il avoit environ un mile de large, & qu'on y pouvoit filler sûrement, y ayant dans le milieu trente-huit brasses, & neuf à dix près du rivage sur un fond graveleux.

Ces Insulaires, tant hommes que femmes, sont d'un taille mediocre, & ramassée, mais pourtant assez bien faite. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, serrées & fort blanches, les oreilles petites. Les cheveux, tant aux hommes qu'aux femmes, sont fort noirs, droits & fins : mais sur le devant de la tête ils les ont rudes, & d'une longueur ordinaire. Ils ont la poitrine large ; ils sont bazanez & olivâtres, & tout leur corps est peint de rouge détrempé avec de la graisse Leurs joues sont barbouillées de blanc & rayées

de noir, de même que leurs bras & leurs pieds. Ils ont la tête petite & les doigts courts, & sont fort agiles à la course. Leur habillement est de peaux de veaux marins, de *Guanacos* & de loutres faufilez ensemble, en forme de tapis, d'environ cinq pieds en quarré, & suivant la taille de la personne. Ils s'enveloppent de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'*Ecosse* s'envelopent de leur * *Plading*. Ils portent des bonnets faits de peaux d'oiseaux avec les plumes, & ils attachent à leurs pieds des morceaux de peaux, qui leur servent de souliers. Ils doivent être extrêmement endurcis au froid; car quand ils sont en action, ils portent rarement leurs peaux, & vont tout nuds depuis la tête jusqu'aux pieds, sans qu'ils paroissent trembler de froid. Cependant il en faisoit beaucoup alors, & les montagnes étoient couvertes de neige. Ils n'ont point de barbe, ni aucun poil sur le corps, ni rien qui couvre leurs parties naturelles: mais les femmes portent quelquefois un morceau de peau. Du reste les hommes & les femmes sont vêtus de même excepté que les hom-

* *Sorte de vétement que les Montagnards d'*Ecosse *portent au lieu de manteau.*

nes portent un bonnet, & que les femmes ont des bracelets & des colliers de coquilles. Les hommes sont un peu plus grands que les femmes, & aussi plus pleins de visage. Ils ont le langage rude & grossier, & râlent dans le gosier. Les femmes ont le parler plus doux & plus bas. Ils repétoient souvent le mot *Vrsah*, mais je ne compris rien dans tous leurs discours. Si quelque chose ne leur agréoit pas, ils crioient *Ur*, *Ur*, en râlant du gosier. Ils vivent de tout ce qu'ils peuvent attraper, chair ou poisson. Il ne paroît pas qu'ils soient sous aucune forme de gouvernement, & chacun fait ce qui lui plaît. Je ne remarquai point non plus qu'ils eussent d'égard pour aucun d'entr'eux, ni qu'ils adorassent ou le Soleil, ou la Lune, ou autre chose. Dès que nous fûmes à terre, ils vinrent directement à nous, ayant chacun en main un arc bandé & deux flêches. Leurs arcs ont autour d'une * aulne de long, & leurs fléches près de dix-huit pouces. Elles sont faites fort proprement de bois, armées d'une pointe de caillou aiguisé & de deux plumes. La

* *La grande aulne d'*Angleterre est de trois pieds & neufs pouces.

corde eſt un boyau tordu, & les plumes ſont auſſi attachées avec un boyau. Ces Sauvages ont de fort gros chiens metifs, qui reſſemblent à ceux d'*Eſpagne*, & qui ſont de divers couleurs. Je ne m'apperçus point qu'ils euſſent d'autres animaux domeſtiques, ni ne pûs découvrir alors de quelle ſorte de canots ils ſe ſervent, car ils étoient de l'autre côté vis-à-vis de la Terre ferme. Ils attendoient le beau tems dans l'Iſle pour paſſer aux autres où ils avoient deſſein d'aller prendre des *Pingouin*, qui ſont en grand nombre dans la plus Méridionale de ces Iſles, où il y a auſſi pluſieurs Plongeons à gorge blanche.

Le 30. *Octobre* je jettai l'ancre la nuit dans une petite baye à demi mile du rivage, à onze braſſes d'eau ſur un fond graveleux. Il n'y a là aucune marée qui puiſſe incommoder les vaiſſeaux. Elle y monte & deſcend de dix pieds perpendiculaires. Deux ruiſſeaux d'eau douce ſe jettent dans cette baye, qui eſt entourée d'Arbres propres à ſervir de bois de charpente, qui ont dix-huit pouces de diamétre & près de quarante pieds de long. Ces Arbres reſſemblent beaucoup aux hêtres. On y trouve auſſi des groſeilliers ſauvages, & pluſieurs

utres arbrisseaux. Les bois sont fort pais & verds; on y trouve par terre ne si grande quantité de vieux bois, qu'on a beaucoup de peine à marcher. e fus près de trois heures à examiner a terre & la côte, & j'appellai cet ndroit *Frehvvater bay*, la Baye d'eau douce. Elle est environ à neuf lieuës u Sud de la Baye de *Svveepstakes*. Il y a une pointe sablonneuse & basse, qui avance plus dans la mer que les autres pointes, & où l'on trouve quelques arbres.

La Baye d'eau douce git Nord & Sud avec le *Port de famine*, à la distance de six lieuës d'une pointe à l'autre. Celle qui est la plus proche du *Port de Famine*, quand on navige du Nord, ne peut se voir, jusqu'à ce qu'on soit Nord-Oüest & Sud-Est avec la Pointe de *Ste. Anne*: car la Baye est dans un petit coin au Nord-Oüest, & la terre à l'Oüest de la Baye est basse, en pointe, & sablonneuse. Il y croît quelque herbe; & il y a beaucoup de bois que la mer y jette. On diroit que des charpentiers y ont travaillé. En avançant un peu dans les terres, on trouve des vallées où il y a de beaux arbres verds, propres à faire du bois de charpente,

qui ont deux pieds de diamétre & quarante pieds de long, & qui pour la forme, reſſemblent fort à nos Hêtres. Les feüilles de ces arbres ſont ſemblables à celles du boulcau, & ont une odeur fort agréable. En pluſieurs endroits on diroit qu'il y a eu des plantations ; car on trouve dans les bois des eſpeces d'enclos, où l'herbe croît comme dans nos prairies d'*Angleterre*. Quand on vient du Nord, on voit ſur la pointe de *Ste. Anne* d'aſſez grands buiſſons & des arbres hauts qui ſont tout ſur le bord de la pointe. La côte de cette pointe eſt pleine de rochers, ſans qu'elle ſoit pour cela dangereuſe. On peut naviger hardiment tout au long, pour entrer dans la baye du *Port de Famine*.

On peut ſe pourvoir-là fort abondamment de bois & d'eau, & il y fait très-bon pêcher avec le filet. D'un ſeul coup nous prîmes plus de cinq-cens gros poiſſons, fort ſemblables à des *Mulets*. Nous y prîmes auſſi des éperlans qui avoient vingt pouces de long ; grand nombre de poiſſons ſemblables aux anchois, & quelques petits * *Scate*. En un mot nous trouvâmes-là tant de poiſ-

* *Poiſſon de mer qui a la peau fort rude.*

ns, que nous ne mangeâmes autre hoſe, tout le tems que nous y re-âmes. Nous ſalâmes quantité de ces *Mulets* & de ces anchois. Il y a là eaucoup d'arbres très-propres à la char-ente, qui ont quarante pouces de dia-ètre; leurs feüilles ſont vertes & lar-es, à peu près comme celles de nos uriers d'*Angleterre*. L'écorce en eſt ſez épaiſſe & griſe en dehors: mais uand on la mâche, elle pique le pa-is encore plus que le poivre, & quand le eſt ſéche, elle a une odeur aroma-que. J'en mis à des poix & à d'au-es choſes au lieu de poivre, & trou-i cette écorce aſſez agréable au pa-is. Nous en fimes auſſi tremper dans e l'eau pour boire, ce qui fit une boiſ-n qui avoit un goût fort bon. On ouve pluſieurs de ces arbres dans les is en divers endroits, ſur les deux tes du détroit, & ſur celles des *Pata-ns*. Il ſe peut fort bien que ce ſoit que nous avons nommé *Winterbark*, i ſe vend dans nos boutiques, & i a le goût & l'odeur aromatiques, peu près comme le poivre.

Le *Port de Famine* eſt à 53. dégrez 35. inutes de latitude au Sud, & à 68. grez 9. minutes de longitude à l'Oüeſt

du *Lezard*, à la distance de 1092 lieuë
de ce Méridien à l'Oüest, suivant mo
estime. Mais dans ce voyage je ne m
suis point reglé par les cartes à peti
point; de sorte que la distance de c
Méridien ne sert que fort peu à la na
vigation.

J'allai à terre en divers endroits, sa
trouver ni arbres fruitiers, ni chênes, n
frênes, ni coudriers, ni aucun bois d
charpente, comme ceux que nous avon
en *Angleterre*. Dans tous ces bois il n'
a que deux sortes d'arbres propres à l
charpente. L'un est l'arbre qui a l'écor
ce aromatique, & l'autre celui qui re
semble au hêtre. C'est ici l'endroi
de tout le détroit où sont les meilleur
& les plus gros arbres. Il y en a qu
ont deux pieds & demi de diamêtre
& entre trente à quarante pieds d
long. On en peut tirer de fort belle
planches. Je ne découvris ni métau
ni minéraux, quoique j'examinasse so
gneusement tous les endroits où je pa
sois, & ceux où l'eau avoit coulé. Nou
cüeillîmes des herbes que nous fîme
boüillir, & que nous trouvâmes assé
bonnes. Dans les bois le terroir est ari
de, & graveleux ou sablonneux, ma
la terre est assez bonne, & brune e

uelques endroits. On a de la peine à
aſſer dans ces bois, à cauſe des vieux
rbres & des broſſailles. Ces arbres
étendent ſur les côtez & ſur les pen-
es des montagnes. Dans tout le Païs
es environs, au Nord quart ſur Nord-
Oüeſt du *Port de Famine*, on ne trouve
ue des montagnes fort hautes, & de
ême en dedans du Païs. Nous en
îmes les ſommets, qui nous parurent
uds & ſtériles, du haut des montagnes
ui ſont près du rivage, & il y a mê-
ne toûjours beaucoup de neige. La
erre, vers la côte Méridionale, eſt
ort élevée & en pointes.

Je vis pluſieurs canards & quelques-
yes ſauvages ſur le rivage & dans l'eau
ouce, & des baleines dans le milieu
u canal. Je ne puis m'empêcher de
roire que dans ces montagnes il n'y
it quelques mines d'or ou de cuivre,
u d'autre métal; car le Sauvage qui
int à bord, & à qui je montrai mon
nneau, me fit ſigne de la main vers les
ontagnes. Les habitans de cet en-
roit-là mangeoient de tout ce que nous
eur portions, ſe frotoient de l'huile
ue nous leur donnions, & en graiſ-
oient leurs couvertures de peaux. Je
eur fis ſigne de m'aller chercher de

l'or ; quelques-uns allerent à leurs cha
loupes, les autres resterent assis sur l'he
be, se parlant l'un à l'autre, & se mon
trant le vaisseau. Ils parlent du gosie
& fort lentement ; mais ils prononcen
pourtant d'une maniere assez déliberée
Je ne pûs remarquer de subordinatio
parmi eux ; si ce n'est que les jeune
gens paroissoient soûmis aux plus an
ciens, & les femmes aux hommes. J
pris des habillemens d'homme & je le
mis sur les femmes ; mais les homme
ne les leur voulurent pas laisser long
tems, & rester eux-mêmes nuds. I
les reprirent & s'en couvrirent. Je leu
proposai par signes d'échanger un de me
mousses pour un de leurs jeunes gar
çons. Ils en rirent ; mais le jeune *In*
dien reculoit & marquoit ne pas vou
loir venir avec moi. Je donnai aux hom
mes des couteaux & des hameçons, au
enfans quelques petites bagatelles, &
aux femmes des miroirs & des chape
lets, pour gagner leur amitié, & dan
l'esperance d'entrer en commerce ave
eux pour l'avenir. Ils refuserent de boi
re de l'eau de vie.

Le *Cap Frovvard* est la terre la plu
Méridionale du grand continent d
l'*Amerique*. Derriere ce Cap le Païs
est

ſt fort élevé. Ce qu'on en voit de la ner eſt rochers pointus & eſcarpez, l'une couleur entre le noir & le gris, & d'une aſſez belle hauteur. L'eau ſt fort profonde aux bords. Je les cotoyai avec la chaloupe, & jettai la onde. Je trouvai quarante braſſes près u bord ; de ſorte qu'un vaiſſeau peut aire voiles tout près de la côte ſans ucun danger, car il y a aſſez d'eau. Dans le milieu du canal il n'y a pas de ond ſur deux cens braſſes, & peu de narée. L'eau n'y moutonne pas, du oins autant que j'ai pû m'en apperceoir, & on y peut naviguer fort comodément. Ce canal a trois lieües de argeur depuis la côte Septentrionale uſqu'à celle du Sud. Il vaut mieux ſilr près de celle du Nord que vers celle u Sud ; car les vents d'Oüeſt y renent le plus. Le *Cap Froward* dans détroit de *Magellan* eſt à 53. dégrez 2. minutes de latitude au Sud, & à 8 dégrez 40. minutes de longitude à Oüeſt du *Lezard* en *Angleterre*, à la iſtance de 1099. lieuës de ce Méridien à l'Oüeſt. Je trouvai à ce Cap ſeie dégrez de variation de l'aiman vers Eſt.

Le 4. *Novembre* 1670. Je fus dans la

Baye de Wood, que j'appellai ainſi d
nom de mon Contre-maître. Le 5. j
fus par le travers du *Cap de Hollande*
près duquel giſent le *Cap de Conventry*
la *Baye d'André*, la Baye de *Cordés*, cel
le de *Foſtcues*, & le Cap & le *Port Gal*
lant. Ceux qui voudront avoir une plu
exacte connoiſſance des divers Promon
toires, Bayes, Ports, Ruiſſeaux, Fonds
&c. je les renvoye au plan du détroi
de *Magellan*, tel que je l'ai tiré ſur le
lieux.

Par le travers de la baye, à deux lieuës
ſont l'Iſle de *Charles* & celle de *Mon*
mouth. C'eſt ainſi que je les nommai
Plus à l'Oüeſt ſont celles de *Jacques*
de *Rupert*, d'*Arlington*, de *Sandvvich*
& de *Wren*. Je nommai ce bras du dé
troit, le *Bras Anglois*. A une lieuë
l'Oüeſt de la Baye de *Foſtcues* eſt le *Ca*
Gallant.

Le détroit paroiſſoit alors comme s'
n'y eut point eu de paſſage vers l'Oüeſt
car la côte Méridionale court ſi for
vers le Nord-Oüeſt, qu'elle ôte la vû
de la côte Septentrionale. Quand j
fus à cette diſtance, je vis deux gran
des ouvertures vers la côte Méridio
nale, l'une vis-à-vis de l'Iſle de *Char*
les, l'autre plus à l'Oüeſt. Je vis à ce

endroit-là plusieurs Baleines, ce qui fit que je l'appellai la *Baye des Baleines*; J'y vis aussi des Oyes sauvages & des Canards. Etant entré dans des cahutes d'*Indiens*, j'y laissai des bracelets & des couteaux, esperant de les attirer ainsi, & de faire traite avec eux. Sur la côte Méridionale je vis du feu que les habitans avoient fait sur l'herbe.

Depuis le *Cap Frovvard* jusqu'au *Cap de Hollande*, le détroit s'étend cinq lieuës à l'Oüest-quart sur Nord-Oüest. Depuis le *Cap de Hollande* jusqu'au *Cap Gallant* huit lieuës à l'Oüest-Nord-Oüest; depuis le *Cap Gallant* jusqu'à une pointe basse vers l'Ouëst trois lieuës au Nord-Oüest quart sur Oüest. Dans ce parage le détroit n'a pas plus de deux miles de large depuis la côte Septentrionale jusqu'aux Isles, que je nommai les *Isles Royale*. Quand je fus dans le travers de l'Isle la plus Occidentale, que j'appellai l'*Isle de Rupert*, étant dans le milieu du Canal, je tirai un coup de canon, & le boulet porta jusqu'à ces Isles. Je nommai cette pointe basse, qui est vis-à-vis de l'*Isle de Rupert* vers la côte Septentrionale, la * *Pointe du passage.*

* *Pointe Passage.*

A six heures du soir je doublai la *Pointe du passage*, ayant un vent frais d'Est.

Le 7. *Novembre* tems couvert & brouillards; vent d'Oüest, quelquefois Nord-Oüest, accompagné de revolins. Je demeurai à l'ancre tout le jour près de la côte. L'après-midi j'allai à terre sur la côte Méridionale, vis-à-vis de la *Baye d'Elizabeth*, à la pointe nommée la *Pointe des Baleines*, à cause du grand nombre de Baleines qu'il y a en cet endroit-là. Je fis moi-même deux miles sur les montagnes, pour découvrir de l'or ou quelqu'autre métal. Le terroir est fort inégal en quelques endroits, & n'est que rochers couverts d'une herbe semblable à de la mousse. En d'autres il n'y a que fondrieres. J'y enfonçai facilement d'une main une lance de seize pieds de long. Il y croît beaucoup de génévriers, dont quelques-uns ont un pied diamêtre, mais le bois n'en est pas fort agréable à l'odorat. J'y vis grand nombre d'Oyes sauvages & de Canards, beaucoup de neige sur les montagnes; ce qui m'empêcha de pousser plus loin. En retournant vers la chaloupe je remarquai un endroit où des hommes s'étoient couchez sur l'herbe, mais je ne découvris personne. On trouve près des

rochers beaucoup de moûles de cinq pouces de longueur, & fort bonnes. On y trouve même des semences de perles, & il y a aussi des *Limpets.*

L'eau n'y moutonne point, ou si elle moutonne, ce n'est que pendant une heure, dans le tems du flot & du jusant, lors que la marée est rapide Les marées n'incommodent point du tout la navigation dans le détroit; au contraire elles sont d'un grand secours lors qu'on veut changer de route d'un côté ou d'autre, ce que j'ai experimenté en fillant d'un endroit à l'autre. L'après-midi il fit assez beau. Après avoir sondé en plusieurs endroits j'allai à terre, où je ne découvris ni habitans ni métaux. Les bois sont fort épais, pleins de ces arbres dont l'écorce à le goût du poivre, & d'autres qui ressemblent aux hêtres. Je vis aussi quelques canards & quelques oyes sauvages sur le rivage.

Le détroit entre la *Baye d'Elizabeth* & la riviere de *St. Jerôme* a environ deux lieuës de large. Le Pays est élevé vers la côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens semblables au bassin de *Deptford*, & propres à mettre des vaisseaux à couvert du vent en

un tems de mer. J'appellai cette Baye la *Baye des Moûles*, à cause du grand nombre de moûles excellentes qu'on y trouve. La côte est pleine de roches & escarpée presque par tout. On ne trouve point de fond dans le milieu du canal sur cent brasses & au-delà. Dans les bayes qui sont au Sud, l'eau y est aussi fort profonde. Il y a de petites Isles tout le long & tout près de la côte Méridionale. J'y vis plusieurs Baleines, beaucoup de *Pingouins*, & quelques veaux marins. La côte des deux côtez est remplie de méchant bois, & le terroir est marécageux. A deux lieuës à l'Oüest de la *Baye d'Elizabeth*, les sommets des montagnes sont inégaux, pleins de rochers, où il coule en divers endrois de l'eau de neige. La côte Septentrionale est basse & pleine de bois. Près du rivage, & dans ce terrain bas on y a une vallée, où coule une riviere d'eau douce, dans laquelle j'entrai avec la chaloupe. Lors que la marée est basse, on y trouve si peu d'eau, qu'à peine la chaloupe y pouvoit voguer. Je vis le long de cette riviere des berceaux que les *Indiens* y avoient faits, mais pas une ame. Cette riviere est fort propre pour des chaloupes ou pour d'autres petites

barques, qui peuvent y entrer lors que la marée est haute. Elle y monte à huit ou neuf pieds. Je nommai cette riviere la *Riviere de Batchelor*. Il y a bon moüillage devant l'embouchure de la riviere à neuf, dix, ou douze brasses, sur un fond sablonneux, & on s'y peut tenir commodément sur le fer. La marée n'y est pas fort rapide, & le flot vient de l'Oüest. La marée qui vient du canal de *St. Jerome*, & celle du détroit forment une contremarée. Je nommai cette rade qui est à l'embouchure de la riviere de *Batchelor*, la *rade d'Yorck*. C'est une bonne rade pour mettre les vaisseaux à couvert des vents d'Oüest & du gros tems. Les vents d'Oüest, sont ceux qui y soufflent avec le plus de violence, & qui font courber tous les arbres vers l'Est. Les sommets des montagnes penchent aussi vers l'Est, en sorte que les vents d'Est y soufflent rarement avec violence, autant que je l'ai pû remarquer. Sur le rivage qui est exposé à l'Est, il y croît de l'herbe jusques sur le bord de la mer; & c'est en cet endroit où il y a le plus de verdure. Les arbres y sont droits & hauts à l'Est des montagnes: mais sur les côtes qui regardent l'Oüest, le mauvais tems & le vent y ont détruit pres-

que entiérement l'herbe & les arbres. La mer y rend le rivage fort rabouteux.

La terre des deux côtez du *Cap de Quade* semble se joindre, comme s'il n'y avoit point de passage : mais l'entrée s'en découvre à mesure qu'on en approche, & que le détroit tourne vers le Nord. Le *Cap de Quade* est sur la côte Septentrionale. Il est composé de rochers escarpez, gris d'une assez belle hauteur. Ce Cap a la figure d'un grand Château élevé sur des montagnes, & avance si fort dans le détroit, qu'il semble se joindre à la côte Méridionale, & former une espece de coude. Le détroit en cet endroit n'a pas plus de quatre miles de large d'une côte à l'autre, & ces côtes sont toutes deux escarpées & pleines de rochers. Les montagnes qu'on voit sur les deux côtes sont aussi hautes, pleines de roches escarpées & steriles, qui ont leurs sommets couverts de neige. On y voit pourtant quelques arbres & quelques buissons. Vis-à-vis du *Cap de Quade*, il y a sur la côte Méridionale une belle & grande Baye, nommée la *Baye de Ridder*. Je n'y entrai point, mais si le moüillage y est bon, c'est la plus belle rade du

monde, pour mettre les vaisseaux à l'abri de toutes sortes de vents. Le canal est fort profond en cet endroit-là, & l'on n'y trouve point de fond sur cent brasses. Cet endroit du détroit depuis là *Pointe du passage* jusqu'au *Cap de Quade*, est le plus tortu de tout le détroit ; ce qui me le fit nommer *Crooked-Reach*, le bras tortu. En ce même endroit vers la côte Septentrionale, il y a deux petites Isles à l'Est du *Cap de Quade*.

Le 14. *Novembre*, je découvris par le travers le *Cap-Munday*, (*Cap de Lundi*) c'est ainsi que je le nommai. Il est sur la côte Méridionale, à la distance d'environ treize lieuës du *Cap de Quade*. Dans cet endroit le détroit a autour de quatre miles de large. La côte Septentrionale est courbée en arc, & il y a de grandes anses & des Isles. Sur les deux côtes on voit des montagnes hautes, pleines de rochers, & stériles, où il croît peu de bois & d'herbes. Vers le *Cap Munday*, le détroit va en élargissant du côté del'Oüest, & court toûjours Nord-Oüest quart sur Oüest, jusques au *Cap Upright*, (*Cap droit*) qui est un rocher escarpé sur la côte Méridionale, à la distance de quatre lieües du *Cap Munday*. Dans

cet endroit le détroit tourne un peu à l'Oüest, & de ce dernier Cap on le voit courir Nord-Oüest quart sur Oüest. Il paroît aller droit dans la *Mer du Sud*, lors qu'on est dans le milieu du canal, ou près de la côte Septentrionale. J'y remarquai fort peu, ou même point de marée, ni de courant, & je ne trouvai aucun fond sur deux-cents brasses à la portée du fusil de l'une ou de l'autre côte. Vers la côte Meridionale on trouve plusieurs anses & autres enfoncemens. Je navigai tout ce jour-là fort à mon aise le long de la côte Méridionale; mais vers celle du Nord il y a une infinité de petites Isles & d'anses. Ce n'est pas que vers la côte Méridionale il n'y ait aussi plusieurs petites Isles, mais elles ne sont point dangereuses, parce-qu'elles sont toutes en falaises. Enfin tout le détroit est un canal assez commode pour y naviguer d'un bout à l'autre. Vers le midi nous fillâmes par le travers d'une Isle qui est sur la côte Septentrionale du détroit, & que je nommai l'*Isle de Westminster*. Entre cette Isle & la côte Septentrionale, à l'Est & à l'Oüest, il y a un grand nombre d'autres petites Isles, & de morceaux détachez de terre & de

rochers. Je nommai ces Isles *The Lawyers*, (*les Advocats.*) l'*Isle de Westmidster* est haute & pleine de rochers, & a la figure de la salle de *Westminster*. Entre cette Isle & la côte Méridionale le détroit a cinq lieuës de large; mais entre la même Isle & la côte Septententrionale, il y a un grand nombre d'Isles pleines de rochers, & de morceaux de terre détachez.

Depuis le *Cap Munday*, jusqu'au *Cap Desseada* le détroit court Nord-Oüest, quart sur Oüest, & Sud-Est quart sur Est. Ces deux Caps sont environ à quinze lieuës l'un de l'autre. Depuis le *Cap de Quade* jusqu'au *Cap Desseada*, il y a autour de vingt-huit lieuës, & depuis ce premier Cap jusques à la Mer du Sud le détroit court Nord-Oüest demi quart sur l'Oüest. J'appellai ce bras du détroit, *Long-Reach*, (*Bras-Long*) mais quelques-uns de mes gens le nommerent *Long-Lane*, (*Ruë-Longue.*) Cet endroit peut-être proprement nommé le *détroit*, car les deux côtes sont par-tout fort élevées & pleines de rochers stériles & couverts de neige. Depuis le *Cap de Quade* jusqu'à la Mer du Sud, je nommai la terre *South-Désolation*, la (*Désolation du Sud*); rien ne paroiſ-

ſant plus déſolé que cette terre.

Le *Cap Deſſeada* eſt à 53. dégrez 10. minutes de latitude du Sud, & à 72. dégrez 56. minutes de longitude de l'Oüeſt du *Lezard* en *Angleterre*, à la diſtance de 1149. lieuës dudit Méridien. J'y trouvai quatorze dégrez 10. minutes de variation de l'aiman vers l'eſt.

Le *Cap Pillar*, eſt à 53. dégrez 5. minutes de latitude du Sud, & à 72. dégrez 49. minutes de longitude de l'Oüeſt du *Lezard* en *Angleterre*, à la diſtance de 1148. lieuës de ce Méridien.

Je compte que le détroit avec ſes divers bras & replis, depuis le *Cap de la Vierge Marie* juſqu'au *Cap Deſſeada*, a cent ſeize lieües de long & c'eſt-là ſuivant mon eſtime le ſillage que j'ai fait depuis une mer juſqu'à l'autre.

Pour ſortir de la Mer du Sud, & entrer enſuite dans le détroit de *Magellan*, il faut à mon avis paſſer devant le *Cap Deſſeada*. Lorſque vous ſerez par le travers de *Cap Pillar*, faites route au Sud-Eſt quart à l'Eſt & même encore plus à l'Eſt. Ayez ſoin d'être toûjours à vûë de la côte Méridionale; car vers la côte Septentrionale, il y a un ſi grand nombre d'Iſles & de Gol-

hes, qu'on pourroit s'y méprendre & y briſer, au lieu d'entrer dans le détroit, ſi l'on perdoit la côte méridionale de vûë en ſortant de la Mer du ud.

Au Nord de l'embouchure du détroit ans la Mer du Sud, il y a quatre Iſlets, ui ſont aſſez près l'un de l'autre. Le lus Oriental eſt ſeul, & aſſez haut, yant la figure d'une mule de foin ou 'un pain de Sucre. Les trois autres ont plats. Ils ſont au Nord-Nord-Oüeſt u *Cap Pillar*, à la diſtance de ſix lieuës, & au Sud-Oüeſt du *Cap de Victoire* à la iſtance d'environ quatre lieuës. Je es nommai les *Iſles de Direction*. Il eſt bon e doubler ces Iſlets pour gagner l'embouchure du détroit.

Le 26. *Novembre*, Nous voici à une ôte d'Iſles qui ſont aſſez près du conent. Il y a des montagnes qui couent dans les terres Nord & Sud. Les ommets des plus hautes ſont couverts e neige. A huit heures je découvris Iſle de *Nueſtra ſennora del Socoro* (*Nôre-Dame du ſecours.*) J'y portai à route ouvernant Nord-Eſt quart ſur Eſt. A Eſt elle s'éléve en rond, & dans le ilieu elle eſt plus baſſe qu'aux deux outs, & fait une eſpece de ſelle. Il

y croît des arbres. Le rivage au Sud de l'Isle est plein de rochers & de brisans; au Sud-Est au bout de l'Isle il y a deux rochers pointus qui sont joints ensemble & près du bord. Sur le sommet ils sont tout blancs de la fiente d'oiseaux. L'Isle est assez élevée & toute brisée vers le Nord. Les arbres croissent jusques sur le bord de la Mer, & l'on y a cinq ou six mares d'eau douce. Les arbres sont verds, gros & de très-bonne odeur.

Je trouvai à midi, pour la distance Méridienne du *Cap Pillar*, 20. dégrez 0. min. 4. dixiémes à l'Est; un dégré 19. minutes de longitude à l'Est. Distance Méridienne à midi du *Lezard* à l'Oüest 1128. lieuës 2. miles $\frac{2}{10}$.

L'Isle de *Nuestra Senora del Socoro* est à 45. dégrez de latitude du Sud, & à un dégré 19. minutes de longitude à l'Est du *Cap Pillar*, distance Méridienne du *Cap Pillar* à l'Est 20. lieuës 0. minutes $\frac{4}{10}$. distance Méridienne du *Lezard* à l'Oüest 1128. lieuës 2. miles $\frac{2}{10}$ longitude Méridienne du *Lezard* à l'Oüest 71. dégrez 42. minutes. Je remarquai en cet endroit-là onze dégrez de variation de l'aiman à l'Est.

J'allai à terre pour faire de l'eau, j'en chargeai d'abord mes chaloupes; ar il y en a là de très-bonne & en abonance. En parcourant le rivage je trouai une vieille cabane de branches d'arres que les *Indiens* y avoient faite, & es bâtons qui paroissoient avoir été oupez depuis long-tems. Je ne vis ourtant aucune marque d'habitans, & y a apparence que cette Isle n'est réquentée que des Sauvages du contient, qui y vont dans la belle saison hasser aux oiseaux; car je n'y trouai autre chose qui pût servir de nouriture à l'homme. Je n'y découvris non lus aucune apparence de minéral ou de nétal. Le terroir est sablonneux, noiâtre, & mêlé de roche. L'Isle est inégale & couverte par tout de bois si impraticables, qu'il me fut impossible de découvrir le dedans de l'Isle. En général les arbres n'y sont pas propres à a charpente, & ressemblent aux hêtres & aux bouleaux. Le bois en est blanc & pesant, mais il ne peut servir à autre chose qu'à brûler. On n'y trouve ni fruits, ni legumes, & peu d'herbe, à cause que les bois sont trop épais; & l n'y croît qu'une espece de joncs qui sont fort longs & en grande quanti-

té. Je ne vis aucune bête ſauvage mais beaucoup de petits oiſeaux comm des moineaux, & quelques autres oiſeau ſemblables à des milans, des oyes ſau vages noires & blanches, & des moüet tes. J'allumai du feu ſur le rivage dans l'eſperance qu'on me répondroit mais en vain. A midi je retournai bord, & renvoyai les chaloupes à ter re pour y faire encore de l'eau, & pour en rapporter du bois; puiſque le tems nous permettoit de prendre terre.

Le 30. *Novembre*, j'allai à terre ſur une Iſle qui eſt près du continent Entre cette Iſle & la terre ferme il y a un canal, mais comme il y avoit pluſieurs rochers, & que le fond étoit de mauvaiſe tenuë, je n'oſai y hazarder le vaiſſeau. Cette Iſle me parut de loin comme ſi elle eut été une partie du continent, juſqu'à ce que j'en approchai avec la chaloupe. Elle a autour de quatre lieuës de long, depuis la pointe du Nord juſqu'à celle du Sud, en quelques endroits une lieuë de largeur, & en d'autres deux. Elle eſt médiocrement élevée, & toute couverte de bois fort épais, ſemblables à ceux de l'*Iſle de Nueſtra Sennora del So-*

rro. Je n'y pûs découvrir aucune sorte
e minéral ou de métal. Le rivage en
è certains endroits est sablonneux,
n d'autres pleins de rochers. Le ter-
oir est sablonneux, noirâtre, & fort
umide par les pluyes continuelles qui
ombent. Ne la trouvant pas marquée
ans mon routier, je la nommai de
non nom l'*Isle de Narbrough*, & j'en
ris possession au nom du Roi. Je n'y
écouvris aucun habitant.

Environ trois lieuës au Sud-Est de
Isle de Narbrough, il y a une anse
ui s'avance dans le continent, & qui
quelques brisans à son entrée. Le ri-
age est plein de rochers, & les mon-
agnes des deux côtez dans le Païs sont
autes. Je m'imagine que cet endroit
st celui qui est nommé *Saint Domingo*
ans le routier. Il est à 44. dégrez 50.
inutes de latitude du Sud. En tirant
ers le Sud, il y a quantité d'Isles
ouvertes de bois, & d'aussi loin que je
ûs voir le long de la côte, c'étoit une
haîne d'Isles qui borde le continent,
outes fort hautes.

Depuis le 30. le pain commença à nous
anquer, & nous nous servîmes de pois
our nourriture. Nous ne pûmes pren-
re de poisson à la ligne. Nous vîmes

beaucoup de marſoüins, quelques ba
leines, & pluſieurs oiſeaux de mer. L
nuit il fit un grand vent de Nord-Oüeſt
Nous étions à l'ancre, & je craignoi
pour le cable.

Cette Iſle eſt la même que le routier
place au Sud de l'Iſle de *Caſtro*, à l'em
bouchure du canal qui eſt entre *Caſtro* &
le continent. Les vûës de cette côt
ſont fauſſes dans le routier; car il e
parle comme d'une côte toute unie
ſans faire aucune mention de pluſieur
Iſles qui la bordent. Mais la latitud
qu'il donne de la plûpart des endroits
s'accorde aſſez bien avec mes obſer
vations. En avançant vers le Sud, o
trouve pluſieurs Iſles près de la côte
à la latitude de 45. dégrez 30. minutes
ſans qu'il y en ait aucune de marqué
dans le routier.

Le 15. *Decembre* on mit à terre *Don
Carlos*, qui prit ſon épée & une pair
de piſtolets, ſon meilleur habit, ave
un ſac plein de bracelets, de couteaux
de ciſeaux, de miroirs, de peignes, d
bagues, de clochettes & de tabac, don
je le fournis pour en faire préſent au
Indiens. Il débarqua à ſept heures a
Sud du havre de *Baldivia* à un mile d
l'embouchure du Port, dans une petit

ye ſablonneuſe, à peu près à deux
les de la pointe de *Gallere*, entre
tte pointe & le havre, & recom-
nda à mon Lieutenant, que dès qu'il
roit de retour à bord, il prit garde
feu qu'il allumeroit pour nous don-
r de ſes nouvelles. Il marcha le long
la mer & prit un ſentier qui menoit à
mbouchure du havre, & mes gens
virent tenant cette route juſqu'à un
art de mile, qu'il tourna derriere
e pointe de rochers & fut hors de
ur vûë. Le rivage eſt bas & ſa-
lonneux; mais en quelques endroits
y a des rochers. En avançant dans
terre, on la voit s'élever. Le Païs
t couvert de bois ſi épais, qu'il eſt
mpoſſible de prendre d'autre route
ue le long du rivage. Mon Lieute-
ant alla juſqu'à l'entrée des bois, &
ueïllit des pommes vertes; car ſur le
ivage il y des pommiers, qui portent
es pommes aſſez ſemblables aux nôtres
'hyver. Ces pommes ſont comme de
roſſes noix vertes. Je ne ſçai ſi ces
rbres ont été plantez par les *Eſpa-*
nols, ou s'ils croiſſent naturellement
n cet endroit-là.

Je n'ai point trouvé de courant ni
le marée vers cette côte, qui puiſſent

incommoder la navigation, ni remarq
qu'il y eut des vents alizez ; mais
vent faute d'un rumb à l'autre, & cel
d'Oüest y est ordinairement violent
pluvieux.

L'embouchure du havre de *Baldiv*
sur la côte du *Chili* dans la Mer du Su
est à 39. dégrez 56. minutes de latit
de du Sud, à 70. dégrez 19. minut
de longitude à l'Oüest du *Lezard*
Angleterre, & à 2. dégrez 41. minut
de longitude à l'Est du *Cap Pillar*, à
distance Méridienne de 41. lieuës
miles $\frac{1}{10}$ de ce dernier Cap. Ce qui e
l'estime que je fis de ma navigation d
puis le Méridien du *Lezard*, suivant
sillage que le vaisseau avoit fait chaqu
jour. Je ne trouve aucune certitud
dans l'estime qu'on fait par les Cartes
petit point, & tout bon pilote ne doi
point s'y arrêter. La meilleure navi
gation est à la façon de *Mercator*, qu
est de suivre le cercle du Globe ; ce qu
j'ai toûjours pratiqué, & je fais mo
estime de longitude de l'Est & de l'Oüest
Suivant cette méthode on navige ave
beaucoup plus de certitude. J'ai mar
qué les distances itineraires du Méri
dien de chaque jour, par où les pilo
tes éclairez pourront connoître les di

nces des differens parages. La plû-
rt de nos navigateurs d'aujourd'hui
reglent & font leur eſtime par les
rtes à petit point, & même près des
les; ce qui eſt une grande erreur,
les empêche de ſçavoir quelle rou-
ils doivent faire pour s'en retour-
. J'en avois à bord qui étoient dans
même erreur, parce qu'ils ignoroient
véritable difference des Méridiens, à
ſe des dégrez égaux tant de latitude
de longitude qui ſont marquez dans
Cartes à petit point. Il ſeroit à ſou-
ter que tous les navigateurs au lieu
ces Cartes, ne ſe ſerviſſent que de
les de *Mercator*, qui ſont conformes
a véritable navigation. Mais il eſt
icile de convaincre les vieux navi-
eurs de leur erreur. Montrez le Glo-
à la plûpart de ces gens-là, ils ne
ſeront pas de ſuivre leur méthode or-
ire.

A huit heures du matin j'envoyai
haloupe au-delà de la pointe de *Gal-*
, à l'endroit où *Dom Carlos* avoit dé-
qué; & je reſtai ſur le vaiſſeau qui
mit par le travers du port. La cha-
pe fut le long du rivage vers l'en-
it où *Dom Carlos* avoit pris terre, &
nça dans le havre. Aux pointes qui

ſont au Sud du havre, il y a un pe
Fort avec ſept canons, nommé le *F*
St. Jacques. La chaloupe ne le déco
vrit, que lors qu'elle en fut à la p
tée du fuſil. Les *Eſpagnols* étoient
le rivage : ils arborerent le pavil
blanc & appellerent la chaloupe. M
Lieutenant rama vers eux, & leur
manda de quel païs ils étoient. Ils
pondirent, d'*Eſpagne*, & demander
à leur tour de quel païs nous étio
Mon Lieutenant leur ayant répond
d'*Angleterre*, ils l'inviterent à venir
terre, ce qu'il fit dans l'eſperance
trouver *Dom Carlos*, parceque le ſe
tier que celui-ci avoit pris en déb
quant, conduiſoit directement à ce F
le long du rivage, & que l'endroit
il avoit mis pied à terre n'en étoit
à un mile, de ſorte qu'il devoit ê
arrivé à ce Fort. Ce ſentier eſt en
les bois & la mer. Les bois ſont
épais qu'ils en ſont impraticables.
ſont à côté d'une montagne, & le F
à côté du bois ſur le bord de la mer
ſur une petite hauteur d'environ ci
verges. Les canons ſont derriere
levée de terre, & entourez de
chantes paliſſades en forme de de
lune, qui ſont au Sud à la diſta

'environ quatre verges de canons. Ces
alissades sont-là pour empêcher que les
ndiens ne se jettent à l'improviste sur
es canons. Les principales armes, dont
es *Espagnols* de ce Fort se servent con-
re les *Indiens*, sont de longues piques,
uoiqu'ils ayent aussi des mousquets;
nais en fort mauvais état, & dont on
çait très-mal se servir.

Dès que mon Lieutenant fut débar-
ué, environ vingt *Espagnols* ou *In-
iens* vinrent en armes au devant de
ui, & le menerent sur la levée de ter-
e, sous un grand arbre où le Com-
nandant du Fort & deux autres Offi-
iers *Espagnols* firent à nos gens un ac-
ueïl à la maniere *Espagnole*, & les
nviterent à s'asseoir sur des chaises &
es bancs autour d'une table, à l'ombre,
arceque le tems étoit fort clair & le
oleil fort chaud. Le Commandant fit
porter du vin dans un grand gobelet
'argent & porta la santé à mon Lieu-
enant. Il fit en même tems tirer cinq
oups de canon, temoignant beaucoup
e joye de voir des *Anglois* dans cet
ndroit-là. Il lui fit toutes sortes de ca-
esses & beaucoup de complimens sur
ôtre bien-venuë. Tout le monde ayant
û, mon Lieutenant remercia le Com-

mandant de toutes ſes honnêtetez, vou
lant prendre congé de lui ; mais celui-c
obligea nos gens de s'aſſeoir & recom
mença la converſation, leur deman
dant d'où ils venoient & par où ils étoien
entrez dans cette mer, comment s'ap
pelloit leur Capitaine, & ſi l'*Angleter*
re étoit en guerre ? Mon Lieutenan
ſatisfit à toutes ſes demandes, & lui de
manda enſuite, s'ils étoient en paix ave
les *Indiens* ? L'autre lui montrant d
la main tous les environs du havre, lu
répondit qu'ils étoient avec eux en guer
re continuelle. Il parla de leur barba
rie & de leur valeur ; que deux jour
auparavant ils étoient ſortis de s bois, &
avoient tué un Capitaine qui viſitoi
un poſte à côté du Fort, & à qui il
avoient coupé la tête, qu'ils avoien
emportée au bout d'une lance. Il mon
tra à mon Lieutenant l'endroit par o
les *Indiens* étoient ſortis des bois, &
celui où l'Officier avoit été tué. Ils te
moignoient avoir beaucoup de peur de
Indiens ; car ils n'oſoient faire un pa
hors du Fort, ſans leurs mouſquets o
leurs eſpontons ; ce qui eſt une preuv
évidente de la peur qu'ils ont des *In*
diens. Ils n'occupent d'autre terrain qu
le Fort, & ils n'ont pas la prévoyanc
où l

ou la hardieſſe d'abbatre les bois, qui bornent leur vûë & qui entourent le havre : auſſi n'oſent-ils s'écarter des paliſſades à la portée du mouſquet aux environs des bois. Ils nous dirent que les *Indiens* ont une ſi grande abondance d'or, qu'ils l'employent aux demi-cuiraſſes dont ils couvrent leur poitrine.

Après quelques heures de converſation, on apporta du Fort à diner dans la tente où nous étions. Le premier ſervice fut de la ſoupe & du boüilli, qui fût relevé par des poulets & par du poiſſon frais, le tout fort bien apprêté. Le deſſert fut de confitures. Tout fut ſervi en vaiſſelle d'argent. Le baſſin dans lequel ils ſe laverent, & qui étoit fort grand, étoit d'argent, & ils n'avoient d'autre baterie de cuiſine que d'argent. Les ſoldats avoient des gardes & des poignées d'argent à leurs épées, & les Officiers les avoient d'or fin. La platine même de leurs mouſquets étoit d'or, ainſi que les anneaux qui retiennent la baguette, leurs boëtes à tabac à fumer, leurs tabatieres, les pommes & les bouts de leurs cannes. Il eſt vrai que l'or & l'argent ſe trouvent en ſi grande abondance par-

mi eux, qu'ils en font fort peu de cas & ils disent ordinairement *Plata nova lanada mucho oro in terra.*

Quatre Officiers *Espagnols* prierent le Lieutenant de les mener à bord pour voir le vaisseau & le conduire dans le havre, en cas que j'eusse envie d'y entrer; dont ils ne doutoient aucunement, comme je l'appris dans la suite par un *Espagnol*, qui vint me trouver à bord, & qui me communiqua leur dessein, qui étoit de se saisir du vaisseau par surprise; mais j'eus toûjours la prévoyance de ne leur en donner jamais l'occasion. C'est la politique des *Espagnols* en *Amerique*, d'user de perfidie pour traverser tous les desseins que les étrangers ont d'y établir quelque commerce. Je le sçavois déja, par ce que j'avois lû de la perfidie dont-ils avoient usé avec le Capitaine *Havvkins* à *Saint Jean de Ulloa.*

Je m'entretins long-tems avec eux touchant *Baldivia* & le *Chili.* Ils me dirent qu'il y avoit beaucoup d'or, & que sans les *Indiens* qui les inquiétent extrêmement, ils en auroient beaucoup plus; que ces *Indiens* leur font continuellement la guerre, & ne leur permettent pas de faire aucune plan

tation aux environs du Fort ni de *Baldivia*, & qu'ils viennent d'abord y mettre le feu; que ces *Indiens* ſont ſi cruels & ſi barbares, que lors qu'ils prennent quelque *Eſpagnol*, ils lui coupent d'abord la tête, & la portent au bout d'une lance. Ces *Eſpagnols* me dirent que leur condition ſe trouve ſemblable à celle de leurs compatriotes de *Mamora* en *Barbarie*, c'eſt-à-dire, d'être entourez d'ennemis comme dans une eſpece de captivité. Suivant leur rapport ces *Indiens* ſont d'une taille fort haute, & ils combattent à cheval, formant des troupes de huit & de dix mille hommes en armes & bien diſciplinez. ils ont de l'or en grande abondance, leurs armes ſont de longues lances, des arcs, des fléches, des épées & quelques mouſquets, qu'ils ont pris aux *Eſpagnols*, & dont ils ſçavent fort bien ſe ſervir, lors qu'ils ont attrapé de la munition; que les environs de *Baldivia* & d'*Oſorno*, l'Iſle de *Caſiro* & le *Chili* fourmillent d'habitans; que par tout vers *Oſorno* & dans le *Chili* il y a auſſi abondance d'or; que ces *Indiens* trafiquent pourtant quelquefois avec les *Eſpagnols* & leur donnent de l'or.

Un de ces Officiers me dit auſſi, que

ſix gros vaiſſeaux vont tous les ans de *Lima* aux Iſles *Philippines* au Port de *Manille*, où ils ont un grand commerce avec les *Chinois*; que ces vaiſſeaux partent dans le mois de *Janvier* du *Callao* qui eſt le Port de *Lima*; que leur traverſée de *Lima* au Port de *Manilles* n'eſt de gueres plus de deux mois; qu'ils font toûjours voile entre les Tropiques, & ſont ordinairement portez par des vents d'Eſt; qu'ils s'en retournent par le Nord pour gagner les vents d'Oüeſt, qui les amènent vers la *Californie* & enſuite au Port d'*Aquapulco*, ſur la côte Occidentale de la *nouvelle Eſpagne*, d'où ils s'en vont à *Panama*, & de-là au Port de *Lima*; qu'ils apportent de riches carguaiſons, beaucoup de ſoyes & autres riches marchandiſes, des épiceries & des toiles des *Indes*; enfin que ceux de *Manille* ont un grand commerce avec les *Japonois* & les *Chinois*, ce qui leur eſt fort avantageux. Cet Officier me demanda pour quel païs j'étois chargé? Je lui répondis pour la *Chine*; que j'avois de riches marchandiſes pour ce Royaume; que j'avois moüillé à *Baldivia*, parce que j'étois ſûr d'y trouver des ſujets du Roi d'*Eſpagne*, & que j'eſperois d'y pouvoir faire de l'eau

& y prendre du bois & quelques rafraîchissemens pour mon équipage, afin de pouvoir mieux poursuivre mon voyage. Il me dit que j'aurois tout ce qu'il y avoit à attendre du païs, que le Commandant du Fort avoit envoyé chercher des provisions, & que je pourrois faire de l'eau près du rivage dans un endroit qu'il m'indiqua de la main, en me disant que c'étoit *Aqua del oro*, de l'eau d'or. Cette parole m'ayant fait rire, il me dit, " cette eau découle des mon» tagnes où l'on trouve l'or, & il y a » même de l'or dans ce ruisseau. Je lui » demandai comment ils prenoient l'or? » Il me répondit, nous lavons la terre » qui est dans les montagnes, & nous » trouvons l'or dans le baquet où l'on » a lavé la terre. Nous achetons aussi » beaucoup d'or des *Indiens*, que ceux» ci ramassent dans des mares aux pieds » des montagnes, où les pluyes & les » neiges l'y font descendre, en décou» lant de ces montagnes qui sont fort » hautes, stériles, pleines de rochers, & » éloignées de la mer d'environ trente » lieuës. " Le païs entre ces montagnes stériles & la mer, est bon & fertile, y ayant quantité de plaines remplies de bestiaux, que les *Indiens* y nour-

riſſent ; comme chevaux, vaches, chevres & moutons, qu'ils ont enlevez aux *Eſpagnols*, depuis que ceux-ci ſe ſont établis dans ces quartiers-là. Les *Eſpagnols* appellent ces hautes montagnes les *Andes*, & diſent qu'elles forment une chaîne qui traverſe le Païs depuis le détroit de *Magellan* juſqu'à *Ste. Marthe* en Terre-ferme, qui n'eſt pas fort éloignée de *Carthagene*.

De tous les endroits de l'*Amerique* il n'y en a point juſqu'à preſent d'où l'on tire plus d'or que du *Chili*. Mais autant que j'en puis juger par les raiſonnemens des *Eſpagnols*, je trouve qu'ils connoiſſent fort peu le Païs tout le long du Sud depuis *Baldivia* juſqu'à l'embouchure du détroit, excepté l'Iſle de *Caſtro*, où ils ont des plantations, & un autre endroit nommé *Oſorno*, qui eſt vis à-vis de *Caſtro* & dans le continent. Dans ces deux endroits ils ont quantité d'or & il y a beaucoup d'*Indiens* : Mais au delà de *Caſtro* vers le Sud, ils n'ont aucune connoiſſance du Païs ni de la côte. L'Iſle de *Caſtro* eſt à 43. dégrez 30. minutes de latitude, & les deux extrémitez de cette Iſle, Sud & Nord ſont à 44 dégrez 40. minutes. C'eſt une très-belle Iſle, près du continent, & où

roît de bon froment. Les *Espagnols* n'y ont pas en grand nombre, mais il y a beaucoup d'*Indiens* fort vaillans & d'une taille fort haute, mais non pas gigantesque, autant que j'en puis juger par ce qu'on m'en a dit. Ces *Indiens* font toûjours la guerre aux *Espagnols*, & ne veulent pas leur permettre de faire des découvertes dans le Païs, ni d'y chercher des métaux.

Un vaisseau va ordinairement tous les ans de *Lima* à *Baldivia*, pour y porter des provisions, des habits, des munitions, du vin, du tabac & du sucre, & s'en retourne chargé d'or, de pierres de bezoar, de laine rouge, &c. & d'*Indiens* que les *Espagnols* ont pris dans ces quartiers-là, & qu'ils transportent dans le *Perou*, où ils les condamnent à un esclavage perpetuel. Ils transportent d'autre côté ceux du *Perou* à *Baldivia*, & en font des soldats dont ils se servent contre les *Indiens* du *Chili*. Mes gens virent dans le Fort plusieurs de ces soldats *Indiens*. Il y en avoit environ trente Mestices, qui étoient simples soldats, & seize blancs qui étoient Officiers. Les Espagnols se servent aussi des *Indiens* du *Perou*, pour négocier avec ceux du *Chili* & avoir leur or, quoiqu'ils

ſoient en guerre avec eux. Les *Indiens* du *Chili* s'accommodent de ce trafic, parceque par-là ils ſe fourniſſent de couteaux, de ciſeaux, de peignes, & d'armes, qu'on leur vend à la dérobée, car il eſt expreſſément défendu de leur en vendre : Mais quand il s'agit de gain, il n'y a rien que les négocians ne tentent. De quelque dangereuſe conſéquence que cela puiſſe être pour l'avenir, il leur ſuffit qu'ils ne s'en reſſentent pas pour le préſent.

Je demandai à ces Eſpagnols combien il y a delà à *Baldivia* ? Ils me répondirent trois lieuës, & que les chaloupes y peuvent aller. Suivant leur raport cette Ville eſt ſur la riviere à côté des plaines. Il y a un Fort muni de cinq pieces de gros canon, qui commandent la ville, & autour de mille habitans de toute eſpece, tant hommes, que femmes & enfans. Ils me dirent encore qu'il y a un paſſage par terre de *Baldivia* aux autres endroits du *Chili*, & qu'ils y voyagent toutes les ſemaines, avec une bonne eſcorte, pour ſe précautionner contre les *Indiens*. Je m'informai d'eux ſi l'on y bâtiſſoit des vaiſſeaux ? Ils me dirent que non, mais qu'à *Valparaizo* on en fait de fort gros

Je demandai ensuite qui étoient les habitans de l'Isle de *Moxa* ? Ils me répondirent, les *Indiens* y sont en grand nombre, tant hommes que femmes, mais ils sont ennemis des Espagnols. Ils ajouterent, qu'il y a beaucoup de moutons, de chévres, de cochons & de poules, que ces *Indiens* leur donnent en échange pour des haches, des couteaux & des bracelets. Pour ce qui est de l'Isle de *Sainte Marie*, les *Espagnols* en sont les maîtres, & ils y ont un Fort avec cinq pieces de canon ; mais il y a peu d'*Espagnols*. Elle abonde en provisions, comme cochons, moutons, bled, & *Patates*, ou pommes de terre. Ces *Espagnols* me dirent, que les *Indiens* de l'Isle de *Moxa* ont de l'or, mais qu'ils ne veulent pas s'en défaire. Je leur fis plusieurs autres demandes par rapport au Païs, dont je souhaitois de sçavoir de plus grandes particularitez; mais ils ne se soucierent pas de satisfaire à ma curiosité. J'avois la carte de cette côte sur la table devant eux, & leur demandois qui occupoit tel & tel port en certains endroits. Ils me le disoient, mais ils me marquerent assez que mes demandes ne leur faisoient point de plaisir, & à mesure que je leur en faisois, ils

entamoient quelqu'autre discours. J'a trouvé qu'ils ont fort peu de connoissance des côtes au Sud de *Baldivia*. Tout ce qu'ils pûrent me dire, c'est qu'il y a des *Espagnols* qui demeurent dans l'Isle de *Castro*, qu'il y croît beaucoup de bled, & sur-tout du froment d'*Europe*; que sur le continent il y a aussi des *Espagnols* dans un endroit appellé *Osorno*, vis-à-vis de l'Isle de *Castro*, où ils ont des mines d'or; mais il y a aussi beaucoup d'*Indiens*. Je leur demandai si des vaisseaux pourroient passer entre l'Isle & le continent. Ils ne pûrent, ou ne voulurent point satisfaire ma curiosité, & dirent seulement que des vaisseaux vont à *Lima*, & en viennent pour apporter des provisions.

L'ancrage de l'Isle de *Moxa* est au Nord-Nord-Est, dans une baye sablonneuse sur huit brasses près du bord. Le vent de Nord-Est est celui qui est le plus fâcheux dans cette rade. Au Sud de cette Isle il y a un rebord de rochers, & quelques autres qui sont détachez de la côte.

Le Moüillage de l'Isle de *Sainte Marie* est au Nord, dans une belle baye sablonneuse, sur huit ou neuf brasses. Le vent de Nord-Nord-Oüest est celui

qui y est le plus à craindre. Suivant le rapport de ces *Espagnols*, il y a du bois & de l'eau douce dans ces deux Isles. Les marées sont médiocres sur la côte. Le flot vient du Sud, & monte huit ou neuf pieds. L'Isle de *Moxa* est à 38. dégrez 30. minutes de latitude du Sud. Celle de *Sainte Marie* est à 37. dégrez 14. minutes.

Le *Chili* est pourvû de pommes, de prunes, de poires, d'olives, d'abricots, de pêches, de coings, d'oranges, de citrons, de melons musquez, de melons d'eau, & de plusieurs autres fruits. Suivant le recit de ces *Espagnols*, c'est le plus beau Païs du monde. Le luxe y regne autant ou plus qu'en aucun autre endroit de la terre. Ils y jouïssent d'une santé si parfaite, y goûtent tant de délices, & y possedent de si grandes richesses, qu'ils comparent ce Païs au *Paradis* Terrestre.

Ces quatre *Espagnols*, qui vinrent me trouver à bord, me fournirent eux-mêmes d'assez grandes preuves de la bonté de ce Païs, car leur teint étoit aussi frais que j'en aye vû de ma vie. Ceux que nos gens virent à terre, tant hommes que femmes, avoient de même le teint vermeil & agréable. Enfin le

Païs paroît abondant en toutes choſes & ſur tout en or & en argent.

Le 17. *Décembre* j'envoyai la chalou pe à terre avec dix-huit hommes de plus expérimentez que j'euſſe à bord pour prendre connoiſſance de tout c dont je les chargeai, tant par rappor à la ſituation du havre, qu'aux forti fications des *Eſpagnols*, & à la diſpoſi tion des habitans. Je leur recommanda ſur toutes choſes de tenter des moyens pour entrer en conference avec les Naturels du Païs, qui ſont ennemis de *Eſpagnol*; car mon unique but étoi alors d'établir un commerce en faveu de la Nation *Angloiſe*, qui auroit pû e tirer des avantages fort conſidérables au lieu que les *Eſpagnols* n'en ſçaven pas profiter, à cauſe du peu de lumiere qu'ils ont.

Mes gens ne manquerent pas de bien examiner le havre, les fortifications, & le monde qu'il y a dans le Fort. Les *Eſpagnols* leur acheterent pluſieurs choſes, qu'ils payerent en pieces de huit, mais ils ne voulurent ſe défaire d'aucun or, quoique mes gens leur marquaſſent qu'ils aimoient mieux avoir de l'or que de l'argent. Ils ne voulurent point non plus leur donner du pain en

payement, disant pour raison, que le lendemain ils recevroient du pain de *Baldivia*. Ils acheterent pour lors de mes gens deux fusils d'environ quarante *Shellings* la piece, & en donnerent seize pieces de huit de chacun ; des étuis de couteaux de trois *Shellings*, dont ils payerent cinq pieces de huit ; du fil d'archal qui nous coûtoit dix sols, dont ils donnerent une piece de huit ; des gands communs de dix sols la paire, ils en payerent une piece de huit ; des capotes de drap de matelots, qui coûtent seize *Shellings* chez nous, ils en donnerent neuf pieces de huit. Ils auroient fort souhaité des manteaux & des pieces entieres de baye. Ces Espagnols sont équipez fort lestement, ils portent des vestes de soye travaillée avec de l'argent, de beau linge, de belles dentelles de *Flandres*, qu'ils mettent à leur chapeau en forme de cordon, & de grandes écharpes de soye de couleur écarlate avec des dentelles d'or au bout, qui leur pendent de dessus les épaules. Ils portent des cravates fort courtes, & à la main des cannes à pommes d'or ou d'argent. Leurs souliers, leurs bas & leurs culotes sont à la façon Espagnole. Ils firent beaucoup d'hon-

nêteté à mon Lieutenant & à sa suite
mais ils ne voulurent pas leur permet-
tre d'entrer dans le Fort, & les réçûren
dans une tente tout auprès. Quatre
femmes Creoles voulurent à toute for
ce entrer dans la chaloupe, & s'y as
sirent, pour pouvoir dire qu'elles avoien
été dans une chaloupe qui étoit venuë
d'*Europe*. Ces femmes étoient blanche
& fort propres, nées de parens *Espa-
gnols*. Il y a des *Espagnols* qui sont ma
riez à des *Indiennes*. Toutes leurs fem
mes en général étoient habillées pro
prement d'étoffes de soye à l'*Espagno
le*, ayant des chaînes d'or penduës a
cou, & des pendans d'oreilles de sa
phir, &c.

Le Commandant du Fort *Saint Jac
ques* fit présent à mon Lieutenant d'un
tabatiere d'argent, d'une canne à pom
me d'argent, & d'un plumet fait de plu
mes d'Autruche, qu'il portoit alors. Le
plumes en étoient petites & n'appro
choient pas de celles de *Barbarie*, &
le plumet étoit composé de plumes rou
ges, blanches & bleuës, qui avoien
été teintes dans le Païs. Un autre Of
ficier *Espagnol* fit aussi présent à M. *Woo*
d'un plumet, qui étoit noir, large &
fort beau, fait de plumes d'Autruche

du Païs. Il y en a beaucoup dans le Païs, auſſi bien que des *Guanacos* qui portent de cette laine rouge, dont on fait des chapeaux en *Angleterre*. Il y en a auſſi au *Perou*.

Il fut impoſſible à mes gens de parler aux Naturels du Païs, qui ſont en guerre avec les *Eſpagnols*, & maitres de l'or, ſans offenſer ces derniers. Ces *Indiens* firent du feu ſur le rivage en dedans du havre, & à côté des bois. Ils y arborerent un drapeau blanc : ſur quoi mon Lieutenant voulut les aller trouver avec la chaloupe ; mais les *Eſpagnols* ne voulurent pas le lui permettre, diſant qu'il demeuroit de leurs propres gens dans cet endroit-là.

Les matelots, qui s'en revinrent à bord, me dirent que le Lieutenant avoit été dans le Fort *St. Jacques*, & s'étoit acquité de la commiſſion que je lui avois donnée pour le Commandant ; mais que celui-ci lui avoit dit qu'il n'avoit point d'ordre pour nous laiſſer faire de l'eau, & qu'il l'avoit prié d'aller au Fort *St. Pierre*. Mon Lieutenant s'y rendit en effet, accompagné d'un Moine & de deux *Eſpagnols*, & fit arborer dans la chaloupe le pavillon blanc, & ſonner de la trompette, ſui-

vant mes ordres, jusqu'à ce qu'il ar
rivât au Fort. Dès qu'il eut débarqué
plusieurs Officiers *Espagnols* vinrent l
recevoir avec beaucoup de civilité, &
le prierent d'aller trouver le Gouver
neur, qui étoit dans une tente, & qu
le fit asseoir, après lui avoir fait beau
coup d'honnêtetez. Le Lieutenant f
mes complimens au Gouverneur, &
lui présenta le fromage, le beurre, l
épiceries, les verres & les pipes à fu
mer que je lui envoyois; après qu
il lui dit, qu'il venoit de ma part l
demander la permission de faire de l'ea
que nos chaloupes étoient toutes prêt
pour cela, & que j'attendois sa répo
se. Le Gouverneur obligea le Lieut
nant & M. *Fortescue* de s'asseoir. Il le
porta la santé dans un gobelet d'arger
rempli de vin du *Chili*; mais il ne
aucune réponse sur ce qu'on lui avo
demandé, & donna au contraire o
dre à un Officier accompagné de qu
ques soldats, de s'aller saisir de la ch
loupe. Mon Lieutenant demanda p
quelle raison on faisoit saisir la chalo
pe. Il lui répondit, qu'il avoit ordre
Dom Pedro de Montaies, Capitaine g
néral du *Chili*, de les retenir tous jusqu
ce que le vaisseau fut amené dans

avre ſous le canon du Château, & u'il étoit bien faché de n'avoir pas lavantage d'Officiers en ſon pouvoir.

Lettre du Lieutenant ARMIGER au Capitaine NARBROUH.

MONSIEUR,

Je ſuis retenu ici priſonnier avec M. FORTESCUE ; *mais je n'en ſçai pas a raiſon. Cependant on continuë à nous faire beaucoup d'honnêtetez, & on nous dit que ſi vous voulez faire entrer le vaiſſeau dans le havre, on vous fournira tout ce dont vous avez beſoin. Il n'eſt pas néceſſaire que je vous donne aucun avis là deſſus.* Je ſuis, &c.

Le 18. *Decembre 1670.*

Thomas ARMIGER.
Jean FORTESCUE.

Les matelots me vinrent retrouver à bord, & m'apprirent cette nouvelle, dont je leur demandai toutes les parti-

cularitez. Ils me dirent qu'ils croyoient que les *Espagnols* avoient dessein de surprendre le vaisseau, mais qu'ils n'étoient pas tous d'accord. J'examinai deux *Indiens* venus à bord avec mes gens, & qui parloient assez bon *Espagnol*. Ils me dirent que j'étois ami des *Indiens* des montagnes, puisque je n'étois pas *Espagnol*, & voulurent sçavoir mon Païs, & si je reviendrois. Je leur répondis, » mon Païs est de l'autre côté de la » mer, & peu eloigné. Je reviendrai » & apporterai des couteaux, des ha» ches, des bracelets, des miroirs, » &c. Je demeurerai avec vous, & » vous verrez mon Païs. Mon Roi vous » donnera plusieurs choses, & vous » vivrez avec nous. Mon Roi est le » plus grand Roi du monde, & au-des» sus de tous les autres Rois. Nous nous appellons *Anglois*. Ces *Indiens* rirent & témoignerent d'être fort aises de tout ce que je leur avois dit. Je leur recommandai de faire sçavoir aux *Indiens* qui habitoient les montagnes ou la plaine, que j'étois venu exprès pour leur parler, que j'étois leur ami, & que je leur donnerois beaucoup de haches, de couteaux, d'épées, &c. en cas qu'ils voulussent me venir trouver; que mon *Mai-*

le Grand Roi d'Angleterre leur avoit voyé plusieurs choses, & qu'il seroit vi de les voir.

Ces deux hommes, après avoir endu ce que je leur avois dit, se turent pendant quelque tems, & faisant suite réflexion sur nos caresses, & r les cruautez qu'ils avoient à souffrir e la part des *Espagnols*, la pensée de en retourner à terre les fit pleurer, les obligea de dire en Espagnol corompu *Hombras Spanolos muccho Diaos*, &c. c'est-à-dire que *les* Espagnols oient plusieurs *Diables*, &c. Je croi ort que ces pauvres gens ne disent que a vérité, car il faut être Diable pour es traiter de la maniere qu'ils font. En présence de mes gens un *Espagnol* ssomma un de ces *Indiens* à coup de âton, & cela sans aucune raison, dans le tems qu'il lui parloit. Mais ils n'en usent ainsi que pour faire voir leur autorité sur ces miserables. Les plus grandes douceurs qu'ils font aux *Indiens*, c'est de les appeller chiens & Diables, &c.

Ces *Indiens* m'assurerent qu'il y a beaucoup d'or dans le Païs, & que les *Espagnols* en ont beaucoup. Je leur donnai à chacun un couteau, un petit mi-

roir, & quelques bracelets, dont il parurent fort contens. Je leur recommandai de parler à leurs compatriotes, & de leur dire, que je leur donnerois des couteaux & des miroirs, &c s'ils vouloient me venir trouver. J'avois alors beaucoup d'eſperance que ces *Indiens* me donneroient l'occaſion de parler aux autres; car ils paroiſſoient fort ſatisfaits de la commiſſion & des préſens.

Ces *Indiens* ſont d'une taille médiocre, vigoureuſe & ramaſſée; ils ont le teint baſané, les cheveux longs, noirs & abbatus, les traits du viſage paſſables, mais l'air fort mélancholique. Ils ſont actifs & endurcis au travail, reſiſtent aux injures de l'air, & ſupportent facilement la faim. Ils portent de petits bonnets, & leurs vêtements ſont de longs manteaux. Ces manteaux ſont en général taillez en quarré, en forme de tapis, & d'une étoffe qu'ils font eux-mêmes de laine de *Guanacos*. Ils y font un trou au milieu par où ils paſſent la tête; en ſorte que depuis les épaules il ont tout le corps couvert, les uns juſqu'à demi jambe, & les autres juſqu'aux genoux. Il y en a qui ont des demi bas, mais ils n'ont ni ſouliers n

emiſes. Quelques-uns portent des lotes à l'*Eſpagnole*, qui ſerrent les iſſes & les genoux.

llet que j'envoyai au Lieute-nant *Armiger* dans une let-tre que je lui écrivis.

Obſervez autant que vous pourrez les ifications du Fort, & combien de mon-il peut y avoir; s'ils ſont en état de ſter à un vaiſſeau; quelle quantité de viſions il y a. Voyez ſi Dom Carlos *avec eux. Faites-moi réponſe par* Jean ilkins. *Lors que je ſçaurai quelle eſt force de la place, je ferai de mon mieux r vous délivrer. Je ſuis*, &c.

JEAN NARBROUGH.

ûlez mes lettres, en cas d'examen.

Le 18. *Decembre* 1670. vers le ſoir ſervai l'*amplitude* du Soleil & trou-huit dégrez dix minutes de varia-n de l'aiman à l'Eſt.

Je fis pluſieurs réflexions ſur cette iation, pour ſçavoir d'où vient qu'elle ſi differente dans la même latitude, re l'Eſt & l'Oüeſt de l'*Amrique*; car

en navigeant du côté de l'Eſt dans
latitude de quarante dégrez, je tro
vai vingt dégrez de variation de l'a
man vers l'Eſt, ſelon de bonnes ob
ſervations que j'avois faites avec le m
me inſtrument dont je me ſervis alor
qui eſt un grand cadran azimutal : d
dans ce dernier endroit je ne trouv
que huit dégrez dix minutes de v
riation ; n'y ayant pourtant que hu
dégrez de longitude plus à l'Oüe
dans le même paralléle, entre ces deu
obſervations & la difference de la v
riation.

J'ai trouvé que le Païs depuis l'E
juſqu'à l'Oüeſt n'a que cent vingt-ci
lieuës de largeur, à la latitude de qu
rante dégrez du Sud. Il faut certai
ment que l'aiman ait beaucoup plus
vertu à l'Eſt qu'à l'Oüeſt, ce qui ca
ſe la difference. Je ne ſaurois pou
tant comprendre, d'où vient que da
ces deux differens endroits la var
tion eſt toûjours vers l'Eſt. Je m'ét
imaginé qu'à la partie Occidentale
variation auroit été vers l'Oüeſt, pu
que dans la partie Orientale elle av
été vers l'Eſt ; mais l'experience m'
prend le contraire. De là je conjec
re que l'aiman n'a pas une grande v

attractive en cette partie de l'Amerique, & que l'attraction eſt en quelque autre endroit plus à l'Eſt que je ne dis ; car ſans cela il faudroit que d'un côté la variation eut été vers l'Eſt, & de l'autre vers l'Oüeſt. C'eſt ce que je remets au jugement de gens plus habiles que moi ; car je ne ſuis pas encore ſatisfait des raiſons qui me paroiſſent cauſer la variation & ſa grande différence ; quoique j'aye fait pluſieurs traverſées, & tiré de grands avantages de la connoiſſance de la variation de l'aiman, par rapport à la droite route que je devois faire, &c.

Il y a trois belles rivieres qui ſe jettent dans le Port de *Baldivia*, & dont le courant eſt ſi rapide, qu'il n'y a qu'à ſuivre le fil de l'eau pour ſortir du port. L'eau y eſt douce juſqu'à l'embouchure du port. Une de ces rivieres vient du Sud-Eſt ; l'autre de l'Eſt, & paſſe derriere le Fort de *St. Pierre*. La troiſiéme paſſe entre la pointe Septentrionale de l'embouchure du port & l'extrêmité Septentrionale de l'Iſle de *St. Pierre*, vient du Nord-Eſt, & ſe jette dans la riviere à neuf ou dix miles de l'embouchure du port. La ville de *Baldivia*, au rapport des *Eſpagnols*, eſt ſur le bord de la riviere.

Je m'imagine que *Baldivia* n'e
qu'une petite ville, où il y a quelqu
garnison, & que les *Espagnols* l'occu
pent pour y trafiquer avec les *Indien*
en or, en pierres de bezoar, en lain
de *Guanacos*, &c. Les *Espagnols* & le
Indiens, qui furent à bord, me dire
qu'il y avoit cinq pieces de gros ca
non, & trois cens hommes : mais
y a toûjours de l'exageration en tou
ce qu'ils disent de leurs forces.

Je croi que ces rivieres viennent d
fort loin, & que les *Espagnols* ont très
peu de connoissance du dedans du Païs
car les *Indiens* ne leur permettent pa
d'y pénétrer. Je ne croi pas non plu
que ces rivieres puissent porter des vai
seaux ; car la barque qui étoit là, au
roit sans doute remonté la riviere ju
qu'à *Baldivia*, pour y décharger s
marchandises, sans se donner la peine d
les y transporter dans des chaloupes &
dans des barques plattes, qu'ils ont ex
près pour cela. Ces barques sont faite
à peu près comme nos *berges* dans l'Oüe
mais beaucoup plus petites. Elles po
tent dix à douze tonneaux. Elles on
un gouvernail, un mât & une voile
comme nos *berges*. La voile est d
toile de coton, & les cordages d'écor
ce d'a

ce d'arbres de *Manglares*. Au lieu d'ancres, il y des machines de bois faites en forme de bras d'écréviſſe. Les ancres & autres inſtrumens de fer pour les bateaux ſont fort rares en ces quartiers-là, auſſi-bien que les cordages & les cables de chanvre, & les mâts de ſapin. Au défaut de ſapin ils ſe ſervent de cédres blancs & d'autres bois pour faire des mâts ; mais ces mâts ſont fort peſans, ſe rompent facilement, & ne durent pas long-tems. On ne voit pas un ſapin dans tout le Païs. Il y manque auſſi de bons matelots & de bons ouvriers pour bâtir des vaiſſeaux.

Leurs plus petites barques ſont des canots, faits de troncs de gros arbres. Ces canots ont la forme de petites chaloupes aux deux extrêmitez. Il y en a qui ont trente pieds de long, & une planche de chaque côté pour les élever. Ils peuvent porter environ vingt hommes. Ceux qui ont ces rebords, ont auſſi de grandes poûtres attachées en dehors de chaque côté, ce qui les empêche de renverſer. Ils ſont fort mal bâtis. Je n'en ai pas vû un qui pût réſiſter aux houles de la mer, ni qui fut propre à porter une perſonne de diſtinction. Les *Eſpagnols* ſe ſervent des *In-*

diens pour ramer, & les employent auſſi à toute autre ſorte de travail; car ils croyent en *Amerique*, qu'il eſt au-deſſous d'eux de mettre la main à des choſes de cette nature, & d'être les valets de leurs compatriotes, quand même l'un ſeroit le plus grand Seigneur du monde, & l'autre le dernier de tous les hommes.

Les environs du Port de *Baldivia* ſont aſſez élevez. En avançant dans le Païs, on trouve de hautes montagnes. Le rivage eſt bas, & ſablonneux en quelques bayes, & on y trouve tout du long de la côte des pieces de rochers détachées, auſſi luiſantes que de l'or. Auſſi loin que je pûs porter la vûë, le Païs me parut couvert de bois le long des rivieres, & ces bois ſont ſi remplis de broſſailles, de vieux arbres pourris, & de feüillages, qu'ils en ſont impraticables.

Le havre a près d'un mile & demi de largeur, & le canon ne peut porter d'un rivage à l'autre. Le Fort de *St. Pierre* eſt à deux miles de l'embouchure du Port. Le moindre vaiſſeau peut les chaſſer des batteries qu'ils ont au Fort de *St. Jacques*, & à celui de *St. André*, qui ſont au Sud du havre. De-

qu'on eſt entré, le Fort de *St. Pierre* ne peut faire que peu de mal à un vaiſſeau, à moins que ce ne ſoit par quelque accident, comme par exemple, par un boulet de canon pouſſé au hazard. Les *Eſpagnols* n'ont aucune plantation du côté du Sud, & n'occupent ces Forts que pour être maîtres du havre, afin d'empêcher les vaiſſeaux étrangers d'y jetter l'ancre, & de trafiquer avec les naturels du Païs. Le havre paroît une baye, lors qu'on en a paſſé l'embouchure & qu'on eſt vers le Sud.

Il croît ſur le rivage vers le Sud quantité de cannes, ſemblables à celles qu'on apporte des *Indes Orientales* & qu'on appelle *Bamboas*. Elles ſont roides & peſantes, croiſſent comme des ceps de vigne entre les arbres à côté des bois, & s'apuyent contre les arbres. Il y en a qui ont vingt pieds de long, qui ſont faites en cone depuis la racine juſqu'à la cime, à peu près comme une ligne de pêcheur.

Toutes les denrées qui viennent de l'*Europe* ſont fort chères & rares en cet endroit-là, parce qu'il n'y en vient que par la voye de *Panama*, & par la riviere de *Plata*, & qu'elles paſſent par

les mains de divers Marchands, avant que de parvenir juſques-là. Il en coûte extrêmement pour le tranſport d'un lieu à l'autre. Les toiles de *Hollande*, les étoffes de ſoye, les dentelles de *Flandres*, les bas de ſoye, les rubans, les toiles de *France*, les miroirs & autres marchandiſes, que nous avons en abondance, y ſeroient d'un grand débit, & ſe vendroient à haut prix.

La livre de poudre fine à canon y valoit en 1670. une piece de huit, la dragée, une *reale* & demi, & deux *reales* la livre. Suivant le rapport qu'on m'en fit, toutes les denrées d'*Europe* y ſont toûjours d'une grande cherté & d'un grand débit. Je croi même que vers le Nord, aux environs de *Val-Paraïzo*, de *Coquimbo* & d'*Arica*, où il y a plus d'habitans, on tireroit encore plus de profit des marchandiſes, & qu'on pourroit s'y aſſurer d'un fort grand débit : car l'argent eſt plus abondant en ces quartiers-là, qu'à *Baldivia*, parce-qu'ils ſont plus près des mines du *Potoſi*. Cet argent du *Potoſi* eſt tranſporté au Port d'*Arica*, & de-là par mer à *Lima*.

Je ſuis donc perſuadé, que ſi les *Anglois* pouvoient obtenir la permiſſion du

Roi d'*Espagne* d'avoir un commerce libre dans tous les Ports de cette côte, ils en tireroient les plus grands avantages du monde; car les habitans ne demandent autre chose : mais les Gouverneurs *Espagnols* n'osent pas donner la permission à aucun vaisseau étranger d'y faire traite, sans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force, ce qui pourroit facilement s'exécuter par le moyen de quatre vaisseaux de vingt ou trente pieces de canon chacun, qui seroient en état de se moquer des défenses des Gouverneurs. Je ne doute pas non plus qu'on n'engageât facilement les habitans du *Chili* Méridional, aux environs de *Castro*, d'*Osorno*, & de *Baldivia*, à faire un commerce considérable d'or, pourvû qu'ils reconnussent une fois ceux qui seroient chargez de la commission de le faire, & qu'on les traitât avec douceur dans les commencemens, afin de gagner leur amitié: ce qui peut se faire facilement en leur donnant des ciseaux, des miroirs, des bracelets, des peignes, des haches & telles autres bagatelles. Autant que je pûs l'apprendre de ces *Indiens* du *Chili*, qui vinrent à mon bord, ils sont

maîtres de tous les endroits du Païs où l'or se trouve. Mon intention étoit, si le tems le permettoit, de filler le long de la côte depuis *Baldivia* jusqu'au *Cap Déſiade*, à l'embouchure du détroit; & j'eſperois de faire quelque trafic avec les *Indiens* de ces côtes, & d'y trouver de bons havres. Je réſolus donc de toucher aux Iſles de *Caſtro* & d'*Oſorno*, pour voir s'il n'y auroit rien à faire avec les *Eſpagnols* qui y ſont établis, & s'ils y vivoient de la maniere dont ceux de *Baldivia* m'en avoient parlé.

Noms des quatre hommes de mon équipage, que les *Eſpagnols* retinrent à *Baldivia*, & que je fus obligé d'y laiſſer.

Thomas Armiger Lieutenant, de la Province de *Norfolk*, âgé de quarante ans.

Jean Forteſcue Gentilhomme, de la Province de Kent, âgé de vingt ſept ans.

Hugh Coœ Trompette, de *Wappen*, âgé de vingt-huit ans.

Thomas Highvvay Interprête, âgé de trente-cinq ans, né en *Barbarie* de parens *Maures*. Il s'étoit fait Chrétien, demeuroit à *Londres*, & parloit par-

faitement bien la langue *Espagnole*, qu'il avoit appriſe à *Cadis*, où il avoit autrefois demeuré chez un Marchand *Anglois*.

Comme ces perſonnes, qui ſe portent bien, & ſont d'un bon temperament, ont paſſablement d'eſprit, j'ai lieu d'eſperer qu'elles vivront aſſez long-tems pour nous faire un jour la relation de ces païs-là.

De *Cap Gallery*, qui eſt la partie la plus avancée du Sud du havre de *Baldivia*, à 39. dégrez 57. minutes de latitude du Sud, & à 70. dégrez 20. minutes de longitude à l'Oüeſt du *Lezard* en *Angleterre*, ſuivant mon eſtime diſtance Méridienne onze cens huit lieuës, longitude à l'Eſt de l'entrée Occidentale du détroit de *Magellan* & du *Cap Pillar*, deux dégrez quarante minutes. Diſtance Méridienne près de 42. lieuës, ſuivant mon eſtime.

Le 22. *Decembre*, il fit beau tems, & à la pointe du jour un vent frais de Sud-Oüeſt. La mer fut aſſez calme. J'allai de bout au vent le long de la côte, & me trouvai environ à trois lieuës de terre, un peu au Sud du *Cap Gallery*, hors de la vûë des habitans de *Baldivia*; car ce Cap eſt enfermé par la

côte Septentrionale du havre. A midi je pris hauteur, & trouvai 40. dégrez 3. minutes de latitude du Sud. J'étois alors à trois lieuës de terre, au Sud du havre de *Baldivia*, & ne pûs trouver fond sur 80. brasses.

Le 31. *Decembre* l'après-midi il fit un vent violent de Nord-Oüest, mêlé de pluye. Toute l'après-midi & toute la nuit nous gouvernâmes Sud-Oüest quart sur Sud. Il y a dans ces mers des marsoüins differens de ceux de l'*Europe*; les uns sont blancs & noirs, les autres gris. La nuit il plût.

Le 1. *Janvier* 1671. tems froid & couvert, accompagné de pluye & d'un peu de grêle, vent frais de Nord-Oüest, & tems de mer. Je craignis de perdre mon grand mât. Nous fillâmes au Sud-Sud-Oüest pour soulager le vaisseau & l'empêcher de rouler. Après plusieurs bordées depuis le 31. *Decembre* à midi jusques au lendemain, nous portâmes droit au Sud à 39. dégrez 00. m. par l'Oüest. Difference de longitude 101. dégrez 37. m. $\frac{4}{10}$. difference de latitude 1. dégré 22. m. $\frac{3}{10}$. latitude par estime 47. dégrez 47. m. du Sud.

Le 4. *Janvier* il fit assez beau tems, & un

frais de nord-Oüest, & quelquefois d'Oüest Nord-Oüest. Je continuai à porter au Sud. Nous vîmes ce jour-là quelques marsoüins, quelques baleines & des oiseaux de mer. Le matin je pris hauteur, & je trouvai 10. dégrez 28. minutes de variation de l'aiman vers l'Est. Depuis le 5. *Janvier* à midi jusqu'au lendemain à la même heure, nous fimes droite route au Sud, ayant fillé en vingt quatre heures 84. miles. Difference de latitude un dégré 24. min. $\frac{8}{10}$. Je pris hauteur & trouvai 51. dégrez 31. minutes de latitude du Sud, distance Méridienne de la *Pointe Gallery* quatre dégrez 48. minutes $\frac{4}{10}$. à l'Oüest, qui font 70. lieuës 1. mile $\frac{5}{10}$. & du *Lezard* 75. dégrez 8. minutes $\frac{4}{10}$. de longitude à l'Oüest, c'est-à-dire 1178. lieuës 1. mile $\frac{5}{10}$.

Le 6. *Janvier* au matin, tems froid & couvert, vent frais d'Oüest-Sud-Oüest. Je gouvernai pour doubler les quatre Isles, que j'avois nommées les *Isles de Direction*, ou du moins le *Cap Desiada*. Ma route Est-Nord-Est. Les nuits étoient courtes & claires, parceque la lune étoit dans son plein; de

ſorte que quelquefois je pouvois voir à une lieuë de moi.

A quatre heures du matin, comme il faiſoit déja grand jour, je jettai la ſonde, ſans trouver de fond ſur 80. braſſes. Je comptois que j'étois alors environ à dix lieuës du *Cap Deſiada*, & à 52. dégrez 53. minutes de latitude du Sud. Un peu après quatre heures, le tems s'étant encore plus éclairci, nous regardâmes de tous côtez & découvrîmes les quatre *Iſles de Direction*, qui ſont à l'entrée du détroit Nord-Nord-Oüeſt du *Cap Deſiada*, à la diſtance d'environ huit lieuës. Ces Iſles qui me parurent ſemblables à des mules de foin, nous demeurerent au Nord-Eſt, à la diſtance d'environ quatre lieuës, à 52. dégrez 42. minutes de latitude. A cinq heures elles nous demeurerent au Nord, à trois lieuës. Je jettai la ſonde, mais je ne pûs trouver de fond ſur 70 braſſes. Le tems s'étant éclairci, je découvris le *Cap Deſiada;* quoique la brume fut encore ſur les montagnes. Le Cap étoit Eſt-Sud-Eſt de nous, à huit lieuës de diſtance, mais les ſommets des montagnes, qui ne ſont que roches, étant couverts de broüillards, cela m'empêcha d'avoir plûtôt la vûë du Cap. Lors

que le tems est clair, on peut découvrir le *Cap Pillar* & le *Cap Desiada* de quinze ou seize lieuës, tant ces terres sont élevées.

Avec un vent frais d'Oüest-Sud-Oüest je gouvernai Est quart sur Sud-Est, pour doubler le *Cap Pillar*. La mer étoit alors pleine de houles, qui venoient du Sud-Oüest. Je découvris quantité de brisans & de pointes de rochers au-dessus de l'eau, à quatre lieuës à l'Oüest du *Cap Desiada*, où les houles s'alloient briser avec une violence épouvantable. Il y a des rochers enfoncez, & des pointes au-dessus de l'eau à deux lieuës de ce Cap. Il y en a d'autres qui n'en sont pas éloignez de plus d'une lieuë, quelques-uns le sont seulement d'un demi mile. Tous ces brisans sont fort dangereux.

Je nommai l'Isle, que je trouvai en dedans du détroit, *Westminster*, & *Lodgers*. Elles paroissent d'abord comme de petites éminences. A neuf heures le *Cap Pillar* nous demeura au Sud à la distance d'un mile & demi.

Je ne remarquai ni marée ni courant, qui entre dans le détroit ou qui en sorte, & qui puisse rendre la navigation dangereuse. Difference de longitude à l'Est

un dégré 39. minutes $\frac{4}{10}$. Je ne trouvai alors que 52. dégrez 51. minutes de latitude du Sud, au lieu qu'auparavant dans le même endroit, l'eſtime que j'avois faite de la latitude s'étoit montée à 52. dégrez 58. minutes.

Diſtance Méridienne à neuf heures de la pointe *Gallery*, à l'Oüeſt 35. lieuës 00. mil. $\frac{5}{10}$. longitude à neuf heures de ladite pointe, à l'Oüeſt deux dégrez 43. minutes $\frac{3}{10}$.

La longitude à même heure du *Lezard* à l'Oüeſt 73. dégrez 3. m. $\frac{3}{10}$. diſtance Méridienne de ce Cap à l'Oüeſt 1153. lieuës 00. mil. $\frac{5}{10}$.

Je trouvai fort peu de marée ou de courans dans la Mer du Sud, car je ne remarquai que trois minutes de difference de longitude dans mon eſtime, en navigeant entre le *Cap Gallery* & le *Cap Pillar*, allant & venant.

Toutes les fois qu'on veut gagner l'entrée Occidentale du détroit de *Magellan*, le plus ſeur, à mon avis, eſt de porter le Cap ſur la côte, à 52. dégrez 50. minutes de latitude du Sud. On découvre alors les quatre *Iſles de Direc-*

tion, qui ſont à l'entrée du détroit un peu au Nord, & au Nord-Nord-Oüeſt du *Cap Pillar*, à la diſtance d'environ huit lieuës. On les peut reconnoître facilement; car elles ſont petites, d'une hauteur paſſable, & les unes près des autres. Ce ne ſont que des rochers inégaux & ſtériles. La plus Orientale eſt éloignée des autres de près d'un mile. Elle eſt en forme de pain de ſucre. Lors que le vent eſt à l'Oüeſt, les houles ſe briſent avec beaucoup d'impetuoſité ſur ces Iſles. Le *Cap Pillar* eſt une pointe de rochers eſcarpez au Sud de l'entrée du détroit. Le *Cap Deſiada* eſt la pointe Occidentale, & git Sud-Oüeſt & Nord-Eſt avec le *Cap Pillar*, à la diſtance d'environ deux lieuës. A la pointe du *Cap Deſiada* la côte au Sud du Cap court Sud-Sud-Eſt, & eſt pleine de rochers élevez & inégaux. A l'Oüeſt du Cap, à la diſtance de de près de quatre lieuës, il y a beaucoup de briſans, qui ſont au-deſſus de l'eau, & qui paroiſſent comme des ruines d'anciens bâtimens. On y voit auſſi des rebords de rochers enfoncez. Ce ſont des écueïls dangereux, & les houles s'y briſent avec beaucoup d'impetuoſité. Ils ſont à 53. dégrez 10. mi-

nutes de latitude du Sud, ſuivant mon eſtime. Je nommai ces rochers les *Juges*; ils ſont à près de dix lieuës au Sud quart ſur Oüeſt des *Iſles de Direction*, tant eſt large la premiere entrée du détroit. Pourvû qu'on ait la vûë de la terre, il n'y a point de danger: Mais qui voudroit paſſer de la Mer du Sud dans le détroit, ſans avoir paſſé ce détroit auparavant, y trouveroit, faute d'avoir appris à le connoître, beaucoup de difficulté de l'Oüeſt à l'Eſt; car à la ſortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du détroit vers le Nord, il y a pluſieurs ouvertures & bayes, qu'on prendroit plûtôt pour le paſſage que le détroit même. Le meilleur eſt de ſuivre la côte Méridionale, en s'allarguant du *Cap Pillar*, qui eſt la pointe de l'entrée. Pendant un mile ou deux il faut gouverner Eſt quart ſur Sud-Eſt, enſuite Eſt-Sud-Eſt, & enfin Sud-Eſt quart ſur Eſt; & c'eſt ainſi que le canal court juſqu'au *Cap de Quadre*.

Toute la côte Septentrionale du détroit, tirant vers l'Eſt depuis le *Cap de Victoire* juſqu'au *Cap Frovvard*, eſt un Païs affreux, plein de rochers & de montagnes. On trouve le long de cette côte, depuis l'entrée du détroit juſ-

qu'à la distance de quinze lieuës vers l'Est, grand nombre de petits rochers détachez & d'Isles hautes pleines de rochers. Il y a aussi de grandes Bayes & des anses qui entrent dans le Païs au Nord, & paroissent plûtôt un passage que le détroit même. Il est dangereux de tenir la côte Septentrionale dans ce passage ; car il y a tant d'Isles & de rochers, que si le tems étoit couvert, on pourroit se détourner facilement du véritable canal, se jetter entre les Isles & les rochers, & mettre un vaisseau en danger, sur tout si le vent étoit vers l'Oüest, & que le tems fut couvert, ce qui arrive presque tout l'hyver.

Sur la côte Septentrionale, entre le *Cap de Victoire* & le *Cap de Quade*, il y a beaucoup de bayes & d'enfoncemens ; mais je ne sçai pas jusqu'où ces bayes vont dans les terres. Il me manquoit une petite barque, pour les aller découvrir, comme j'aurois fait en plusieurs endroits du détroit, que j'aurois été fort aise de parcourir.

Le *6. Janvier.* Il y a dans la *Tuesday-Bay* & dans l'*Isiand-Bay* aux endroits les plus bas, des buissons & quelques arbrisseaux qui portent une espece

de fruit. Ces arbrisseaux croissent dans une terre légere & pleine de pelouse qui a quatre ou cinq pieds de profondeur sur la roche. On peut se servir de ces arbrisseaux pour du chauffage. Il croît aussi au même endroit une sorte de jonc pointu assez long & épais où les oyes, les canards & d'autres oiseaux de mer font leurs nids. On voit sur l'eau des canards, des oyes sauvages, des moüettes, des plongeons & des *Pingouins*. Je ne trouvai personne à terre, mais je remarquai que du monde y avoit été; car je vis des endroits où il y avoit du feu, & une cabane de branches d'arbre. Je trouvai des moules & des *limpets* attachez aux rochers; mais pour d'autres poissons je n'en vis point. J'avançai deux mile avec la chaloupe dans la baye, & j'aurois pû aller plus loin; mais il pleuvoit si fort, & le vent étoit si violent, que je n'osai m'écarter davantage du vaisseau. L'eau est fort profonde dans cette baye. Je retournai sur le soir à bord, & mes gens furent ravis de me revoir; car en mon absence ils avoient eu peur que les amarres du vaisseau ne se fussent rompuës. La nuit il plût & il y eut beaucoup de broüillard, ce

ui fit un peu tomber le vent, qui étoit Oüest-Sud-Oüest. La mer étant devenuë alme nous demeurâmes à l'ancre, ayant pointe au Nord-Oüest de nous. Il y plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui oulent le long des rochers & des mon-agnes dans la mer. Nous vîmes quan-ité de baleines dans ces bayes, & quel-ques veaux marins sur les rochers. Cet-e côte est triste & affreuse.

A huit heures du soir je jettai l'an-re vis-à-vis la *riviere de Batchelor*, & rouvai neuf brasses, sur un fond sablon-neux, à la distance de deux cables du ivage. Le fond qui est à l'entrée de ette riviere est sablonneux, de bonne enuë, bon pour l'ancrage, sur sept, uit, neuf, dix ou onze brasses. On est assuré contre les vents d'Oüest & u Nord. Le vent le plus dangereux st le Sud, qui est le traversier de cet ncrage : Mais la mer ne peut deve-ir fort haute, parce qu'en cet endroit-le détroit n'a que deux lieuës de lar-e. Cette *riviere de Batchelor* est à cinq ieuës à l'Est du *Cap de Quade*, & à eux lieuës à l'Est du *canal de St. Je-ôme*. Au Nord la marée est passable-ent forte, tant le flot que le jussant. lle entre dans le *canal de St. Jerôme* &

en sort montant & descendant environ huit ou neuf pieds. A l'entrée de la *riviere de Batchelor* il n'y a pas plus de dix pieds d'eau en haute marée. Cette riviere est dans une vallée. A la pointe Occidentale il y a un joli petit bois d'arbres verds. Il y a aussi de très-bonne eau douce, & dequoi faire provision de chauffage. Il faut que les Sauvages frequentent fort cet endroit-là; car j'y trouvai plusieurs cabanes faites de branches, & ce sont leurs maisons ordinaires. Le soir le tems fut calme & chargé de broüillards. Pour plus grande sûreté je moüillai les trois ancres.

Le 8. *Janvier*, tems calme & beau, soleil clair & chaud. A la pointe du jour nous descendîmes dans la chaloupe avec vingt hommes, & entrâmes dans la baye ou riviere de *Batchelor*, où nous ramâmes quatre miles, sans pouvoir aller plus loin, quoique la marée fut haute. Cette riviere finit par une petite Baye, qui sort d'un Lac d'eau douce, dans une vallée entre des montagnes. Nous amarrâmes la chaloupe, & marchâmes cinq ou six miles dans le Païs, sans pouvoir aller plus loin, ayant été arrêtez par des montagnes escar-

ées & par des bois impraticables. Nous vions allumé plusieurs feux ; mais à la istance où nous en étions, nous n'en ûmes pas découvrir la moindre mar- ue. Nous ne vîmes ni homme, ni êtes. Plusieurs petits ruisseaux d'eau louce découlent des montagnes couver- es de neiges, & des cascades qui tom- ent des rochers escarpez. Nous foüil- âmes en plusieurs endroits de la terre, & dans les ruisseaux, pour y chercher de l'or, &c. mais nous n'y trouvâmes ni métal ni minéral. Il croît sur les buissons un petit fruit très-bon à man- ger, & dans les endroits où il croît de l'herbe, c'est une terre legére & ma- recageuse. Les rochers sont d'une es- pece de marbre blanc, & les arbres comme ceux du *Port de Famine*. Il y a aussi de petits poivriers. Sur le soir je retournai à bord, & quoiqu'il fit cal- me, je fis mettre le vaisseau sur toutes ses amarres.

Ici finit le Journal du Chevalier JEAN NARBROUGH. *Ce qui suit est tiré de celui de son Lieutenant,* M. NATHANAEL PECKET, *qui continua le Journal jusqu'au retour en* ANGLETERRE.

Le 11. *Janvier*, beau tems & vent variable de Sud-Eſt au Sud-Oüeſt. Le matin nous portâmes à route pour gagner le *Port de Famine*. A midi nous jettâmes l'ancre ſur neuf braſſes, dans un endroit où nous trouvâmes à terre tout ce dont nous avions beſoin, comme des arbres aſſez épais pour faire des chouquets à nôtre grand mât, de bonne eau, du gibier très-bon, du poiſſon ſemblable au mulet, & de gros éperlans. Nous raccommodâmes les mats & le ſunin du vaiſſeau le mieux que nous pûmes, & y donnâmes le radoub. Nous fimes auſſi bonne proviſion d'eau douce & de chauffage.

Le 16. *Janvier*, beau tems & petit vent d'Oüeſt. Le matin j'eus ordre aller avec la chaloupe dans la *riviere de Segars*, auſſi avant que je pourrois, pour voir s'il n'y auroit point d'*Indiens*. Je fis environ neuf miles, mais la chaloupe ne pouvant aller plus loin, tant à cauſe des troncs d'arbres dont la riviere étoit remplie, que parcequ'il y avoit trop peu d'eau, je marchai deux miles, pour chercher des habitans. Je n'en trouvai point, ni rien qui fut digne de remarque, & ne decouvris point auſſi juſqu'où la riviere s'étendoit; ainſi je retournai à bord.

Le 29. *Janvier*, beau tems & petit vent de Sud-Oüest. Le Capitaine passa avec la pinasse à la côte Méridionale, pour y chercher des habitans, & voir s'il n'y auroit point de havre propre à y ancrer. Nous vîmes sur la pointe du *Port de Famine* un *Indien* qui y avoit fait du feu. J'allai à terre le trouver ; il n'avoit ni arc, ni fléches, ni rien qui vaut un denier. Je voulus lui persuader de venir à bord ; mais il n'en voulut rien faire. Autant que je pûs comprendre par les signes qu'il me fit, il avoit été esclave de quelques autres *Indiens*, & s'étoit enfui.

Le 31. *Janvier*, beau tems & vent variable. Le soir nôtre Capitaine revint à bord, après avoir visité la côte Méridionale, sans y avoir découvert ni havre, ni habitans.

Le 4. *Février*, beau tems & vent d'Oüest quart sur Nord-Oüest. A quatre heures du matin nous fîmes voiles pour le *Port de Famine*, & à onze heures nous fûmes par le travers de *Fresh-Water Bay*, (Baye d'eau douce.) A six heures du soir nous moüillâmes sur douze brasses, dans une belle Baye sablonneuse, environ à quatre lieuës au Nord de la *Baye d'eau douce*.

Le 5. *Février*, beau tems, vent for
de Sud-Oüeſt & d'Oüeſt-Sud-Oüeſt
Nôtre Capitaine m'envoya dans la *bay*
d'eau douce, pour voir s'il n'y auroi
point d'*Indiens* dans ces quartiers ; mai
je m'en retournai à bord ſans avoir rie
découvert.

Le 7. *Février*, beau tems & vent d
Nord. Le Capitaine m'ordonna de pren
dre la pinaſſe, & d'aller le long de l
côte Septentrionale, entre l'*Iſle d'Eli*
zabeth & le rivage, pour voir s'il n'
auroit point d'*Indiens*. L'après midi
vent ſi violent de Nord, qu'il fut im
poſſible d'avancer en forçant de rames
de ſorte que nous fûmes obligez de re
brouſſer & de relâcher dans une bay
ſablonneuſe. Nous allâmes à terre, o
nous reſtâmes toute la nuit. Dans cett
baye nous jettâmes le filet, & prîme
quantité d'éperlans, dont les uns avoie
douze pouces de long, les autres huit.

Le 8. *Février*, beau tems vent d'Oüeſ
Sud-Oüeſt. A quatre heures du mat
je navigeai dans le détroit avec la p
naſſe, & ramai entre la côte Septentri
nale & l'*Iſle d'Elizabeth* ; mais je ne p
point découvrir d'habitans : Cependa
je vis pluſieurs endroits où il y en avo
eu, il n'y avoit pas long-tems, &

ls avoient construit des canots. Depuis le *Cap Desiada* jusqu'à l'*Isle d'Elizabeth* on trouve abondance de bois & d'eau douce : mais de cette Isle jusqu'au *Cap de la Vierge Marie*, on a peine à trouver du bois & de l'eau douce. A trois heures après midi je retournai à bord. A quatre heures, nous allâmes jetter l'ancre à huit brasses, sur un fond de sable noir, à la distance d'un mile de la côte Septentrionale. Les Isles de *St. George* & de *St. Barthelemi* paroissoient n'en faire qu'une, & nous demeurerent, la premiere au Sud-Est, & celle d'*Elizabeth* au Sud quart sur Est. Nous y restâmes à l'ancre toute la nuit.

Le 9. *Février*, beau tems, vent d'Oüest. Le Capitaine m'envoya à terre pour voir s'il n'y auroit point d'habitans; mais je n'en découvris point. Cependant je trouvai sur la côte Septentrionale un havre bon pour de petits bâtimens, à l'extrêmité Méridionale d'une baye profonde & large, par le travers de l'*Isle d'Elizabeth*. Les deux rivages à l'entrée de ce port sont à la portée du trait l'un de l'autre. J'y jettai la sonde, & trouvai douze pieds d'eau en morte marée; mais en dedans il y en avoit douze brasses dans le tems que la

marée étoit basse. De l'entrée de ce port jusqu'à son extrêmité, il y a environ sept miles. J'y trouvai quantité d'oyes & de canards, & à terre beaucoup de bruyéres & de meures de buisson, fort bonnes; mais je ne vis pas un *Indien*. Le Capitaine découvrit un autre port sur la côte Septentrionale, à un mile au Sud du second détroit, & l'ayant sondé, il y eut quatre brasses d'eau. Ce port est fort large en dedans. On y trouve quantité de cancres de mer.

Le 11. *Février*, beau tems & vent variable. Le Capitaine m'ordonna d'aller avec la pinasse le long de la côte Septentrionale, de l'examiner & de faire ensuite la même chose, si cela se pouvoit, à l'égard de celle du Sud, de naviger jusqu'au premier détroit, où je devois m'arrêter & attendre le vaisseau. J'exécutai ces ordres, & entrai dans une baye, ou anse belle & sablonneuse, sur la côte Méridionale, où je mis pied à terre, dans l'esperance de rencontrer des *Indiens*, parce que j'avois vû grand nombre de feux dans les terres; mais je fis environ cinq ou six miles sans trouver personne. Comme la nuit approchoit, je retournai vers la barque & dressai une tente sur le rivage, où je reste

reſtai toute la nuit avec l'équipage de la pinaſſe. Lors que la marée fut haute, nous jettâmes le filet dans un étang, le retirâmes en morte marée, & prîmes environ 700. gros poiſſons ſemblables à des mulets. Ce Païs eſt fort ſec & ſtérile. Je n'y vis rien de remarquable.

Le 12. *Février*, beau tems, vent de Nord. Je paſſai vers la côte Septentrionale, où je trouvai une belle baye ſablonneuſe. Je la ſondai & j'y eus 6, 7, 8, 9, & 10. braſſes d'eau à plus d'un demi mile de la côte. Cette Baye eſt entre le ſecond détroit & le *Cap Gregoire* tout au deſſous de ce Cap, qui eſt à cinq ou ſix miles à l'Eſt du ſecond détroit. Nous mîmes pied à terre en cet endroit-là, & tirâmes la pinaſſe à ſec. Il faiſoit alors un vent frais de Nord. Nous avançâmes dans le Païs pour voir ſi nous n'y trouverions point d'*Indiens*; mais n'en ayant point découvert nous retournâmes à la pinaſſe, & dreſſâmes nôtre tente ſur le rivage, où nous reſtâmes toute la nuit.

Le 13. *Février*, beau tems, vent frais d'Oüeſt. Je rangeai la côte Septentrionale depuis le *Cap Gregoire* juſqu'au premier détroit. Je ne fus pas plûtôt entré

dans ce premier détroit, que je vis trois ancres, qui étoient au-dessus de la marque de la haute marée, dans une petite anse sablonneuse. Je mis pied à terre en cet endroit-là, & ayant fait tirer la barque à sec, je cherchai par tout aux environs pour voir si je ne trouverois pas des canons ou autres choses. Un des matelots trouva du fer de l'arriere d'un vaisseau. La verge d'une de ces ancres avoit douze pieds de long, les deux autres onze pieds chacune. C'étoient des ancres *Espagnoles*. Cette terre aride & stérile ne produit ni bois, ni eau douce. A cinq ou six miles aux environs elle est remplie de rats, qui font des trous en terre comme les lapins. Je m'imagine qu'ils vivent de *limpets*; car je trouvai quantité de coquilles de *limpets* auprès de leurs trous. Je ne vis aucun *Indien*, ni rien de remarquable. Comme il se faisoit tard, nous dressâmes-là nôtre tente & y restâmes tout la nuit. Tout le long de la côte Septentrionale entre le premier & le second détroit, il y a de fort bonnes Bayes sablonneuses. Je rangeai toute cette côte, avec la pinasse, toûjours la sonde à la main, & trouvai dix à douze brasses d'eau, dans une assez bel-

le étenduë de mer, où il y a bon mouillage.

Le 14. *Février*, tems couvert & froid, accompagné de quelque pluye & d'un vent forcé d'Oüest. Je découvris le vaisseau, qui descendoit le détroit. Quand il eut passé le détroit, il vira de bord, & après nous y être rendus, nous forçâmes de voiles. Sur le soir nous nous trouvâmes tout à fait hors du détroit, dans la Mer du Nord. A trois heures le *Cap de la Vierge Marie* nous demeura au Nord-Oüest quart sur Nord, à la distance de quatre lieuës.

Le 23. *Février*, beau-tems, vent variable de Nord-Nord-Oüest, à l'Oüest-Nord-Oüest. A neuf heures du soir, nous jettâmes l'ancre & trouvâmes 22. brasses sur un fond sablonneux, à la côte Méridionale de l'Amérique, à 47. dégrez 16. minutes de latitude du Sud. Le *Cap Blanc* nous demeura au Nord-Nord-Oüest, à la distance de six lieuës.

Le 24. *Février*, beau tems, petit vent de Nord. Nous levâmes l'ancre, à dessein de gagner la Baye du *Port Désiré*. A six heures du soir nous moüillâmes dans cette Baye sur quatorze brasses.

Le 25. *Février*, beau tems & vent frais d'Eſt. Nous envoyâmes ce jour-là la grande chaloupe au *Port Deſiré* faire de l'eau ; mais elle ne pût en remplir que cinq ou ſix tonneaux, n'y en ayant pas davantage. Encore l'eau étoit-elle ſomache. Beau tems & vent variable.

Le 26. *Février*, beau tems, vent frais de Sud-Sud-Oüeſt. Le matin nous fimes voiles du *Port Déſiré*, pour retourner en *Angleterre*. A midi nous nous trouvâmes à 47. dégrez 10. minutes de latitude du Sud. Le *Cap Blanc* nous demeura au Nord-Oüeſt, mais non ſuivant nôtre compas, car nous trouvâmes un rumb & demi de variation à l'Eſt. A quatre heures le *Cap Blanc* nous demeura à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt, ſuivant le compas, à la diſtance de neuf miles, & nous trouvâmes vingt braſſes d'eau : mais lors qu'il vous demeure à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt, à la diſtance de huit miles, vous ne trouverez que dix braſſes d'eau. On trouve bon fond tout le long de cette côte depuis le *Cap Blanc* juſqu'au *Cap de la Vierge Marie*, qui eſt à 52. dégrez 15. minutes de latitude du Sud. A cinq lieuës du continent vous trouverez 25.

& 30. braſſes d'eau; & à dix lieuës, vous aurez 50. & 55. braſſes, ſur un fond de ſable noirâtre & bourbeux.

Le 17. *Mai* beau tems. A ſix heures du ſoir nous découvrîmes l'*Iſle de Ste. Marie*, (qui eſt une des *Açores*,) à l'Eſt-Nord-Eſt de nous, à la diſtance d'environ ſeize lieuës ſuivant mon eſtime. Beau tems & vent de Sud-Eſt.

Le 19. *Mai* beau tems & vent d'Eſt. A ſept heures du matin la ville de *Puntelegada* dans l'*Iſle de St. Michel*, une des *Iſles Açores*, nous demeura au Nord, à la diſtance d'environ deux miles. La difference de la longitude depuis le *Cap Blanc* juſqu'à cette ville eſt..... La diſtance du Méridien du *Cap Blanc* juſqu'à cette ville eſt..... lieuës, ... miles, ... dixiémes. Le Capitaine m'envoya à terre à *Puntelegada*, pour y demander des nouvelles d'*Angleterre*, & ſçavoir ſi nous étions en paix, ou en guerre avec quelque puiſſance. J'appris de M. *Richard Nuchenſon*, que nous n'avions la guerre qu'avec les *Algériens*. Etant de retour à bord nous forçâmes de voiles pour gagner l'*Angleterre*.

Le 23. *Mai*, beau tems & vent forcé de Nord-Eſt. Nos proviſions étant preſque finies, & ayant peu d'eau à

bord, nous virâmes pour relâcher à *Angria* aux *Isles Terceres.*

Le 24. *Mai*, tems couvert & froid, vent frais de Nord-Eſt quart ſur Nord. Avant midi nous jettâmes l'ancre dans la rade d'*Angria*, ſur ſeize braſſes d'eau.

Le 26. *Mai*, beau tems & petit vent de Nord-Eſt. Avant midi nous fimes voiles de la rade d'*Angria* pour retourner en *Angleterre.*

Le 10. *Juin* 1671. mauvais tems & froid, vent de Sud-Oüeſt. A ſept heures du matin nous eûmes la vûë des *Sorlingues*, au Nord-Eſt quart ſur Nord de nous, à la diſtance d'environ cinq lieuës. A ſix heures du ſoir le *Lezard* nous demeura au Nord, à trois lieuës. Suivant mon eſtime la difference de la longitude depuis le *Cap Blanc* juſqu'au *Lezard* en *Angleterre* eſt de 60. dégrez 45. minutes $\frac{5}{10}$. & la diſtance Méridienne 840. lieuës.

Fin de la Relation du Chevalier NARBROUGH.

RELATION D'UN VOYAGE AUX TERRES AUSTRALES INCONNUES.

Tirée du Journal du Capitaine Abel Janſen Taſman.

LE 14. *Août* de l'année 1642. je fis voiles de *Batavia* avec deux vaiſſeaux, nommez le *Heemkerk* & le *Zee Aaan*. Le 5. *Septembre* je moüillai à l'*Iſle de Maurice* à 20. dégrez de latitude du Sud & 83. dégrez 48. minutes de longitude. Je trouvai cette Iſle 50. miles d'Allemagne plus à l'Eſt que je ne l'avois crû ; c'eſt-à-dire à trois dégrez 33. minutes de longitude.

Le 8. *Octobre* je partis de-là & fis

route au Sud jusqu'au 40. ou 41. dégré, ayant un vent de Nord-Oüest, & trouvant 23, 24, & 25. dégrez de variation de l'aiman, jusqu'au 22. *Octobre.* Depuis ce tems-là je portai à l'Est un peu vers le Sud, jusqu'au 29. du même mois, que je me trouvai à 45. dégrez 47. minutes de latitude Méridionale, & à 89. dégrez 44. minutes de longitude, ayant remarqué 26. dégrez 45. minutes de variation de l'aiman vers le Nord-Oüest.

Le 6. *Novembre* j'étois à 49. dégrez 4. minutes de latitude du Sud, & à 114. dégrez 56. minutes de longitude. Trouvant 26. dégrez de variation de l'aimain au Nord-Oüest, & ayant un tems chargé de broüillards, avec des revolins & de grosses houles qui venoient du Sud-Oüest & du Sud; cela me fit juger qu'il ne pouvoit pas y avoir de terre voisine vers ces deux rumbs.

Le 15. *Novembre,* je me trouvai à 44. dégrez 3. minutes de latitude du Sud. & à 140. dégrez 32. minutes de longitude, & remarquai 18. dégrez 30. minutes de variation de l'aiman au Nord-Oüest. Cette variation diminua tellement de jour en jour, que le 21. étant à 158. dégrez de longitude, je ne re-

marquai que 4. dégrez de variation.

Le 22. du même mois l'aiguille fut dans un mouvement perpetuel, sans s'arrêter sur aucun des huit rumbs; ce qui me fit conjecturer qu'il devoit y avoir en cet endroit des mines d'aiman.

Le 24. *Novembre* étant à 42. dégrez 25. minutes de latitude du Sud, & à 163. dégrez 50. minutes de longitude, je découvris la terre à l'Est quart sur Sud-Est, à la distance de 10. miles, & nommai cette Terre, Terre de *van Diemen*. L'aiguille se tourna alors droit vers cette Terre. Ayant un gros tems je portai au Sud quart sur Est le long de la côte, & à 44. dégrez de latitude du Sud, où la Terre court à l'Est, & ensuite au Nord-Est quart sur Nord. Etant à 43. dégrez 10. minutes de latitude du Sud, & 167. dégrez 55. minutes de longitude, je moüillai le 1. *Decembre* dans une Baye, que je nommai la *Baye de Frederic Henri*. J'entendis, ou crus entendre du bruit sur le rivage, comme s'il y eut eu du monde; mais je ne découvris personne. Je vis seulement deux arbres qui avoient deux brasses ou deux & demi d'épaisseur, & 60. ou 65. pieds de haut au-dessous des

branches. On avoit taillé dans l'écorce de ces arbres avec un caillou des dégrez, pour pouvoir y monter & aller dénicher des oiſeaux. Ces dégrez étoient à cinq pieds de diſtance les uns des autres, de ſorte qu'il faut, ou que les habitans de cette Terre ſoient d'une taille exceſſive, ou qu'ils ſe ſervent de ces dégrez d'une maniere inconnuë. Dans l'un de ces arbres les dégrez paroiſſoient, comme s'ils n'euſſent été taillez que depuis quatre jours. Le bruit que nous entendîmes, reſſembloit au ſon d'une eſpece de trompette, qui n'étoit pas fort éloignée, mais cependant on ne vit perſonne. J'aperçûs des traces de bêtes ſauvages, dont les griffes devoient être comme celles d'un tigre, ou de quelqu'autre pareil animal. Je trouvai encore de la gomme d'arbres & de la laque. La marée monte & deſcend dans cet endroit environ trois pieds. Les arbres n'y ſont pas fort épais ni embaraſſez de buiſſons ou de broſſailles. Je vis auſſi de la fumée en pluſieurs endroits, & n'y fis autre choſe que planter un poteau, où chacun mit ſon nom ou ſa marque, & où j'attachai un pavillon. Je trouvai à cet endroit-là trois dégrez de variation vers le Nord-Eſt.

Le 5. *Decembre* étant à 41. dégrez 34. minutes de latitude du Sud, & à 169. dégrez de longitude, je quittai la *Terre de Diemen*, & résolus de courir à l'Est jusqu'au 195. dégré de longitude, pour découvrir les *Isles de Salomon*.

Le 9. *Decembre* j'étois à 42. dégrez 37. minutes de latitude du Sud, & à 176. dégrez 29. minutes de longitude, & je trouvai cinq dégrez de variation au Nord-Est.

Le 12. *Decembre* je trouvai de grosses houles venant du Sud-Oüest, & jugeai par-là qu'il n'y avoit point de terre à esperer vers ce rumb.

Le 13. *Decembre* étant à 42. dégrez 10. minutes de latitude du Sud, & à 188. dégrez 28. minutes de longitude, je trouvai sept dégrez 30. minutes de variation au Nord-Est. Je vis la Terre qui est fort élevée & montueuse, & qu'on nomme aujourd'hui dans les cartes la *nouvelle Zeelande*. Je gouvernai Nord quart sur Nord-Est le long de la côte, jusqu'au 18. *Decembre*, qu'étant à 40. dégrez 50. minutes de latitude du Sud & à 191. dégrez 41. minutes de longitude, je moüillai dans une Baye, où je trouvai 9. dégrez de variation au Nord-Est. Nous trouvâmes des habi-

tans en cet endroit-là. Ils ont la voix rude, & la taille groſſe. Ils n'oſoient approcher du vaiſſeau qu'à la diſtance d'un jet de pierre, & ils joüoient très-ſouvent d'un inſtrument qui rendoit un ſon ſemblable à celui d'une trompette : à quoi ceux du vaiſſeau répondoient de leurs inſtruments. Ils étoient d'une couleur entre le brun & le jaune, & avoient les cheveux noirs, à peu près auſſi longs & auſſi épais que ceux des *Japonnois*, attachez au ſommet de la tête, avec une plume longue & épaiſſe au milieu, de la même façon que les *Japonnois* attachent les leurs derriere la tête. Ils avoient le milieu du corps couvert, les uns de nates, les autres de toile de coton : mais le reſte de leur corps étoit nud.

Le 19. *Decembre* ces Sauvages commencerent à devenir plus hardis & plus familiers, juſques-là qu'ils oſerent venir à bord du *Heemskek* pour y faire des échanges. M'en étant apperçû & craignant quelque ſurpriſe de la part de ces gens-là, j'envoyai ma chaloupe avec ſept hommes, pour avertir ceux du *Heemskek* de ne ſe pas trop fier à eux. Mes ſept hommes, qui étoient ſans armes, furent attaquez par ces Sauva-

ges, qui en tuerent trois de sept, & forcerent les autres à se sauver à la nage : ce qui me fit nommer cet endroit, *Baye des meurtriers*. Ceux de nos vaisseaux vouloient en tirer vengeance ; mais le gros tems les en empêcha. De cette Baye nous fimes route à l'Est, & nous nous trouvâmes entourez de la terre de tous côtez. Cette Terre nous parut bonne, fertile & bien située, mais à cause du mauvais tems & du vent d'Oüest, nous eûmes beaucoup de peine à sortir de cet endroit-là.

Le 24. *Decembre* comme le vent ne nous permettoit pas de porter au Nord; que nous ne sçavions pas s'il se trouveroit un passage ; & que le flot venoit du Sud-Est; nous resolumes de retourner dans la Baye, & d'y chercher un passage. Mais le 26. le vent étant devenu plus favorable, nous fimes route au Nord un peu vers l'Oüest.

Le 4. *Janvier* 1643. étant à 34. dégrez 35. minutes de latitude du Sud, & 191. dégrez 9. minutes de longitude, nous fimes voiles jusqu'au Cap, qui est au Nord-Oüest, où nous trouvâmes de grosses houles qui venoient du Nord-Est ; ce qui nous fit juger qu'il devoit y avoir une grande mer au Nord-Est,

& par conſéquent que nous avions trouvé le paſſage, dont nous fûmes fort joyeux. Il y a dans cet endroit-là une Iſle qu'on nomma l'*Iſle des trois Rois*, ſur laquelle nous mîmes le cap, dans le deſſein de nous y rafraîchir. Nous en étant donc approchez, nous apperçûmes ſur la montagne trente ou trente-cinq perſonnes, qui étoient d'une taille fort haute, autant que nous en pûmes juger de loin, & qui avoient de gros bâtons. Ils crioient d'une voix haute & forte ; mais on ne pût comprendre ce qu'ils vouloient. On remarqua que ces Inſulaires faiſoient de fort grands pas en marchant. On fit le tour de cette Iſle, ſans y découvrir que peu d'habitans, mais point de terre cultivée. Nous y trouvâmes une riviere d'eau douce, & réſolûmes enſuite de porter à l'Eſt juſqu'à 220. dégrez de longitude, & après au Nord juſqu'au 17. dégré de latitude du Sud : de-là à l'Oüeſt juſqu'aux *Iſles des Cocos & de Horn*, qui furent découvertes par *Guillaume Schouten*, où nous avions deſſein de nous rafraîchir, en cas qu'on ne pût le faire auparavant : car nous avions bien abordé à la Terre de *van Diemen* mais on n'y avoit rien trouvé, & pour

la *nouvelle Zeelande* on n'y avoit pas été une seule fois à terre.

Le 8. *Janvier* étant au 30. dégré 25. minutes de latitude du Sud, & au 192. dégré 20. minutes de longitude, nous y trouvâmes 9. dégrez de variation de l'aiman au Nord-Est, & eûmes de grosses houles qui venoient du Sud-Est : de sorte qu'il n'y avoit point de terre à esperer vers ce rumb-là.

Le 12. *Janvier* nous nous trouvâmes à 30. dégrez 5. minutes de latitude Méridionale, & à 195. 27. minutes de longitude, où nous eumes 9. dégrez & demi de variation au Nord-Est, & de grosses houles qui venoient du Sud-Est & du Sud-Oüest.

Le 16. *Janvier* 26. dégrez 29. minutes de latitude du Sud, 199. dégrez 32. minutes de longitude, & 8. dégrez de variation au Nord-Est.

Le 19. *Janvier* étant à 22. dégrez 35. minutes de latitude du Sud, & à 204. dégrez 15. minutes de longitude, nous eûmes sept dégrez & demi de variation au Nord-Est, & découvrîmes une Isle, qui avoit environ deux ou trois miles de circonference, élevée, escarpée & sterile autant qu'on en pût juger. Nous aurions fort souhaité d'en approcher,

mais les vents de Sud-Eſt & Sud-Sud-Eſt ne nous le permirent pas. On la nomme l'*Iſle des Pylſtaart*, à cauſe du grand nombre de ces oiſeaux qu'on y voit. Le lendemain nous découvrîmes deux autres Iſles.

Le 21. *Janvier* étant à 21. dégrez 20. minutes de latitude du Sud, & à 205. dégrez 29. minutes de longitude, nous trouvâmes 7. dégrez & $\frac{1}{4}$ de variation au Nord-Eſt. Nous approchâmes de l'Iſle la plus Septentrionale, qui n'étoit pas haute, mais elle étoit la plus grande des deux. On nomma l'une *Amſterdam*, & l'autre *Rotterdam*. Sur celle d'*Amſterdam* nous y trouvâmes quantité de cochons, de poules, & de toutes ſortes de fruits. Les Inſulaires n'avoient point d'armes, & parurent aſſez doux, & bienfaiſans, excepté qu'ils prirent la liberté de nous voler. Le courant n'eſt pas conſiderable en cet endroit-là. Le juſſant court Nord-Eſt, & le flot Sud-Oüeſt. La lune de Sud-Oüeſt augmente la marée, qui monte ſept ou huit pieds pour le moins. Le vent eſt continuellement au Sud-Eſt & au Sud-Sud-Eſt, ce qui fut cauſe que le *Heemskerk* fut emporté, mais il ſe para de l'Iſle. On n'y fit point d'eau, parce-

qu'il y avoit trop de peine à en faire.

Le 25. *Janvier* nous étions à 20. degrez 15. minutes de latitude Méridionale, & à 206. dégrez 19. minutes de longitudes. Nous y trouvâmes 6. dégrez $\frac{1}{3}$ de variation au Nord-Est, & après voir reconnu plusieurs petites Isles, nous vinmes toucher à celle de *Rotterdam*. Ces Insulaires ressemblent à ceux d'*Amsterdam*. Ils sont doux & n'ont point d'armes, mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau & l'on y trouva quelques autres rafraîchissements. Nous fûmes d'un bout à l'autre de cette Isle, & y vîmes quantité de cacaotiers, plantez fort régulierement les uns auprès des autres, & de très-beaux jardins bien ordonnez, & garnis de toute sorte d'arbres fruitiers, tous plantez en droite ligne, ce qui faisoit un très-bel effet. Après avoir quitté cette Isle de *Rotterdam*, on découvrit quelques autres Isles, & l'on résolut, suivant le premier dessein, de filler au Nord jusqu'au 17. dégré de latitude du Sud, & ensuite à l'Oüest, sans passer près de l'*Isle des Traitres* & de celle de *Horn*. Nous eûmes le vent Sud-Est & Est-Sud-Est.

Le *6. Février* étant à 17. dégrez 19. minutes de latitude du Sud, & à 201. dégrez 35. minutes de longitude, nous nous trouvâmes engagez entre dix-neuf ou vingt Isles, toutes entourées de sables, de bas fonds, de bancs & de rochers. On les nomme dans les cartes les *Isles du Prince Guillaume* & les *bas-fonds de Heemskerk*.

Le 8. *Février* nous étions au 15. dégré 29. minutes de latitude du Sud, & au 199. dégré 31. minutes de longitude. Nous eûmes beaucoup de pluye, un vent forcé de Nord-Est & de Nord-Nord-Est, & un tems froid & couvert. Craignant que nous ne fussions plus à l'Oüest qu'on ne le présumoit par l'estime, & pour éviter de tomber au Sud de la *nouvelle Guinée*, ou sur des côtes inconnuës, à cause du tems venteux & couvert, nous conclûmes de faire route au Nord ou au Nord-Nord-Oüest jusqu'à 4, 5, ou 6. dégrez de latitude du Sud, & ensuite à l'Oüest vers la *nouvelle Guinée*, pour se mettre par-là moins en danger.

Le 14. *Février* nous étions à 16. dégrez 30. minutes de latitude du Sud, & à 193. dégrez 35. minutes de longitude. Jusqu'alors nous eûmes tous les

jours pluye & gros tems ; mais ce jour-là le vent tomba. On héla sur le *Zeehaan*, & l'on trouva que nos deux estimes s'accordoient.

Le 20. *Février*, à 13. dégrez 45. minutes de latitude du Sud, & 193. dégrez 35. minutes de longitude, nous eûmes un tems couvert, pluvieux, & de broüillards, grosse mer venant de tous les rumbs, & vent variable.

Le 26. *Février* à 9. dégrez 48. minutes de latitude du Sud, & 193. dégrez 43. minutes de longitude, nous eûmes vent de Nord-Oüest. Depuis vingt & un jours il ne s'en étoit pas passé un sans pluye.

Le 2. *Mars* 9. dégrez 11. minutes de latitude du Sud, de longitude 192. dégrez 46. minutes, & de variation de l'aiman vers le Nord-Est 10. dégrez. Le vent & le tems variables.

Le 8. *Mars* sept dégrez 46. minutes de latitude du Sud, de longitude 190. dégrez 47. minutes. Le vent toûjours variable.

Le 14. *Mars* 10. dégrez 12. minutes de latitude du Sud, 186. dégrez 14. minutes de longitude, & 8. dégrez 45. minutes de variation au Nord-Est. On passa quelques jours sans pouvoir

prendre hauteur, à cause du tems couvert & pluvieux.

Le 20. *Mars* 5. dégrez 15. minutes de latitude du Sud, 181. dégrez 16. minutes de longitude, & 9. dégrez de variation au Nord-Est; le tems devint plus beau.

Le 22. *Mars* à 5. dégrez 2. minutes de latitude du Sud, & à 178. dégrez 32. minutes de longitude, beau tems & vent alizé d'Est. Nous eûmes la vûë de la terre à quatre miles à nôtre Oüest. C'étoit une vingtaine d'Isles, nommées dans les cartes *Anthong Java*. Elles sont à 90. miles de la côte de la *nouvelle Guinée*.

Le 25. *Mars* à 4. dégrez 35. minutes de latitude du Sud, & à 175. dégrez 10. minutes de longitude, nous trouvâmes 9. dégrez 30. minutes de variation, à la hauteur des Isles de *Mark*, toutes découvertes par *Guillaume Schouten* & *Jean le Maire*. Il y en a quatorze ou quinze. Les habitans sont des sauvages, qui ont les cheveux noirs & attachez comme ceux de la *Baye des Meurtriers* dans la *nouvelle Zeelande*.

Le 29. *Mars* nous passâmes l'*Isle Verte* (Groen *Yland*,) & le 30. celle de *St. Jean*.

Le 1. *Avril* à 4. dégrez 30. minutes
e latitude du Sud, & à 171. dégrez 2.
inutes de longitude, nous trouvâmes
, dégrez 45. minutes de variation, &
agnâmes la côte de la *nouvelle Guinée*
ers le Cap que les *Espagnols* appellent
abo Santa Maria, & faisant voiles le
ng de la côte qui git Nord-Oüest,
ous passâmes les Isles d'*Antoine Caens*,
e *Gardener*, & de *Vischer*, vers le
romontoire appellé *Struis Hoek*, où la
ôte court Sud & Sud-Est. Nous la sui-
îmes & fimes route au Sud, jusqu'à ce
u'on découvrit la terre, ou qu'on pût
ouver un passage au Sud.

Le 12. *Avril* à 3. dégrez 45. minutes
e latitude du Sud, & 167. dégrez 00.
inutes de longitude, on trouva 10.
égrez de variation au Nord-Est, &
ous eûmes un tremblement de terre,
ui reveilla ceux qui dormoient. On
onta sur le tillac, dans la croyance que
vaisseau avoit touché sur quelque ro-
ier; mais ayant jetté la sonde on ne
ouva point de fond. Nous sentîmes
ncore plusieurs secousses, mais non pas
violentes que la premiere. Nous
ions doublé alors le *Struis Hoek*, &
ous étions dans la *Baye de bonne espe-*
nce.

Le 14. *Avril* à 5. dégrez 27. minutes de latitude du Sud, & à 166. 57. minutes de longitude, nous remarquâmes 9. dégrez 15. minutes de variation au Nord-Eſt, & eûmes la vûë de la terre depuis l'Eſt-Nord-Eſt juſqu'au Sud & de-là juſqu'au Sud-Sud-Oüeſt. Nous cherchâmes un paſſage entre ces deux rumbs, mais nous trouvâmes que ce n'étoit qu'une même côte, juſqu'à l'Oüeſt même; ce qui nous fit tourner le cap vers l'Oüeſt tout le long de la côte, où nous fûmes pris de pluſieurs calmes.

Le 20. *Avril* à 5. dégrez 4. minutes de latitude du Sud, & 164. dégrez 27 minutes de longitude, nous trouvâmes 8. dégrez 30. minutes de variation au Nord-Eſt. La nuit nous approchâmes de l'*Iſle Brulante* (Brandende Yland, & apperçûmes une grande flamme qui ſortoit du haut d'une montagne, dont *Guillaume Schouten* a fait mention. Etant entre cette Iſle & le continent, nous vîmes grand nombre de feux tout près du rivage & vers le milieu d'une haute montagne, d'où nous jugeâmes que ce Païs eſt fort peuplé. Le long de cette côte de la *nouvelle Guinée* on eut pluſieurs calmes, & l'on y vit ſouvent

du bois flottant, comme de petits arbres, des *Bamboes* & autres broſſailles, que les rivieres emportoient de la côte dans la mer, d'où l'on conjecture, qu'il doit y avoir un grand nombre de rivieres, & qu'il faut que le Païs ſoit bon. Le lendemain nous paſſâmes la *montagne Ardente*, & gouvernâmes Oüeſt-Nord-Oüeſt le long de la côte.

Le 27. *Avril* à 2. dégrez 10. minutes de latitude du Sud, & à 156. dégrez 47. minutes de longitude nous crûmes avoir la vûë de l'Iſle de *Moa*; mais c'étoit *Jama*, qui eſt un peu plus à l'Eſt que *Moa*. Nous y trouvâmes quantité de noix de cacao & autres choſes. Les habitans ſont tout à fait noirs, & peuvent répéter facilement toutes les paroles qu'ils entendent dire aux autres, ce qui eſt une marque évidente que leur langage eſt fort abondant. Il eſt auſſi fort difficile à prononcer, parce qu'ils ſe ſervent beaucoup de la lettre R. & même deux ou trois fois dans une ſeule parole. Le lendemain on moüilla devant l'Iſle de *Moa*, où l'on trouva beaucoup de rafraîchiſſemens, & où les vents contraires nous obligerent de reſter juſqu'au 6. *Mai*. On y fit des échanges pour environ 6000. noix de

cacao, & 100. pacquets de *Pyſanghs*. On ne fut pas plûtôt en traite avec les habitans de cette Iſle, qu'un matelot fut bleſſé d'une fléche qu'un Inſulaire lacha, ſoit par malice ou autrement. Dans le tems que cela arriva, nous travaillions à aborder la terre avec nos vaiſſeaux, ce qui épouvanta ſi fort les Inſulaires, que de leur propre mouvement ils amenerent à bord l'homme qui avoit fait le coup, afin qu'on fit de lui ce qu'on voudroit. Après cela ils furent de plus facile abord, ſoit pour le commerce, ſoit pour autres choſes. Nos équipages prirent des cercles de fer, dont ils firent des couteaux qu'ils leur donnerent en échange pour leurs denrées. On n'avoit pas oublié ce qui étoit arrivé à nos gens le *16. Juillet 1616* du tems de *Guillaume Schouten*. Ces Sauvages agirent fort mal alors avec Schouten: mais *Jacob le Maire* fit avancer ſon vaiſſeau tout près de terre entre les Iſles; & tira quelques bordées de canon le long du rivage & entre les bois; en ſorte que les boulets ſiffloient à travers les arbres: ce qui épouvanta ſi fort ces Negres, qu'ils prirent tous la fuite, & n'oſerent montrer le nez juſqu'à ce qu'ils devinrent plus traitables.

Le 1.

Le 12. *Mai* 0. dégrez 54. minutes de latitude du Sud, 153. dégrez 17. minutes de longitude, & 6. dégrez 30. minutes de variation au Nord-Est. Nous fimes voiles le long de la côte Septentrionale de l'*Isle de Guillaume Schouten*. Ces Insulaires sont actifs, & l'Isle est bien peuplée. Elle a environ 18 ou 19 miles de long.

Le 18. *Mai* à 0. dégrez 26. minutes de latitude du Sud, & 147. dégrez 55. minutes de longitude, nous remarquâmes cinq dégrez 30. minutes de variation au Nord-Est. Nous étions parvenus à l'extrêmité Occidentale de la *nouvelle Guinée*, qui est une pointe détachée. Nous eûmes des calmes qui varierent souvent, & des vents contraires avec de la pluye. De-là nous mîmes le cap sur le Nord de *Seram*, où nous arrivâmes.

Le 27. *Mai* nous passâmes par le détroit au Nord de *Bouro* ou *Bouton*, & delà allâmes à *Batavia*, où nous arrivâmes le 15. *Juin*, à 6. dégrez 12. minutes de latitude du Sud, & à 127. dégrez 18. minutes de longitude. Ce voyage fut fait en dix mois de tems.

Fin du voyage du Capitaine TASMAN.

LETTRE
DU
PERE NYEL

Sur la Miſſion des Moxes, Peuples de l'Amerique Méridionale.

A Lima Ville Capitale du Perou, le 20. Mai 1705.

JE me ſuis déja donné l'honneur de vous écrire par la voye de *Pana-ma* ; * je le fais aujourd'hui par nos vaiſſeaux François, qui retournent en France, & qui nous abandonnent au milieu de nôtre courſe, ne ſe trouvant pas en état d'aller à la Chine, comme ils ſe l'étoient proposé. Ce contre-tems eſt fâcheux, & nous jette dans de terribles embarras : mais Dieu, qui veut mettre nôtre patienc

* Ville ſituée ſur la mer du Sud, dans l'Iſthme qui ſepare l'Amerique Meridionale de l'Amerique Septentrionale.

à l'épreuve, nous a inſpiré aſſez de force & de courage pour continuer nôtre voyage, & pour chercher par le Mexique & par les Philippines un chemin juſqu'ici inconnu aux Miſſionnaires François, pour entrer à la Chine. Nous avons cependant encore plus de cinq mille lieuës à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrons arriver qu'en dix-ſept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverſer la Nouvelle Eſpagne, pour nous rendre à la Ville capitale du Mexique, & delà à *Acapulco* *, d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de Mars de l'année prochaine 1706. pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau, & bien ſingulier.

J'envoye au Pere Le-Gobien † l'hiſtoire de la vie & de la mort du R. P. Cyprien Baraze, l'un des premiers fondateurs de la Miſſion fameuſe des *Moxes*. Ce Pere merita il y a deux ans & demi de recevoir la couronne du martyre *a*, après avoir travaillé pendant plus de vingt-ſept ans à la

* Fameux Port de la mer du Sud dans la Nouvelle Eſpagne.

† C'eſt la Relation ſuivante.

a Ce fut le 16. de Septembre 1702.

conversion de ces Peuples. On trouvera dans cette histoire, qu'un des plus saints & des plus habiles Prelats *b* du Perou a fait imprimer à Lima l'année passée, quels ont été les progrès & les commencemens de cette Mission, quelle est la nature, la qualité & la situation du Païs, quelles sont les coûtumes & les mœurs de ce Peuple nouvellement converti. Pour moi je me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les Missionnaires ont introduit, & l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit & un succès incroyable. On verra par cette Relation le détachement que les Peres ont pour la vie, & leur zéle pour la conquête des ames.

Cette Mission, qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la Zone Torride au douziéme dégré de latitude Meridionale. Elle est separée du Perou par les hautes montagnes de *Cordillera*, qu'elle a à l'Orient. Du côté du Midi, elle n'est pas éloignée des Missions du *Paraguay*: mais du côté de l'Occident

b D. Nicolas Urbain de Mata, Evêque de la Ciudad de la Paz.

& du Nord ce ſont des terres immenſes, qui ne ſont pas encore découvertes, & qui fourniront dans la ſuite un vaſte champ au zele des Ouvriers Apoſtoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente Miſſionnaires de nôtre Compagnie, qui ſont employez à cultiver cette penible Miſſion. Ils ont déja converti vingt-cinq à trente mille ames, dont ils ont formé quinze ou ſeize Bourgades, qui ne ſont éloignées les unes des autres que de ſix à ſept lieuës. Chaque Bourgade eſt bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la ſanté, & pour y procurer l'abondance : les ruës en ſont égales & tirées au cordeau, les maiſons uniformes. On aſſigne à chaque famille la portion de terre qui lui eſt neceſſaire pour ſa ſubſiſtance, & celui qui en eſt le chef, eſt obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de ſa maiſon l'oiſiveté & la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'eſt que les familles ſont à peu près également riches, c'eſt-à-dire, que chaque maiſon a aſſez de bien pour ne pas tomber dans la miſere ; mais aucune n'en a en ſi grande abondance, qu'elle puiſſe vivre dans la moleſſe

& dans les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terres, soit en bestiaux, chaque Bourgade a des biens qui sont en commun, & dont on applique le revenu à l'entretien de l'Église & de l'Hôpital, où l'on reçoit les pauvres & les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler. On emploie une partie de ces biens aux Ouvrages publics, & à fournir aux Etrangers & aux Neophytes ce qui leur est necessaire en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle Bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces & ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit parmi les personnes les plus sages & les plus vertueuses de la Bourgade, des Juges & des Magistrats pour avoir soin de la Police, pour punir le vice, & pour regler les differends qui peuvent naître entre les habitans. Chaque faute a son châtiment particulier, reglé par les Loix. Il y a ordinairement deux Missionnaires en chaque Bourgade : les Juges & les Magistrats, dont je viens de parler, ont tant de

respect & de déference pour ces Peres, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les Peres de leur côté sont dans un travail continuel. Ils employent le matin à celebrer les saints Mysteres, à entendre les Confessions qui sont frequentes, & à donner audiance à ceux qui viennent les consulter & leur proposer leurs doutes. Ils font l'aprédînée une explication de la doctrine Chrétienne ; ils visitent les pauvres & les malades, & finissent la journée par la priere publique, qu'on fait tous les soirs dans l'Eglise. Les jours de Fête on y ajoûte le Sermon le matin, & les Vespres le soir. Rien n'est plus édifiant que la maniere dont l'Office divin se fait dans cette nouvelle Mission. S'il n'y a pas beaucoup de Ministres pour le Service des Autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de devotion parmi ces nouveaux Chrétiens. Comme ces Peuples ont du goût pour le chant & pour les instrumens, chaque Eglise a sa musique. Le nombre des Musiciens & des autres Officiers de l'Eglise est assez grand, parce qu'on a attaché des Privileges particuliers aux Offices qui regardent

plus immediatement le Service divin, & le soulagement des pauvres. Toutes les Eglises sont grandes & bien bâties, extrêmement propres & embellies d'ornemens de peinture & de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces Arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de pieté n'ont pas peu contribué. Outre la nef & une aîle de chaque côté, ces Eglises ont leur chœur, qui est couronné d'un Dome fort propre. La grandeur & la beauté de ces édifices charment les Indiens, & leur donnent une haute idée de nôtre sainte Religion.

Une des plus grandes difficultez que les Missionnaires ayent trouvé dans la conversion de ces Peuples, a été la diversité des Langues, qui regnoit parmi eux. Pour remedier à un si grand inconvenient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'Evangile, on a choisi parmi plus de vingt Langues differentes celle qui est la plus generale, & qui a paru la plus aisée à apprendre, & on en a fait la Langue universelle de tout ce peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une

Grammaire qu'on enseigne dans les Ecoles, & que les Missionnaires étudient eux-mêmes, quand ils entrent dans cette Mission; parce que c'est la seule Langue, dont ils se servent pour prêcher, & pour catechiser.

Comme le Superieur de cette Mission a une intendance generale sur toutes les Bourgades, il a choisi pour le lieu de sa résidence celle qui est au centre de la Province; il a dans sa maison une Bibliotheque, qui est commune à tous les Missionnaires, & une Pharmacie remplie de toutes sortes de remedes qu'on distribuë à toutes les Bourgades, selon le besoin qu'elles en ont. Tous les Missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu-là, pour y faire une retraite spirituelle, & pour y déliberer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces Peuples, & de procurer le bien de cette Eglise naissante. Cependant le Superieur de cette Mission n'est pas si attaché au lieu, où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite tous les ans chaque Eglise, & qu'il ne fasse même des excursions dans les Païs voisins, pour gagner des ames à JESUS-CHRIST. Les der-

nieres Lettres qu'on a receuës de cette Miſſion nous apprenne nt, qu'il y a plus de cent mille hommes, qui charmez de la vie ſainte & heureuſe que menent leurs compatriotes ſous la conduite des Miſſionnaires, demandent avec inſtance des Ouvriers pour les inſtruire en nôtre ſainte Religion; mais la diſette des Sujets & de ſecours n'a pû encore permettre à nos Peres d'aller travailler à l'inſtruction de ces Peuples, dont la converſion ſeroit ſuivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on aſſure que ces vaſtes païs ſont extraordinairement peuplez.

Comme on a reconnu, par une longue experience, que le commerce des Eſpagnols étoit très-préjudiciable aux Indiens, ſoit parce qu'ils les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux penibles, ſoit parce qu'ils les ſcandaliſent par leur vie licentieuſe & déreglée, on a obtenu un Decret de Sa Majeſté Catholique, qui défend à tous les Eſpagnols d'entrer dans cette Miſſion, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la compoſent: de ſorte que ſi par neceſſité ou par hazard quelque Eſpa-

gnol vient en ce païs-là, le Pere Missionnaire, après l'avoir receu avec charité, & exercé à son endroit les devoirs de l'hospitalité Chrétienne, le renvoye ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, MON REVEREND PERE, est tiré des Lettres des Peres qui travaillent en cette Mission. Je n'ai rien ajoûté à ce qu'ils ont écrit; au contraire, j'ai obmis plusieurs circonstances très-édifiantes, & plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggeré à ces fervens Ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle Chrétienté, & y entretenir la pureté & la sainteté des mœurs.

Voilà donc, MON REVEREND PERE, ce Peuple choisi de Dieu, cette Nation destinée en ces derniers tems à renouveller la ferveur, la devotion, la vivacité de la Foi, & cette parfaite union des cœurs qu'on admiroit autrefois dans les Chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie sainte & fervente de ces Neophytes ne doit-elle pas confondre les Chrétiens de ces derniers tems, qui au milieu de tant de secours, de lumieres & de graces, deshonorent la sainteté de nô-

tre Religion, & la dignité du nom Chrétien. C'eſt ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds & impenetrables jugemens de la ſageſſe de Dieu, qui a fait paſſer à ces Peuples enſevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaiſſes tenebres de l'Infidelité, ces graces & ces lumieres, dont tant d'ames élevées avec ſoin dans le ſein du Chriſtianiſme, abuſent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles, dignes de vôtre pieté, ſi j'entreprenois de vous parler de la fameuſe Miſſion du *Paraguay*, ſi ſouvent perſecutée; & malgré ſes perſecutions toûjours ſi floriſſante, qu'elle eſt le modele de toutes celles qui s'établiſſent de nouveau dans l'Amerique Méridionale. Mais comme on a écrit l'Hiſtoire de cette Miſſion, où l'on peut s'inſtruire des vertus heroiques des Ouvriers qui l'ont cultivée, & de la ferveur des Neophytes qui la compoſent, je me diſpenſerai de vous en parler ici, &c.

FIN.

RPJCB

Tome 2 page 349
Septentrion
Midi
Occident
Orient
LE PAÏS DES MOXES faisant partie de la Region des AMAZONES dressé sur les Relations des PP. de la Comp. de Jesus
CAYUBABAS
BAURES
GUARAIOS
MOBIMAS
CANISIENS
OU MOXES
CHUMANOS
JURACARES
TAPACURES
CHIQUITES
CHIRIGUANES
PARTIE DU PEROU
R. Curiguères ou Beni
S. Paul
Maniqui R.
R. Cucurulu
ou Madere
ou Ma more
S. Borgia
S. Louis
R. Apere
S. Xavier
S. Pierre
La Trinité
N. D. de Lorete
R. Sara
R. Tiamachu
R. Sipiri
S. Joseph
R. Chopare
R. Beni
La Paix
R. Piraix
R. de Guapay
S. Joseph
S. François
S. Jean
Misque
La Plata
Potosi
Sa Cruz de la sierra nueva ou Nouvelle Ste Croix de la montagne
Echelle
Lieües horaires
10 20 30 40
petittes journées
1 2 3 4 5 6 7 8

RELATION ESPAGNOLE,

De la Miſſion des Moxes dans le Pérou.

Imprimée à Lima, par Ordre de Monſeigneur Urbain de Matha Evêque de la Ville de la Paix.

ON entend par la Miſſion des *Moxes* un aſſemblage de pluſieurs differentes Nations d'Infideles de l'Amerique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la Nation des *Moxes* eſt la premiere de celles-là qui ait reçû la lumiere de l'Evangile. Ces Peuples habitent un Païs immenſe, qui ſe découvre à meſure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on coſtoye une longue chaîne de montagnes eſcarpées qui vont du Sud au Nord. Il eſt ſitué dans la Zone torride, & s'étend depuis 10. juſqu'à 15. dégrez de latitude Mé-

ridionale. On en ignore entierement les limites, & tout ce qu'on en a pû dire jusqu'ici, n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guéres compter.

Cette vaste étenduë de terre paroît une plaine assez unie : mais elle est presque toûjours inondée, faute d'issuë pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluyes frequentes, par les torrens qui descendent des montagnes, & par le débordement des rivieres. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces Peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux ; car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive : ce n'est pas qu'il ne soit temperé de tems en tems, en partie par l'abondance des pluyes & l'inondation des rivieres, en partie par le vent du Nord qui y souffle presque toute l'année. Mais aussi d'autres fois le vent du Sud qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne

avec tant d'impetuosité, & remplit l'air d'un froid si piquant, que ces Peuples presque nuds & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, sur tout lorsqu'il est accompagné des inondations, dont je viens de parler, qui sont presque toûjours suivies de la famine & de la peste : ce qui cause une grande mortalité dans tout le Païs.

Les ardeurs d'un climat brûlant jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de Serpens, de Viperes, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, & une infinité d'autres Insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si sterile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers, qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux & des vaches ; on a éprouvé dans la suite des tems, lorsqu'on en a peuplé le Païs, qu'ils y vivoient, & qu'ils y multiplioient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent gueres que de la pêche & de quelques racines que le Païs produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivieres : les bords en sont quelquefois tout infectez. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ; & quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligez de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'Ours, de Léopards, de Tigres, de Chévres, de Porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout à fait inconnus en Europe. On y voit aussi differentes especes de Singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal, appellé *Ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux, son museau pointu, ses

dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'Ocorome remuë l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feüillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échapé de ce danger, se releve aussi-tôt, & grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'Ocorome accompagné d'un Tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proye. Mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni Loix, ni Gouvernement, ni Police, on n'y voit personne qui commande, ni qui obéïsse : s'il survient quelque different parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la sterilité du Païs les oblige à se disperser dans diverses Contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conver-

sion devient par-là très-difficile, & c'eſt un des plus grands obſtacles que les Miſſionnaires ayent à ſurmonter. Ils bâtiſſent des Cabanes fort baſſes dans les lieux qu'ils ont choiſis pour leur retraite, & chaque cabane eſt habitée par ceux de la même famille. Ils ſe couchent à terre ſur des nattes ; où bien ſur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils ſuſpendent entre deux arbres : & là ils dorment expoſez aux injures de l'air, aux inſultes des bêtes, & aux morſures des moſquites. Néanmoins ils ont coûtume de parer à ces inconveniens en allumant du feu autour de leur hamac ; la flamme les échaufe, la fumée éloigne les moſquites, & la lumiere écarte au loin les bêtes feroces ; mais leur ſommeil eſt bien troublé par le ſoin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu, quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de tems reglé pour leurs repas : toute heure leur eſt bonne, dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens ſont groſſiers & inſipides, il eſt rare qu'ils y excedent ; mais ils ſçavent bien ſe dédommager dans leur boiſſon. Ils ont trouvé le ſecret de faire une liqueur

très-forte, avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enyvre en peu de tems, & les porte aux derniers excez de fureur. Ils en usent principalement dans les fêtes qu'ils celebrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désagreable, ils se rassemblent sous des especes de berceaux qu'ils forment de branches d'arbre entrelassées les unes dans les autres; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à longs traits la liqueur enyvrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de fêtes est presque toûjours tragique: elles ne se terminent gueres que par la mort de plusieurs de ces insensez, & par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoi qu'ils soient sujets à des infirmitez presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remede. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espece. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connoissance des herbes venimeuses, dont ils se servent à

toute occasion pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ont accoûtumé d'empoisonner leurs flêches lorsqu'ils se font la guerre, & ce poison est si présent, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeller certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçû un pouvoir particulier de les guerir : ces Charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque priere superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guerison, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée : ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils succent la partie mal affectée, après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera liberalement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le Païs manque de remedes propres à guerir tous leurs maux : ils y en a abondamment & de très-efficaces. Les Missionnaires, qui se sont appliquez à connoître les simples qui y croissent, ont composé de l'écorce de certains arbres & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des Serpens.

On trouve presque à chaque pas sur les montagnes, de l'Ebénè & du Gayac: on y trouve aussi la Canelle sauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'Estomac, & qui appaise sur le champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres qui distillent des gommes & des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer, & à ramollir: sans parler de plusieurs Simples déja connuës en Europe, & dont ces Peuples ne font nul cas; tels que sont le fameux arbre de Quinquina, & une écorce appellée Calcarille, qui a la vertu de guerir toute sorte de fiévres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens, dont ils croyent se parer, & qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noirciſſent une partie du visage, & se barboüillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les lévres & les narines, & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible.

On en voit quelques-uns, qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlez avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tuez à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgez ; & plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs Compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras, & les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse & à la pêche, ou d'ajoûter leur arc & leurs flêches : celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, & de prendre soin des enfans. Ils ont la coûtume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à la fois.

Toutes ces diverses Nations sont

preſque toûjours en guerre les unes contre les autres. Leur maniere de combattre eſt toute tumultuaire ; ils n'ont point de Chef, & ne gardent nulle diſcipline : du reſte une heure ou deux de combat finit toute la campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite ; ils ſont eſclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de choſe aux Peuples avec qui ils ſont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* ſe font preſque ſans aucune ceremonie. Les Parens du défunt creuſent une foſſe, ils accompagnent enſuite le corps en ſilence, ou en pouſſant des ſanglots. Quand il eſt mis en terre, ils partagent entr'eux ſa dépoüille, qui conſiſte toûjours en des choſes de nulle valeur ; & dès-lors ils perdent pour jamais la memoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de ceremonie à leurs mariages. Tout conſiſte dans le conſentement mutuel des Parens de ceux qui s'épouſent, & dans quelques préſens que fait le mari au pere, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouſer. On ne compte pour rien le conſentement de ceux qui contractent ; & c'eſt une autre coûtume établie par-

mi eux, que le mari suit sa femme par tout où elle veut habiter.

Quoi qu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs : cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes, comme un crime énorme, & si quelqu'une s'oublioit de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme & une prostituée : souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le Soleil, la Lune, & les Etoiles : d'autres adorent les Fleuves : quelques-uns un prétendu Tigre invisible : quelques autres portent toûjours sur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme, qui soit l'objet de leur creance : ils vivent sans esperance d'aucun bien futur, & s'ils font quelque acte de religion, ce n'est nullement par un motif d'amour; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit, qui s'irrite quelquefois contre eux, & qui leur envoye les maux dont ils sont affligez, c'est

c'eſt pour cela que leur ſoin principal eſt d'appaiſer, ou de ne pas offenſer cette vertu ſecrette, à laquelle, diſent-ils, il eſt impoſſible de réſiſter. Du reſte ils ne font paroître au dehors aucun culte exterieur & ſolemnel; & parmi tant de Nations diverſes, on n'en a pû découvrir qu'une ou deux, qui uſaſſent d'une eſpece de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes* deux ſortes de Miniſtres, pour traiter les choſes de la Religion. Il y en a qui ſont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction eſt de rendre la ſanté aux malades. D'autres ſont comme les Prêtres deſtinez à appaiſer les Dieux. Les premiers ne ſont élevez à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abſtiennent de viande & de poiſſon. Il faut outre cela qu'ils ayent été bleſſez par un Tigre, & qu'ils ſe ſoient échapez de ſes griffes; c'eſt alors qu'on les revere comme des hommes d'une vertu rare parce qu'on juge de-là qu'ils ont été reſpectez & favoriſez du Tigre inviſible, qui les a protegez contre les efforts du Tigre viſible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-tems cette

fonction, on les fait monter au suprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entiere avec la même rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par un visage havre & extenué. Alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer le suc, qu'on leur répand dans les yeux ; ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës : & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractere du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûë s'éclaircit ; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs.*

A certains tems de l'année, & sur tout vers la nouvelle Lune, ces Ministres de Satan rassemblent les Peuples sur quelque colline un peu éloignée de la Bourgade. Dès-le point du jour, tout le Peuple marche vers cet endroit en silence ; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinitez. Toute la journée se passe dans le jeûne, & dans ces cris confus ; & ce n'est qu'a l'entrée de la nuit

qu'ils les finissent par les ceremonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux, (ce qui est parmi ces Peuples le signe d'une grande allegresse) & par se couvrir le corps de differentes plumes jaûnes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enyvrante, qui a été preparée pour la solemnité. Ils la reçoivent comme des Premices offertes à leurs Dieux; & après en avoir bû sans mesure, ils l'abandonnent à tout le Peuple, qui à leur exemple en boit aussi avec excez. Toute la nuit est employée à boire & à danser. Un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre avec des mouvemens de corps indecens : car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus devot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjoüissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déja dit, par des blessures, ou par la mort de plusieurs d'entre-eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de nos Ames : mais cette lumiere est si fort obscurcie par les épaisses tenebres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des recompenses à esperer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils gueres en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces Nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf differentes, qui n'ont pas le moindre rapport entre-elles. Il est à juger qu'une si grande varieté de langage est l'Ouvrage du Démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Evangile, & rendre par ce moyen la conversion de ces Peuples plus difficile.

C'étoit en vûë de les conquerir au Royaume de JESUS-CHRIST, que les premiers Missionnaires Jesuites établirent une Eglise à Sainte Croix de la Sierra ; afin qu'étant à la porte de ces terres infidelles, ils pussent mettre à profit la premiere occasion qui s'offriroit d'y entrer. Leur attention & leurs efforts furent inutiles pendant près de

vent ans : cette gloire étant réservée au Pere Cyprien Baraze ; & voici comment la chose arriva.

Le Frere del Castillo, qui demeuroit à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçoient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres. Sa douceur & ses manieres prevenantes gagnerent les Principaux de la Nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joye, il partit aussi-tôt pour Lima, afin d'y faire connoître l'esperance qu'il y avoit de gagner ces Barbares à JESUS-CHRIST.

Il y avoit long-tems que le Pere Baraze pressoit ses Superieurs de le destiner aux Missions les plus penibles. Ses désirs s'enflammerent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Peres Nicolas Mascardi, & Jacques-Louïs de Sauvitores, qui après s'être consumez de travaux, l'un dans le Chili, & l'autre dans les Isles-Marianes, avoient eu tous deux le bonheur de mourir pour les veritez de la Foi qu'ils avoient prêchées à un grand nombre d'Infideles. Le Pere Baraze renouvella donc ses instances, & la nouvelle Mission des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le F. del Castillo. A peine y furent-ils arrivez, qu'ils s'embarquerent sur la riviere de *Guapay* dans un petit Canot fabriqué par les Gentils du Païs, qui leur servirent de Guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, & pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de perir, qu'ils aborderent au Païs des *Moxes*. La douceur & la modestie du Pere Cyprien, & quelques petits présens qu'il fit aux Indiens d'hameçons, d'éguilles, de grains de verre, & d'autres choses de cette nature, les accoûtumerent peu à peu à sa présence.

Pendant les quatre premieres années qu'il demeura au milieu de cette Nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intemperie de l'air qu'il respiroit sous un nouveau climat, ou des inondations frequentes accompagnées de pluyes presque continuelles & de froids piquans; soit de la difficulté qu'il eut à apprendre la langue; car outre qu'il n'avoit ni maître, ni interprête, il avoit affaire à des peuples si grossiers, qu'ils ne pouvoient même lui nommer

ce qu'il s'efforçoit de leur faire entendre par ſigne ; ſoit enfin de l'éloignement des Peuplades qu'il lui falloit parcourir à pied, tantôt dans des Païs marécageux & inondez, tantôt dans des terres brûlantes, toûjours en danger d'être ſacrifié à la fureur des Barbares, qui le recevoient l'arc & les flêches en main, & qui n'étoient retenus que par cet air de douceur qui éclatoit ſur ſon viſage. Tout cela joint à une fiévre quarte, qui le tourmenta toûjours depuis ſon entrée dans le Païs, avoit tellement ruïné ſes forces, qu'il n'avoit plus d'eſperance de les recouvrer que par le changement d'air. C'eſt ce qui lui fit prendre la réſolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où en effet il ne fut pas long-tems ſans rétablir tout-à-fait ſa ſanté.

Eloigné de corps des Indiens, il les avoit ſans ceſſe préſens à l'eſprit : il penſoit continuellement aux moyens de les civiliſer, car il falloit en faire des Hommes, avant que d'en faire des Chrétiens. C'eſt dans cette vûë que dès-les premiers jours de ſa convaleſcence, il ſe fit apporter des outils de tiſſerand, & apprit à faire de la

toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, & de les faire travailler à des vestemens de coton pour couvrir ceux qui recevroient le Baptême; car ces Infideles ont coûtume d'aller presque nuds.

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la Sierra, ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la ville s'étant persuadé que le tems étoit venu d'entreprendre la conversion des *Chiriguanes*, engagea les Superieurs à y envoyer le Pere Cyprien. Ces Indiens vivent épars-çà & là dans le Païs, & se partagent en diverses petites Peuplades, comme les *Moxes*. Leurs coûtumes sont aussi les mêmes, à la reserve qu'on trouve parmi eux quelque forme de Gouvernement : ce qui faisoit juger au Missionnaire, qu'étant plus policez que les *Moxes*, ils seroient aussi plus traitables. Cette esperance lui adoucit les dégoût qu'il eut à vaincre dans l'étude de leur langue : en peu de mois il en sçut assez pour se faire entendre, & pour commencer ses instructions; mais la maniere indigne dont ils reçûrent les paroles de Salut qu'il leur annonçoit, le força d'abandonner une Nation si corrompuë.

Il obtint de ſes Superieurs la permiſſion qu'il leur demanda, de retourner chez les *Moxes*, qui, en comparaiſon des *Chiriguanes*, lui paroiſſoient bien moins éloignez du Roïaume de Dieu.

En effet il les trouva plus dociles qu'auparavant, & peu à peu il gagna entierement leur confiance. Revenus de leurs préjugez, ils connurent enfin l'excez d'aveuglement dans lequel ils avoient vécu. Ils s'aſſemblerent au nombre de ſix cens pour vivre ſous la conduite du Miſſionnaire, qui eut la conſolation après huit ans & ſix mois de travaux de voir une Chrêtienté fervente formée par ſes ſoins. Comme il leur confera le baptême le jour qu'on celebre la fête de l'Annonciation de la Sainte Vierge, cette circonſtance lui fit naître la penſée de mettre ſa nouvelle Miſſion ſous la protection de la Sainte Vierge : & on l'a appellée depuis ce tems-là la Miſſion de Nôtre-Dame de Lorette.

Le P. Cyprien employa cinq ans à cultiver & à augmenter cette Chrêtienté naiſſante : elle étoit déja compoſée de plus de deux mille Néophytes, lorſqu'il lui arriva un nouveau ſecours de Miſſionnaires. Ce ſurcroit

d'Ouvriers Evangeliques vint à propos pour aider le saint Homme à executer le dessein qu'il avoit formé, de porter la lumiere de l'Evangile dans toute l'étenduë de ces terres Idolatres. Il leur abandonna aussi-tôt le soin de son Eglise pour aller à la découverte d'autres Nations ausquelles il pût annoncer JESUS-CHRIST. Il fixa d'abord sa demeure dans une contrée assez éloignée, dont les Habitans ne sont gueres capables des sentimens d'humanité & de religion. Ils sont répandus dans toute l'étenduë du Païs, & divisez en une infinité de Cabanes fort éloignées les unes des autres. Le peu de rapport qu'ont ensemble ces familles ainsi dispersées, a produit entr'elles une haine implacable : ce qui étoit un obstacle presque invincible à leur réünion.

La charité ingenieuse du P. Cyprien lui fit surmonter toutes ces difficultez. S'étant logé chez un de ces Indiens, de là il parcourut toutes les cabanes d'alentour : il s'insinua peu à peu dans l'esprit de ces Peuples par ses manieres douces & honnêtes, & il leur fit goûter insensiblement les Maximes de la Religion, bien moins par la force du

raisonnement, dont ils étoient incapables, que par un certain air de bonté, dont il accompagnoit ses discours. Il s'asséyoit à terre avec eux pour les entretenir; il imitoit jusqu'aux moindres mouvemens, & aux gestes les plus ridicules, dont ils se servent pour exprimer les affections de leur cœur; il dormoit au milieu d'eux, exposé aux injures de l'air, & sans se précautionner contre la morsure des mosquites. Quelque dégoûtans que fussent leurs mets, il ne prenoit ses repas qu'avec eux. Enfin il se fit barbare avec ces barbares pour les faire entrer plus aisement dans les voyes du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'apprendre un peu de Médecine & de Chirurgie, fut un autre moyen qu'il mit en usage pour s'attirer l'estime & l'affection de ces Peuples. Quand ils étoient malades, c'étoit lui qui préparoit leurs médecines, qui lavoit & pansoit leurs playes, qui nettoyoit leurs Cabanes, & il faisoit tout cela avec un empressement & une affection qui les charmoit. L'estime & la reconnoissance les porterent bien-tôt à entrer dans toutes ses vûës; ils n'eurent plus de peine à abandonner leurs

premieres habitations pour le suivre. En moins d'un an s'étant rassemblez jusqu'au nombre de plus de deux mille, ils formerent une grande Bourgade, à laquelle on donna le nom de la Sainte Trinité.

Le Pere Cyprien s'employa tout entier à les instruire des veritez de la Foi. Comme il avoit le talent de se rendre clair & intelligible aux esprits les plus grossiers, la netteté avec laquelle il leur développa les mysteres & les points les plus difficiles de la Religion, les mit bien-tôt en état d'être regenerez par les eaux du baptême. En embrassant le Christianisme, ils devinrent comme d'autres hommes, ils prirent d'autres mœurs & d'autres coûtumes, & s'assujettirent volontiers aux loix les plus austeres de la Religion : leur devotion éclatoit sur tout dans ce saint tems, auquel on celebre le Mystere des souffrances du Sauveur. On ne pouvoit gueres retenir ses larmes, quand on voyoit celles que répandoient ces nouveaux Fideles, & les penitences extraordinaires qu'ils faisoient. Ils ne manquoient aucun jour d'assister au Sacrifice de la Messe ; & ce qu'il y eut d'admirable, vû

leur grossiereté, c'est que le Missionnaire vint à bout par sa patience d'apprendre à plusieurs d'entre-eux à chanter en plein chant le Cantique, *Gloria in excelsis*, le Symbole des Apôtres, & tout ce qui se chante aux Messes hautes.

Ces Peuples étant ainsi réduits sous l'obéïssance de JESUS-CHRIST, le Missionnaire crut devoir établir parmi eux une forme de gouvernement, sans quoi il y avoit à craindre que l'independance dans laquelle ils étoient nez, ne les replongeât dans les mêmes désordres, ausquels ils étoient sujets avant leur conversion. Pour cela il choisit parmi eux ceux qui étoient le plus en réputation de sagesse & de valeur, & il en fit des Capitaines, des Chefs de famille, des Consuls, & d'autres Ministres de la justice pour gouverner le reste du Peuple. On vit alors ces hommes, qui auparavant ne souffroient aucune domination, obéïr volontiers à de nouvelles Puissances, & se soûmettre sans peine aux plus séveres châtimens, dont leurs fautes étoient punies.

Le P. Cyprien n'en demeura pas-là. Comme les Arts pouvoient beaucoup

contribuer au dessein qu'il avoit de les civiliser, il trouva le secret de leur faire apprendre ceux qui sont les plus nécessaires. On vit bien-tôt parmi eux des Laboureurs, des Charpentiers, des Tisserans, & d'autres Ouvriers de cette nature, dont il est inutile de faire le détail.

Mais à quoi le saint Homme pensa davantage, ce fut à procurer des alimens à ce grand Peuple qui s'augmentoit chaque jour. Il craignoit avec raison que la stérilité du Païs obligeant ses Neophytes à s'absenter de tems en tems de la Peuplade, pour aller chercher de quoi vivre sur les montagnes éloignées, ils ne perdissent peu à peu les sentimens de Religion qu'il avoit eu tant de peine à leur inspirer. De plus il fit réfléxion que les Missionnaires qui viendroient dans la suite cultiver un champ si vaste, n'auroient pas tous des forces égales à leur zéle; & que plusieurs d'entre-eux succomberoient sous le poids du travail, s'il n'avoient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vûë il songea à peupler le Païs de Taureaux & de Vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre & s'y mul-

tiplier. Il falloit les aller chercher bien loin, & par des chemins difficiles. Les difficultez ne l'arrêterent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivieres, poursuivant toûjours devant soi ce nombreux troupeau, qui s'obstinoit à retourner vers le lieu d'où il venoit. Il se vit bientôt abandonné de la plûpart des Indiens de sa suite, à qui les forces & le courage manquerent : mais sans se rebuter, il continua toûjours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boüe jusqu'aux genoux, & exposé sans cesse, ou à perdre la vie par les mains des Barbares, ou à être devoré par les bêtes feroces. Enfin après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à la Mission avec une partie du troupeau qu'il avoit fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y

a maintenant dans le Païs plusieurs de ces animaux, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour nourrir les Habitans des Peuplades Chrêtiennes.

Après avoir pourvû aux besoins de ses Neophytes, il ne lui restoit plus que d'élever un Temple à JESUS-CHRIST, car il souffroit avec peine que les saints Mysteres se celebrassent dans une pauvre Cabane, qui n'avoit d'Eglise que le nom qu'il lui en avoit donné. Mais pour executer ce projet, il falloit qu'il mît la main à l'œuvre, & qu'il apprît lui-même à ses Indiens la maniere de construire un Edifice tel qu'il l'avoit imaginé. Il en appella plusieurs, il ordonna aux uns de couper du bois, il apprit aux autres à cuire la terre & à faire de la brique ; il fit faire du ciment à d'autres ; enfin après quelques mois de travail, il eut la consolation de voir son Ouvrage achevé.

Quelques années après, l'Eglise n'étant pas assez vaste, pour contenir la multitude des Fideles, il en bâtit un autre beaucoup plus grande & plus belle. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que cette nouvelle Eglise fut élé-

vée comme la premiere, sans aucun des instrumens nécessaires pour la construction de semblables édifices, & sans que d'autre Architecte que lui-même présidât à un si grand Ouvrage. Les Gentils accouroient de toutes parts pour voir cette merveille : ils en étoient frappez jusqu'à l'admiration, & par la Majesté du Temple qu'ils admiroient, ils jugeoient de la grandeur du Dieu qu'on y adoroit. Le Pere Cyprien en fit la Dédicace avec beaucoup de solemnité : il y eut un grand concours de Chrêtiens & d'Idolâtres, qui furent aussi touchez d'une ceremonie si auguste, qu'édifiez de la pieté d'un grand nombre de Catéchumenes, que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes Peuplades étant formées, toutes les pensées du Pere Cyprien se tournerent vers d'autres Nations. Il sçavoit par le rapport qui lui en avoit été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvoit un Peuple assez nombreux ; il partit pour en faire la découverte, & après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme, enfin le septiéme il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il em-

ploya pour leur conversion les mêmes moyens dont il s'étoit déja servi avec succès pour former des Peuplades parmi les *Moxes*, & il sçut si bien les gagner en peu de tems, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagerent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieuës de-là, & y fonder une grande Peuplade qui s'appelle la Peuplade de S. Xavier.

Le saint homme, qui avançoit toûjours dans les terres, ne fut pas long-tems sans découvrir encore un Peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces Barbares l'apperçurent, ils prirent en main leurs flêches; ils se préparoient déja à tirer sur lui, & sur les Néophytes qui l'accompagnoient: mais la douceur avec laquelle le P. Cyprien les aborda, leur fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque tems parmi eux, & ce fut en parcourant leurs diverses habitations, qu'il eut connoissance d'une autre Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des Peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les

autres Nations par leur ferocité naturelle, & par la coûtume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même maniere qu'on va à la chasse des bêtes ; ils les prennent vivans, s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressez de la faim. Ils n'ont point de demeure, fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayez par les cris lamentables des ames, dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans & vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent par tout la consternation & l'effroi.

Une poignée de ces Barbares se trouva sur le chemin du Pere Cyprien : les Néophites s'apperçevant à leur langage qu'ils étoient d'une Nation ennemie de toutes les autres, se préparoient à leur ôter la vie : & ils l'eussent fait, si le Missionnaire ne les eût arrêté en leur representant, qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautez qu'ils exerçoient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenoit ni à la douceur du Christianisme, ni au

dessein qu'on se proposoit de pacifier & de réünir toutes les Nations des Gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeroient, à mesure qu'ils ouvriroient les yeux à la lumiere de l'Evangile ; & qu'il valoit mieux les gagner par des bien-faits, que de les aigrir par des châtimens. Se tournant ensuite du côté de ces Barbares, il les combla de caresses : & eux par reconnoissance le conduisirent dans leurs Peuplades, où il fut reçû avec de grandes marques d'affection. C'est-là qu'on lui fit connoître plusieurs autres Nations du voisinage, entr'autres celles des *Tapacures*, & des *Baures*.

Le Missionnaire profita du bon accueil que lui firent des Peuples, si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes : ils parurent touchez de ses discours, & promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vûë, qu'ils oublierent leurs promesses, & reprirent leurs premieres inclinations.

Dans un autre voyage que le Pere fit dans leur Païs, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens qu'ils étoient prêts d'égorger pour se repaître de leur

chair. Le Pere les conjura avec larmes de s'abſtenir d'une action ſi barbare, & eux de leur côté engagerent leur parole de maniere, à ne laiſſer aucun doute qu'ils ne la gardaſſent. Mais il fut bien ſurpris à ſon retour de voir la terre jonchée des oſſemens de quatre de ces malheureux qu'ils avoient déja dévorez.

Saiſi de douleur à ce ſpectacle, il prit les trois qui reſtoient, & les emmena avec lui à ſon Egliſe de la Trinité, où après avoir été inſtruits des veritez de la Foi, ils reçûrent le Baptême. Quelques tems après, ces nouveaux Fidelles allerent viſiter des Peuples ſi cruels, & mettant en œuvre tout ce qu'un zéle ardent leur inſpiroit pour les convertir, ils les engagerent peu à peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Chriſtianiſme s'étendoit de plus en plus par la découverte de tant de Peuples differens qui ſe ſoumettoient au joug de la Foi; on ſongeoit à faire venir un glus grand nombre d'Ouvriers Evangeliques. L'éloignement de *Lima* & des autres villes Eſpagnoles étoit un grand obſtacle à ce deſſein. Les Miſſionnaires avoient

souvent conferé ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces Terres Idolatres, & les villes du Perou. Ils desesperoient d'y réüssir, lorsque le P. Cyprien s'offrit de tenter une entrepriſe qui paroiſſoit impoſſible.

Il avoit oüi dire qu'en traverſant cette longue file de montagnes qui est vers la droite du Pérou, il ſe trouvoit un petit ſentier qui abregeoit extraordinairement le chemin, & qu'une troupe d'Eſpagnols commandée par D. Quiroga, avoit commencé de s'y frayer un paſſage les années precedentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ſur lui le ſoin de découvrir cette route inconnuë. Il part avec quelques Néophytes pour cette pénible expedition, portant ſur lui quelques proviſions de bouche pour ſubſiſter dans ces vaſtes deſerts, & les outils néceſſaires pour s'ouvrir un paſſage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, & eut bien à ſouffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchoit. Tantôt il s'égaroit dans des lieux qui n'étoient pratiquez que des bêtes farou

ches, & que d'épaisses forêts, & des rochers escarpez rendoient inaccessibles. Tantôt il se trouvoit au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluyes qui tomboient en abondance, ne pouvant presque se soûtenir sur un terrain fangeux & glissant, & voyant à ses pieds de profonds abysmes couverts de bois, sous lesquels on entendoit couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, & ayant consumé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim & de misere.

L'experience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une derniere tentative l'année suivante, & ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soûtenuës avec un courage égal, lorsqu'il se croyoit tout-à-fait égaré, il traversa comme au hazard un bois épais, & arriva sur la cime d'une montagne, dont il apperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussi-tôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, & il n'eut pas plûtôt achevé sa priere, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au College le plus proche.

On peut juger avec quels applaudiſſemens elle fut reçûë, puiſque, pour entrer chez les *Moxes*, il ne falloit plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Pere Cyprien venoit de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple ſingulier de détachement & de mortification que donna le Miſſionnaire. Il ſe voyoit près d'une des Maiſons de ſa Compagnie : Il étoit naturel qu'il allât réparer ſous un Ciel plus doux, des forces que tant de travaux avoient conſumées : ſon inclination même le portoit à aller revoir ſes anciens amis après une abſence de vingt & quatre ans, ſur tout n'ayant point d'ordre contraire de ſes Superieurs : mais il crut qu'il ſeroit plus agréable à Dieu de lui en faire un ſacrifice, & ſur le champ il retourna à ſa Miſſion par le nouveau chemin qu'il avoit frayé avec tant de peines, ſe dérobant par-là aux applaudiſſemens que meritoit le ſuccès de ſon entrepriſe.

Quand il ſe vit au milieu de ſes Néophites, loin de prendre les petits ſoulagemens qu'ils vouloient lui procurer, & dont après tant de fatigues il avoit ſi grand beſoin ; il ne ſongea qu'à

aller découvrir la Nation des *Tapacures*, qui lui avoit été indiquée par les *Guarayens*. Ces peuples étoient autrefois mêlez parmi les *Moxes*, avec qui ils ne faisoient qu'une même Nation. Mais les dissensions qui s'éleverent entre eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligerent enfin les *Tapacures* à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers une longue suite de montagnes qui vont de l'Orient au Nord. Leurs mœurs sont à peu près les mêmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, & qu'ayant le corps bien plus souple & plus leste, ils ne se défendent guéres de ceux qui les attaquent, que par la vîtesse avec laquelle ils disparoissent à leurs yeux.

Le P. Cyprien alla donc visiter ces Infidéles : il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les Missionnaires qui leur seroient envoyez, & d'aller habiter les terres qu'on leur destineroit. Il eut même la consolation d'en bâtiser plusieurs qui étoient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur

moyen qu'il eut quelque connoissance du Païs des Amazones. Tous lui dirent que vers l'Orient il y avoit une Nation de Femmes belliqueuses ; qu'à certain tems de l'année elles recevoient des hommes chez elles ; qu'elle tuoient les enfans masles qui en naissoient ; qu'elles avoient grand soin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endurcissoient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, & qui fit le plus de plaisir au Pere Cyprien, fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs Bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des ruës & des Places d'armes, où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le Païs : ils dressent des especes de trapes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats, ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelassées les unes dans les autres, & revêtuës de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flêches.

Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'experience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéïssent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs Hôtes, une de leurs ceremonies est d'étendre à terre une grande piece de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paroît aussi y être plus fertile que par tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le bled, le vin, & les autres arbres d'Europe y croîtroient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le P. Cyprien penetra assez avant dans ce Païs, & parcourut un grand nombre de Bourgades ; par tout il trouva des Peuples dociles en apparence, & qui paroissoient goûter la Loi nouvelle qu'il leur annonçoit. Ce succès le remplissoit de consolation, mais sa joye fut bien-tôt troublée. Deux Néophytes qui l'accompagnoient, entendirent durant la nuit un grand bruit de tambours dans une Peuplade qu'ils n'avoient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils presserent le Missionnaire de fuir au plus vîte, tandis qu'il en

étoit encore tems, parce que, selon la connoissance qu'ils avoient des coûtumes du Païs, & du génie léger & inconstant de la Nation, ce bruit des tambours, & ce mouvement des Indiens armez présageoit quelque chose de funeste pour eux.

Le P. Cyprien s'apperçut alors qu'il s'étoit livré entre les mains d'un Peuple ennemi de la Loi qu'il leur prêchoit ; & ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces Barbares. A peine eut-il avancé quelques pas pour condescendre à la foiblesse de ses Néophytes, qu'il rencontra une Compagnie de *Baures* armez de haches, d'arcs, & de flêches : ils le menacerent de loin, & le chargerent d'injures, en décochant sur lui quantité de flêches, qui furent d'abord sans effet, à cause de la trop grande distance. Mais ils hâterent le pas, & le Pere se sentit blessé au bras & à la cuisse. Les Néophytes épouvantez s'enfuirent hors de la portée des flêches, & les *Baures* aïant atteint ce saint homme, se jetterent sur lui avec fureur, & le percerent de plusieurs coups. Un de ces Barbares lui arra-

chant la Croix qu'il tenoit en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le Pere Cyprien Baraze le 16. de Septembre de l'année 1702. qui étoit la soixante-uniéme de son âge, après avoir employé vingt-sept ans & deux mois & demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on celebre celle des SS. Corneille & Cyprien.

Fin de la Relation Espagnole.

DECOUVERTE DES INDES MERIDIONALES

Faisant partie des Terres Australes.

Pierre Fernand de Quiros n'est pas le premier qui ait abordé les Terres Australes & si la premiere découverte des nouvelles terres en acquiert la possession a la Nation qui l'a abordée la premiere, aucune Nation de l'Europe ne peut disputer les Terres Australes à nos François, puis qu'ils les ont reconnuës dès l'an 1503.

Binot Paulmier dit le Capitaine de Gonneville Gentilhomme de la Maison de Buschet en Normandie près Honfleur partit en 1503. d'Honfleur avec un nombre d'Avanturiers pour aller aux Indes Orientales dont les Portugais venoient d'ouvrir le chemin cinq ou six ans auparavant.

Ce Capitaine se trouvant à la hauteur du cap de Bonne-Esperance fut surpris d'une violente tempête qui lui fit perdre sa route, & le jetta sur les côtes des *Terres Australes* qu'il nomma *Indes Méridionales*.

Il y séjourna avec ses compagnons de fortune près de six mois qu'il employa à radouber son Vaisseau & le charger des productions du païs pour revenir en France, l'Equipage de son Vaisseau réfusant de passer outre.

La contrée où il aborda étoit habitée de peuples doux, simples, raisonnables & curieux qui receurent fort bien nos François & leur firent tout l'accueil possible. Elle étoit gouvernée par un Roi nommé AROSCA, dont la domination s'étendoit l'espace de deux ou trois journées de païs aux environs des lieux où le Capitaine de Gonneville avoit jetté l'ancre.

Nos François gagnerent tellement la confiance de ces peuples que le Roi ne fit point de difficulté de confier au Capitaine de Gonneville un de ses fils nommé Essomeric sous promesse de le faire instruire de plusieurs de nos inventions & particulierement de celle de l'Artillerie & de le ramener au plus tard dans 20. lunes.

Ce Capitaine l'ayant amené en France, le fit baptiser & lui donna son nom & son sur-nom; ses affaires ne lui ayant pas permis dans la suite de le remener dans son païs il lui laissa en mourant une partie de ses biens.

Cet Essomeric a vécu jusqu'en 1583. & a laissé posterité en France sous le nom de Binot, il y a eu un de ses petits fils entre les autres nommé Jean-Baptiste Binot Présidents des Trésoriers de France en Provence, qui n'a laissé qu'une fille qui a épousé Mr. le Marquis de la Barben de la maison de Jourbin.

PREMIER VOYAGE D'ALVARO DE MENDAGNA

Raporté par le Docteur Christoval de Figueroa dans l'histoire du Marquis de Canete Viceroi du Perou.

LE 10. Janvier 1567. *Alvaro de Mendagna* Cousin du Licentié *Castro* Gouverneur du Perou partit du Port de Callao avec la qualité d'Amiral d'une petite Escadre. Il avoit pour son premier Pilote Hernand Galego, ils coururent 1450. lieuës agitez par des vents contraires après-quoi ils reconnurent une petite Isle peuplée à la hauteur de 6. dégrez 45. minutes, Mendagna la nomma Isle de Jesus.

A 160. lieuës de cette Isle, ils se trouverent obligez de traverser un amas d'écueils qui avoient au milieu quelques petites Isles, les uns & les

autres giſſoient du Nord-Eſt, au Sud-Oüeſt les Iſles étoient par 6. dégré 15. minutes, & pouvoient avoir en tout 15. lieuës de circonference le tout enſemble, ils les nommerent les Baſſes de la Chandeleur.

Ils virent une autre terre qu'ils nommerent Iſle *de Ste. Elizabeth*, elle eſt fort habitée, ils y aborderent dans un Port que Mendagna nomma *ſanta Iſabella de la Eſtrella*, ils en paſſerent au Sud-Eſt & à 6. lieuës dudit port ils trouverent deux petites Iſles par la hauteur de 8. dégr. Sud, ils en virent encore quelques autres petites & auſſi le même jour une grande Baye avec huit petites Iſles toutes habitées.

A 14. lieuës de ces petites Iſles, ils en virent une grande qu'ils nommerent Malaita; à moitié chemin il y a 2. petites Iſles par la hauteur de 8. dég. qu'ils nommerent Iſles *des Ramos*.

Mendagna courut le long de la côte de l'Iſle ſainte Elizabeth & y découvrit un Port, & un Cap qu'il nomma Cap Prito, il eſt à 9. dégrez.

Au Sud-Oüeſt de ce Cap & à 9. lieuës ſont pluſieurs Iſles dont la premiere qui a 5. lieuës de tour, ſe nom-

me *la Galera* à une lieuë de laquelle & à 9. du susdit Cap en est une autre qui a 12. lieuës de tour bien peuplée qu'il a nommé *Buena vista*, par la hauteur de 9. dégré 30. minutes, elle est entourée de beaucoup de petites Isles.

Il y en a encore 5. autres dont la premiere qui est à 9. dégr. 30. minutes a 25. lieuës de tour, & a été nommée *La florida*; les noms des trois suivantes sont *S. Dimas*, *San German* & *Guadalupe*, au Sud de ces trois Isles est la cinquiéme nommée *Sesarga* qui a 8. lieuës de tour, elle est à 9. dégr. 45. à 5. lieuës de *Buena vista*, il y a au milieu de Sesarga un Volcan qui vomit toûjours de la fumée.

Au-delà de cette derniere se voit une bien plus grande Isle qu'il a nommé Guadalcanar, dans laquelle est la riviere d'Ortega fort poissoneuse; de ce Parage le Brigantin retourna au Port de *Santa Isabella de la Estrella* où étoient entrez les vaisseaux de l'Escadre.

A 7. lieuës du Cap Priero est une autre Isle nommée de St. Jorge, entre laquelle & celle de Ste. Elizabeth est un canal commode, la pointe de l'Isle S. Jorge est à 7. dégr. 30. m. il y a près d'elle plusieurs Isles peuplées.

L'Isle Ste. Elizabeth à 95. lieuës de longueur sur 20. de largeur, elle a 200. lieuës de tour.

De cette Isle les vaisseaux furent à une plage de l'Isle de *Guadalcanar* près *Rio Gallego* & près du Port de la Croix.

Le 13. Juin ils furent à une Isle nommée S. Chrisoval qui a un Port à 11. dégrés latitude Sud, ils nommerent toutes ces Isles, Isles de Salomon.

A 3. lieuës de S. Christoval sont 2. Isles, dont l'une fut nommée *Santa Catalina* & l'autre *Santa Anna*, d'où ils coururent au Nord jusqu'à 3. dégr. Sud, ils y virent des signaux de terre, & crurent que c'étoit la Nouvelle Guinée, à 5. degrez Nord ils virent une terre, depuis ils virent une autre Isle par 19. dégrez 20. minutes Nord qu'ils nommerent Isle de St. François, ils pousserent au Nord jusqu'au 30. dégré où la grosse mer leur fit faire plusieurs routes par les 29, 26, & 31. dégrez ils aborderent enfin le 22. Janvier 1568. au Port de St. Jacques de la Nouvelle Espagne.

Second Voyage d'Alvaro de Mendagna.

LE 11. Avril 1595. Alvaro de Mendagna s'embarqua au Port de Lima avec son épouse Isabelle Verret; il avoit quatre Vaisseaux montez de 378. hommes, & pour Capitaine & premier Pilote Pierre Fernand de Quiros, il fut au Port de *Cherrepe* qui est le Port de la Ville de St. Jacques de Miraflores d'où il aborda à celui de *Payta*.

Il partit de Payta le 16. Juin, & fit route sur le 9. dégr. de latitude Sud & ensuite sur le quatorziéme.

Le 21. Juillet ils virent une Isle qu'ils nommerent *la Madeleine*, parceque c'étoit la fête de cette Sainte. Cette Isle est à 1000. lieuës de Lima, elle est fort peuplée & à 10. lieuës de tour & un Port à la bande du Sud par la hauteur de 10. dégrez.

A peu de distance de cette Isle, se trouvent 3. autres Isles, la premiere se nomme Isle *St. Pierre*, elle est au Nord & a 10. lieuës de la *Magdeleine*, elle peut avoir 4. lieuës de tour.

Ils nommerent la seconde *la Domi-*

nica, elle est au Nord-Oüest de *St. Pierre*, & peut avoir 15. lieuës de circuit.

Ils nommerent la 3. *Sta. Christina*, elle est à 9. lieuës de la *Dominica*, & peut avoir 9. lieuës de tour, il y a un bon Port qu'ils ont nommé *Madre de Dios*.

A une lieuë de la Dominica sont les Isles qu'ils ont nommées Isles *du Marquis de Mendoça*, elles sont à peu de distance les unes des autres.

Le 28. de Juillet ils étoient à l'Oüest de *Santa Christina*, par la hauteur de 9. dégrés 30. minutes.

Le 5. Aoust ils firent route à l'Oüest-Sud-Oüest, & furent chercher les Isles *de Salomon*.

Le 20. Août ayant fait 400. lieuës, ils virent 4. petites Isles qui toutes quatre ensemble paroissoient avoir 8. lieuës en quarré, ils les nommerent Isles *de St. Bernard*. Mendagna s'y trouva à 10. dégrez 20. minutes latitude méridionale, & à 1400. lieuës de Lima.

Des Isles St. Bernard, il fit route à l'Oüest, & le mardi 29. Aoust il découvrit une Isle basse d'environs une lieuë de circuit par la hauteur de 10. dégr. 40. m. elle est entourée d'écueils, & fut nommée *la Solitaire*.

Le 7. Septembre Mendagna vit une

grande Isle avec un Volcan, cette Isle a 2. Ports le Volcan en est separé & paroît avoir 3. lieuës de tour, il est à 8. lieuës de la grande Isle.

Cette grande Isle est fort peuplée; le General aborda à un de ces Ports, qui est à 10. lieuës du Volcan, & au Nord-Oüest de l'entrée d'une Baye & d'une riviere, près de laquelle est une habitation : il envoya la Fregate mesurer l'Isle pour sçavoir combien elle avoit du Nord au Sud, il y a encore une autre bonne Baye près cette l'Isle.

Ils virent près de cette grande Isle deux autres qui leur parurent de moitié de grandeur & bien peuplée.

A 8. lieuës à l'Oüest ils en virent une autre qui leur parut petite à 19. lieuës de-là & à l'Oüest-Nord-Oüest, ils découvrirent terre allant à la bouline c'étoient 3. Isles très-peuplées & si grandes qu'ils n'en purent découvrir le bout.

Mendagna nomma cette grande terre *Isle Ste. Croix*, elle parut avoir 100. lieuës de tour, & courir de l'Est à l'Oüest; la terre n'en est pas bien haute, & les côtes sont fort peuplées.

Ils y resterent 2. mois & huit jours & y firent une habitation près d'une Baye qu'ils nommerent *la Gratieuse* à

cauſe de ſa bonté, elle peut avoir 4. lieuës & demi de circuit, la côte court Nord Sud, elle eſt à la bande du Nord de l'Iſle dans ſa partie Occidentale, le Volcan dont il eſt parlé ci-devant eſt devant cette Baye, il y a un Rocher avec une Iſle à l'Oüeſt de la dite Baye. L'Iſle peut avoir 4. lieuës, elle eſt peuplée, & eſt à peu de diſtance de la grande Iſle dont elle eſt ſeparée par les écueils, roches & bancs de ſables, & quelques petits canaux, au fond de cette Baye eſt ſituée le Port joignant une riviere dont le fond eſt bon par la hauteur de 10. degrez 20. minutes, le païs en eſt très-bon & abondant.

Le 22. Septembre le General Mendagna y établit une Colonie d'Eſpagnols; quelques-uns d'entr'eux tuerent l'Indien *Malopé* qui étoit ami du General d'où vinrent pluſieurs troubles, quelques Eſpagnols furent tuez, & d'autres moururent de maladie. Le 18. Octobre mourut Alvaro de Mendagna qui laiſſa pour heritiere & Gouvernante ſon épouſe.

Ayant pris réſolution de s'en retourner, ils s'embarquerent tous le 7. Novembre 1595. & deux jours après ils découvrirent une petite Iſle fertile qu'ils

nommerent *la Guerta*, elle étoit près de l'Isle *sainte Croix*.

Le 8. ils se déterminerent d'aller à *Manille* qui est à 900. lieuës de la *Baye Gratieuse*, ils prirent le large le 18. Novembre suivant, & tirerent vers l'Isle *saint Christofle*, où alla Pierre Fernand de Quiros pour gagner la *Nouvelle Guinée* qu'ils découvrirent le 27. du même mois par la hauteur de 5. degr. Sud.

Le 10. Decembre ils se trouverent à la hauteur d'un dégré & demi & le Mardi 19. Decembre ils se trouverent à la hauteur de 3. degré 30. minutes Nord.

Le 23. Decembre ils découvrirent une Isle, où il n'y avoit point de Port assuré à cause des écueils, & des roches; cette Isle qui est peuplée est à 6. d. de latitude Nord, elle est ronde & a 30. lieuës, elle est au Parage des Isles *des Barbades*.

A 3. lieuës vers l'Oüest se trouvent 4. Isles basses, & plusieurs autres petites si près les unes des autres qu'il sembloit que ce ne fussent que des rochers.

Le Lundi premier Janvier 1596. ils se trouverent par la hauteur de 14. dégrez.

Le 3. du même mois ils virent l'Isle

de Guan, & l'Isle *de Serpana* du nombre des Isles *des Larrons*, ils passerent entre deux par un canal de 10. lieuës.

Le Vaisseau passa à la vûë de l'Isle de *Guan*, & poursuivant la route des Philippines, ils virent les autres Isles des Larrons.

Le Dimanche 12. de Janvier, ils reconnurent le *Port du St. Esprit* près la Baye *de Lobos* par la hauteur de 12. dégrez 5. minutes, ils y resterent 14. jours. Ils remirent à la voile le 29. Janvier, & découvrirent l'Isle de *St. Bernard*, entre la bouche & l'Isle *de Capul*, le jour suivant ils découvrirent le Port *Nibalon*, dans l'Isle de *Luçon*.

Le Jeudi 1. Fevrier, ils étoient par le travers *de Galban* à 15. lieuës de *Manille*, ensuite ils passerent entre les Isles de *la Casa* & *de Luçon*, près de la *pointe du Soufre* à gauche de la grande Ance *de Bourbon*, ensuite ils gagnerent l'Isle *de Mariveles*, qui est à l'entrée de la Baye, enfin par la grace de Dieu ils entrerent le 11. *Fevrier* au Port *de Cabite* à 2. lieuës de *Manille* capitale *des Philippines*, à la hauteur de 14. dégrez 30. m. Nord. Il leur étoit mort 50. personnes depuis leur départ de l'Isle *de Ste. Croix*.

DECOUVERTE DES TERRES AUSTRALES Par Quiros en 1605.

Extrait de la Relation des Indes Occidentales de Fray Juan de Torquemada.

LE Capitaine Dom Pierre Fernand de Quiros Eſpagnol, eſt parti du Callao de Lima le 21. Decembre 1605. pour découvrir les Terres Auſtrales avec deux Vaiſſeaux faiſant route à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt.

Le 26. Janvier il découvrit une Isle de 4. lieuës de tour, à la hauteur de 25. dégrez de latitude Méridionale, & à 1000. lieuës de la côte du Perou.

3. Jours après il découvrit une autre Isle de 12. lieuës de circuit.

Le 4. Fevrier il en reconnut une autre qui lui parut avoir 30. lieuës de

tour le lendemain il découvrit 4. Isles ; dont il passa à l'Oüest-Nord-Oüest, il en vît une autre à 4. lieuës de ces premieres & jugea qu'elle pouvoit avoir 10. lieuës de circonference, & encore une autre qu'il laissa à l'Est-Nord-Est.

Le 9. Février il en reconnut à son Nord-Oüest par 18. dégrez 40. min. de latitude.

Le jour suivant il vit une terre longue & fort habitée par 17. dégrez 40. m. il courut 20. lieuës le long de ses côtes, elle lui parut avoir plusieurs Ports.

Le 14. Février il vît une Isle au Nord-Est, & le lendemain une autre.

Le 21. Février il découvrit une Isle à l'Oüest de sa proüe elle couroit Nord-Sud, & avoit 10. lieuës de tour, il la nomma (*a*) *Isle de St. Bernard* elle est à 10. dég. 30. m. de latitude méridionale.

Le 3. Mars il découvrit une Terre à l'Oüest qui couroit Nord-Sud, c'étoit une Isle qui avoit 16. lieuës de tour avec un bon Port, il la nomma (*b*) *Isle de la belle Nation.* Ensuite il courut à l'Oüest toûjours sur la même latitude, pour chercher l'Isle de Ste. Croix. . . .

a Isle de Saint Bernard.
b Isle de la belle Nation.

Le 7. Avril il découvrit une Terre à l'Oüest-Nord-Oüest qu'il nomma Isle de Taumago, elle a un bon Port.

Le 21. Avril ils vit une Isle à la bande du Sud-Est par la hauteur de 12. dégrez, ils firent voile au Sud.

Et le 25. Avril il vit une grande & haute Terre qu'il nomma (*c*) Nuestra Señora de la Luz par 14. d. 30. m. il en vit une autre à la bande de l'Oüest, & une très-grande à la bande du Sud & au Sud-Est une plus grande qui lui parut n'avoir pas de fin, elle étoit bordée de grandes montagnes courantes à l'Oüest.

Il en vit encore une autre bien plus haute & plus grandeque la premiere, elle avoit plusieurs grosses rivieres & autres marques de la grandeur, & longueur d'une Isle qu'il jugea être près de la Terre-ferme, elle étoit fort peuplée.

Le 30. Avril il vit de grandes terres qui lui parurent au Sud-Oüest avec un bon Port. (*d*) Ces terres lui parurent doubles, très-grandes & abondante. Il nomma le Port, *Port de St. Philippe & de St. Jacques* & la terre.

c Nuestra Señora de la Luz.

d Port St. Philippe & St. Jacques.

(*e*) *Terre Australe du St. Esprit*, il vit un autre port qu'il nomma Port de la vraye Croix. Des deux rivieres, entre lesquels ils étoient, il nomma l'une *le Jordan* & l'autre *Riviere du Sauveur*.

Il changea ensuite de route & vint gagner la hauteur de 10. dég. 40. m. latitude méridionale pour trouver l'Isle de Ste. Croix, il courut quelque tems sur cette latitude, & ne découvrit point de terre comme il s'y attendoit.

Il prit le parti de s'en retourner, & fit voile vers la Californie qu'il découvrit de loin & aborda le 8. Octobre au Port de la Nativité à la Nouvelle Espagne, d'où il fut désarmer à Acapulco.

e Terre Australe du St. Esprit.
f Le Jordan riviere du Sauveur.

FIN.

TABLE
DES
RELATIONS
Contenuës dans ce second Volume.

Relation de la Guiane *par le Chevalier* Raleigh. pag 1

La même Rélation traduite de l'Anglois du Capitaine Keymis. 102

Relation en forme de Journal, de la découverte des Isles de Palaos, *ou Nouvelles* Philippines. 128

Journal du Voïage du Capitaine Narbrough *à la Mer du Sud.* 139

Relation d'un Voïage aux Terres Australes *inconnuës, tirée du Journal du Capitaine* Abel Janſen Taſman. 319

Lettre du Pere Nyel *ſur la Miſſion des* Moxes, Peuples de l'Amerique Méridionale. 338

Relation Eſpagnole de la Miſſion des Moxes, *imprimée par ordre de l'Evê-*

que de la Ville de la Paix. 345
Découverte des Indes Meridionales, *faisant partie des* Terres Australes. 390
*Premier Voïage d'*Alvaro *de* Mendagna, *par le Docteur* Christoval *de* Figueroa. 393
*Second Voïage d'*Alvaro *de* Mendagna. 397
Découverte des Terres Australes *par* Quiros *en* 1605. 403

35400-2.
before 1874

B722
C797v1
v.2